

La Petite Vertue

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

James Hadley

carre
noir



Chase

La petite vertu



JAMES HADLEY CHASE

La petite vertu

(BUT A SHORT TIME TO LIVE)

(Sirène à la manque)

Traduit de l'anglais par J. Sendy et R. Amblard

GALLIMARD

Le présent livre a été -publié en 1951, aux Presses de La Cité. C'est la qualité de l'ouvrage et son faible tirage à l'époque, qui nous ont décidé à le réimprimer.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. © Librairie Gallimard, 1961.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

La grosse sourit d'un air emprunté quand Harry lui tendit sa carte.
« Dommage, se disait-il, qu'elle se laisse glisser à ce point-là. » Elle avait des cheveux dépeignés, qui passaient sous un chapeau peu seyant, ses yeux étaient cernés et fatigués, et son visage était tout luisant, comme si elle venait, à l'instant, de retirer d'un four trop chaud quelque triste ratatouille. Mais elle paraissait plutôt flattée de ce qu'Harry l'eût photographiée, et elle lut soigneusement la carte avant de la glisser dans son sac.

— Et penser que je vous avais pas vu ! dit-elle. De quoi je dois avoir l'air, tout de même...

— Mais pas du tout. Tout le monde est à son avantage quand on vous photographie sans que vous le sachiez. La photo sera prête demain après-midi. Vous n'êtes pas obligée d'acheter, mais j'espère que vous irez voir votre portrait quand même.

— Ça, j'irai. Sûrement même. Link Street, c'est bien à côté du Palace Theatre, pas vrai ?

— C'est bien ça. Première rue à gauche dans Old Compton Street.

Elle remercia encore Harry et lui sourit. Quelque chose de sa joliesse perdue réapparut alors, comme un détail qu'on ne distingue qu'en le tenant à la lumière, et elle s'éloigna en renfonçant sous son chapeau les mèches folles de ses cheveux blonds.

Cette photo, c'était la dernière pour la journée. « Ouf ! » se dit Harry en enroulant la fin du film sur la bobine qu'il sortit de l'appareil et glissa dans sa poche. Il avait froid et il était crevé. Quatre heures d'affilée à travailler debout, ce n'était rien quand il y avait du soleil et que les gens étaient contents de se faire photographier. Mais toute la journée il y avait eu ces nuages lourds que ne parvenait pas à chasser un vent glacé d'est. Les foules denses qui

montaient et descendaient Regent Street n'étaient pas d'humeur à se faire tirer leur binette, et plus d'un passant s'était contenté de grogner en refusant la carte qu'Harry tendait ; certains mêmes avaient jeté les cartes au ruisseau. Il avait pris un peu plus de cent photos et ce serait bien un coup de veine s'il en vendait vingt-cinq sur le lot.

Il remit son appareil dans l'étui accroché à son épaule et, comme chaque jour à la même heure, constata qu'il n'avait rien de spécial à faire.

Il pouvait rentrer dans son « deux pièces » meublé de Lannock Street ou aller au studio pour entendre Mooney gémir sur l'état de ses affaires ; ou encore il pouvait aller lire un journal du soir dans un bistrot. Il opta pour le bistrot. Il aimait les bistrots. Il aimait s'installer dans un coin, avec une pinte de bière forte devant lui, et rester là, à observer et à écouter. Ce qu'on entendait et voyait dans les bistrots du West End était proprement incroyable. Il arrivait à Harry de saisir des bribes de conversations les plus invraisemblables et il s'amusait à deviner qui étaient les personnes dont il entendait les propos : tel homme était-il marié ? vivait-il en meublé ou possédait-il un pavillon à lui ? Il suffisait de rester là pendant assez de temps, en écoutant avec assez d'attention et en gardant les yeux bien ouverts, pour en apprendre beaucoup sur ses voisins de bistrot. Et Harry adorait savoir ce que faisaient les gens. De plus, il n'avait guère d'autres distractions à sa portée ; avec six livres par semaine, dont deux pour la chambre et le petit déjeuner, on ne va pas loin.

Il s'immobilisa au croisement, attendant que le feu passe au rouge. Rien en lui n'attirait l'attention. Il portait un veston de sport plutôt minable, un pantalon de flanelle usagé et une chemise bleu marine. Il avait vingt-quatre ans et, si sa silhouette athlétique, aux épaules larges, passait inaperçue, on remarquait dans son visage deux grands yeux gris bien gentils et une grande bouche aux lèvres gourmandes. Ses cheveux châtain clair, coupés court, bouclaient, et son teint d'homme passant ses journées en plein air tirait sur l'acajou patiné. Il aurait très bien pu être quelque étudiant, et les gens qu'il photographiait dans la rue le regardaient souvent avec surprise, comme s'ils s'étaient demandé pourquoi un jeune gars comme lui en était réduit à prendre des photos à un coin de rue.

Les files d'autos s'immobilisèrent, et il traversa Regent Street pour s'engager dans Glasshouse Street, où il acheta un journal du soir. Il reprit sa marche, d'un pas plus lent, tout en parcourant la première page du journal, indifférent « à la menace d'une nouvelle guerre » autant qu'à « l'aggravation des conflits sociaux » un hold-up dans Shaftesbury Avenue retint son attention, puis il se mit à lire avec passion le compte rendu d'un procès criminel qui emplissait presque deux pages intérieures. Il lisait encore en poussant la porte à battants du « Duc de Wellington », dans Brewer Street. Il se plaisait bien dans ce pub ; l'ambiance y était agréable et la bière bonne. La meilleure bière de Londres, peut-être.

Il commanda une pinte de *bitter*, attira un tabouret et s'assit, sans cesser de

lire. Le pauvre gars n'avait pas une chance de s'en tirer, se disait-il ; aucun jury ne croirait à son boniment ; un gosse n'y croirait pas !

Il lut jusqu'au bout, puis allongea le bras vers sa chope. La bière lui rafraîchit agréablement le gosier, et il poussa un soupir satisfait, tout en étirant ses jambes lasses.

Le bar était bondé ; le bourdonnement continu des voix était ponctué par la sonnerie perçante de la caisse enregistreuse, le martèlement des chopes reposées sur le comptoir et les raclements des pieds sur le plancher.

Harry replia son journal et s'adossa au mur, son tabouret incliné de façon périlleuse, et se mit à observer la foule d'un air d'expectative. Les visages habituels étaient là ; les trois hommes aux chapeaux noirs et aux pardessus sombres, qui buvaient du whisky à une table, en chuchotant entre eux, étaient là comme tous les soirs à la même heure. Des hommes-mystères. Jamais Harry n'avait pu entendre un seul mot de leurs conciliabules, et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils pouvaient être ni de ce qu'ils faisaient dans la vie. L'homme au visage tout gris était assis à la table voisine, à côté de sa femme répugnante et chichement vêtue, devant deux verres de porto. Sur eux, Harry avait quelques données ; ils géraient un immeuble de bureaux dans Regent Street et la femme cherchait tout le temps à remonter le moral de l'homme, qui souffrait d'un ulcère et paraissait avoir sérieusement besoin de réconfort. Un couple d'âge mûr discutait d'un ton bon enfant, à propos de courses de lévriers ; un bonhomme corpulent bassinait ses deux compagnons avec ses théories politiques ; et un jeune couple buvait du ginger-ale sans rien voir de ce qui se passait autour de lui ; elle était plate et sans grâce et elle serrait la main de son compagnon d'un air farouche, sans articuler un mot, tandis que lui, gesticulant de sa main libre, lui parlait à voix basse, comme s'il cherchait à la persuader de faire quelque chose contre son gré.

Harry considérait tous ces visages sans enthousiasme. Il se disait qu'il serait bigrement temps de trouver quelque chose de neuf à quoi s'intéresser. Et ce fut alors qu'il la vit. La plus belle petite qu'il eût jamais vue, une fille aux cheveux d'un noir bleuté qui tombaient en une masse lourde sur ses épaules. Il la trouva plus belle que n'importe quelle vedette de cinéma et aussi éblouissante qu'un pur diamant. Elle n'avait pas de chapeau ; son corsage bleu ciel au col relevé était impeccable, comme si elle venait tout juste de le mettre, et sa jupe noire, ni trop courte ni trop longue, lui allait à la perfection.

Il la regardait, bouche bée. Exactement le genre de fille qu'il aimerait montrer s'il avait eu les poches pleines d'argent. Une fille comme ça, avec cette jolie frimousse, pas question pour lui de la sortir : il ne pouvait que lui payer l'autobus et le cinéma aux places les moins chères. De toute évidence, il lui fallait un rubin et pas un photographe à la sauvette. Harry soupira.

Mais qu'est-ce qu'elle fabriquait dans un bistrot comme le « Duc de

Wellington » ? C'était un endroit bien convenable, évidemment, mais ce n'est pas là qu'on se serait attendu à trouver une gosse aussi éblouissante et aussi bien nippée. Lorsqu'il vit qu'elle buvait du whisky, il fut choqué, et, portant les yeux sur son compagnon, il eut un deuxième choc : ce n'était pas le jeune premier de cinéma auquel il se serait attendu, mais un gros bonhomme entre deux âges, au visage rouge, qui semblait tenir une cuite carabinée.

Qui étaient-ils ? Que faisaient-ils là ? Harry se creusait les méninges et essayait d'entendre ce qu'ils se disaient, quand, soudain, quelqu'un le bouscula violemment et lui renversa sa chope de bière.

Sidéré, Harry se retourna et se retrouva nez à nez avec le gros type qui accaparait précisément ses pensées.

— Mon cher monsieur ! s'exclama-t-il en s'ac-crochant au bras d'Harry, je vous prie d'accepter mes plus sincères excuses. Je suis navré.

— Ça n'a pas d'importance. Un accident, ça peut arriver à tout le monde. Il ne restait qu'une goutte au fond de la chope, vous savez.

Le gros souffla bruyamment.

— V's'êtes bien gentil de le prendre comme ça, dit-il. Mais permettez-moi de vous offrir un petit quelque chose. C'est le moins que je puisse faire. Qu'est-ce que vous prenez ?...

— Rien du tout, je vous remercie. Je n'ai vraiment plus soif.

Le type eut l'air froissé ; ses petits yeux injectés de sang examinèrent Harry avec une fixité d'ivrogne.

— J'ai pas l'habitude qu'on m'envoie promener ! grogna-t-il. Si on avait renversé ma pinte, je l'aurais mauvaise ! Prenez un whisky. Rien de tel qu'un whisky pour cimenter l'amitié. Hé ! barman ! Un double scotch pour monsieur !

— Merci, dit Harry, qui s'efforçait de dégager son bras de l'étreinte brûlante de l'autre. Ce n'est pas la peine. Vous ne l'aviez pas fait exprès, ça se voyait bien.

— C'est ce qui vous trompe, dit le gros homme dans un murmure. (Il ajouta :) Entre nous, je vous paraît un peu parti ?

Harry hésita. Il n'avait pas envie cic vexer le gros homme, pas plus que de lui faire piquer une crise de rage. Avec un poivrot, on ne peut jamais savoir ce qui va se passer.

— Oht ce n'est pas ça... fit-il évasisement. Mais vous devriez peut-être vous en tenir là, disons.

Le type parut ravi, comme s'il avait trouvé la formule lui-même, et il tapota affectueusement le bras de Harry :

— Tout juste ! J'aime qu'on me dise la vérité quand je la demande.
L'embêtant c'est qu'*elle*, elle n'a pas encore eu son compte, dit-il en indiquant la table d'un geste du menton. Les femmes d'aujourd'hui, qu'est-ce qu'elles s'envoient derrière la cravate ! Remarquez, j'étais pas à jeun quand je l'ai rencontrée... Dites donc, si vous veniez boire avec nous ? Comme ça je sauterais une tournée ou deux, mine de rien. Ça vous ennue pas, hein ?

— Pas du tout. Bien au contraire... Mais elle ?

— Pensez-vous ! C'est une chic fille et vous lui plairez. Amenez votre verre et venez. Ça me fera du bien, de m'appuyer sur vous ; j'ai pas le pied très marin, ce soir.

Harry prit son verre et saisit l'homme par le bras.

— Ça va comme ça ? demanda-t-il.

— Parfait. Je m'appelle Wingate. Sam Win-gate. Et vous ?

— Harry Ricks.

— Comme ça, on sait où on est ! commenta gravement Wingate. Venez, mon vieux Wicks.

— Ricks, rectifia Harry. Harry Ricks.

— C'est ce que je disais : Wicks. Et maintenant, en avant, du pied gauche. Doucement, toi ! On y arrivera.

Sur ces fortes paroles, ils s'engagèrent dans la traversée courte, mais périlleuse, qui les séparait de la table où attendait la femme.

II

Claire Dolan les regardait venir, l'air impassible, peu engageant. Elle restait immobile, les jambes croisées, un coude posé sur la table.

— J'te présente M. Wicks, annonça Wingate en se laissant lourdement tomber sur une chaise à côté d'elle. Pour tout te dire, mon chou, je l'ai amené parce qu'il était tout seul. Si tu veux pas de lui, on lui dit de filer. Mais il est gentil et puis je lui ai renversé son verre.

Claire jeta un coup d'œil à Harry, puis se détourna sans rien dire. Harry se tenait devant elle, mal à l'aise. Il avait envie de partir, mais craignait un éclat de Wingate.

— J'ai peur d'être indiscret... commença-t-il en tripotant sa cravate. Je...

— Balançoires ! s'exclama Wingate d'une voix de stentor. Assieds-toi, vieux. Je t'avais dit qu'elle serait contente de te voir, et elle l'est. Pas vrai, mignonne ?

Claire regarda fixement Harry :

— Bien sûr ! Je suis enchantée ! dit-elle d'un ton sarcastique. Mais je pense que M. Wicks a autre chose à faire que perdre son temps avec nous.

Harry s'empourpra.

— Je m'appelle Ricks et pas Wicks ! Harry Ricks. Et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous dis au revoir. Merci pour le whisky.

Wingate tourna au violet et fit effort pour se relever :

— Pas question ! hurla-t-il. T'as même pas touché à ton verre ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu la trouves pas gentille ? Nom de Dieu ! tu vas t'asseoir ou je me fous en colère, t'as compris ?

Autour d'eux les conversations s'interrompirent. On les regardait.

— Asseyez-vous et faites-le taire ! grogna Claire à mi-voix. Je ne veux pas de scène ici, même si ça vous arrange, vous !

Harry s'assit, tout rougissant. Wingate s'épanouit et lui tapota lourdement l'épaule :

— Bravo, ma vieille branche ! Parle à la petite ; moi, j'ai mal au crâne, alors vous occupez pas de moi ; amuse-la pendant que je pique un petit somme. Je sens que j'ai un peu de vent dans les voiles, mon vieux Wicks.

Il se frictionna le visage avec son mouchoir, ferma les yeux et s'affala sur sa chaise. Claire le regarda avec mépris et lui tourna le dos, faisant ainsi face à Harry.

— Je m'excuse, dit-il à voix basse, je n'avais pas du tout envie de venir m'imposer. Je vous assure...

Elle haussa les épaules, d'un geste agacé.

— Oh ! ça ne fait rien ! Si ce vieux crétin ne reprend pas ses esprits d'ici quelques minutes, je m'en vais.

Elle fixa les yeux sur le comptoir, comme si rien d'autre ne l'avait intéressée dans le *pub*. Harry la trouvait toujours sensationnelle, malgré son air renfrogné ; elle avait beau le snober, il était heureux d'être assis à côté d'elle.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa-t-il en remarquant que le verre de Claire était vide.

— Non, merci ! Et vous pouvez-vous dispenser de me faire la conversation.

— Je n'en avais pas la moindre envie, rétorqua-t-il, piqué au vif.

Ils restèrent silencieux durant quelques minutes, Wingate ronflait et se balançait doucement sur sa chaise, et Harry avait les yeux braqués sur Claire ; il se demandait comment briser cette carapace d'indifférence. C'était absurde de rester assis, sans mot dire, à côté d'une fille aussi belle.

— Vous n'avez pas fini de me dévisager ? dit soudain Claire. Vous êtes vraiment d'un sans-gêne !...

Harry se contenta de sourire :

— J'ai une excuse : vous valez le coup d'œil... et, de toute façon, je n'ai rien d'autre à faire.

Elle grogna un « Oh ! assez ! » furieux et se détourna.

Mû par une inspiration soudaine, Harry se mit à réciter à mi-voix, comme pour lui-même :

— Toute splendeur, comme la nuit, elle avance sous les étoiles...

Elle ne broncha pas, mais Harry crut voir qu'elle réprimait une forte envie de rire.

— Je ne vous reverrai sans doute jamais, dit-il, alors permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais vu de femme aussi belle que vous.

Elle pivota sur sa chaise et le regarda bien en face :

— Vous êtes complètement fou. Et d'une platitude vraiment désolante.

Wingate tourna au violet et fit effort pour se relever :

— Pas question ! hurla-t-il. T'as même pas touché à ton verre ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu la trouves pas gentille ? Nom de Dieu ! tu vas t'asseoir ou je me fous en colère, t'as compris ?

Autour d'eux les conversations s'interrompirent. On les regardait.

— Asseyez-vous et faites-le taire ! grogna Claire à mi-voix. Je ne veux pas de scène ici, même si ça vous arrange, vous !

Harry s'assit, tout rougissant. Wingate s'épanouit et lui tapota lourdement l'épaule :

— Bravo, ma vieille branche ! Parle à la petite ; moi, j'ai mal au crâne, alors vous occupez pas de moi ; amuse-la pendant que je pique un petit somme. Je sens que j'ai un peu de vent dans les voiles, mon vieux Wicks.

Il se frictionna le visage avec son mouchoir, ferma les yeux et s'affala sur sa chaise. Claire le regarda avec mépris et lui tourna le dos, faisant ainsi face à Harry.

— Je m'excuse, dit-il à voix basse, je n'avais pas du tout envie de venir m'imposer. Je vous assure...

Elle haussa les épaules, d'un geste agacé.

— Oh ! ça ne fait rien ! Si ce vieux crétin ne reprend pas ses esprits d'ici quelques minutes, je m'en vais.

Elle fixa les yeux sur le comptoir, comme si rien d'autre ne l'avait intéressée dans le *pub*. Harry la trouvait toujours sensationnelle, malgré son air renfrogné ; elle avait beau le snober, il était heureux d'être assis à côté d'elle.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa-t-il en remarquant que le verre de Claire était vide.

— Non, merci ! Et vous pouvez-vous dispenser de me faire la conversation.

— Je n'en avais pas la moindre envie, rétorqua-t-il, piqué au vif.

Ils restèrent silencieux durant quelques minutes, Wingate ronflait et se balançait doucement sur sa chaise, et Harry avait les yeux braqués sur Claire ; il se demandait comment briser cette carapace d'indifférence. C'était absurde de rester assis, sans mot dire, à côté d'une fille aussi belle.

— Vous n'avez pas fini de me dévisager ? dit soudain Claire. Vous êtes vraiment d'un sans-gêne !...

Harry se contenta de sourire :

— J'ai une excuse : vous valez le coup d'œil... et, de toute façon, je n'ai rien d'autre à faire.

Elle grogna un « Oh ! assez ! » furieux et se détourna.

Mû par une inspiration soudaine, Harry se mit à réciter à mi-voix, comme

pour lui-même :

— Toute splendeur, comme la nuit, elle avance sous les étoiles...

Elle ne broncha pas, mais Harry crut voir qu'elle réprimait une forte envie de rire.

— Je ne vous reverrai sans doute jamais, dit-il, alors permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais vu de femme aussi belle que vous.

Elle pivota sur sa chaise et le regarda bien en face :

— Vous êtes complètement fou. Et d'une platitude vraiment désolante.

Elle le regardait pourtant d'un air un peu plus intéressé.

— Parce que je vous dis que vous êtes belle ? Tant pis ! Pour moi, c'est la vérité.

Elle le regarda de plus près. Il représentait une variété d'homme qu'elle ne rencontrait plus jamais : un jeune gars sans argent, au sourire agréable, aux yeux dépourvus de cette flamme de concupiscence qu'elle surprenait toujours chez tous ceux qu'elle rencontrait pour la première fois. Le costume élimé la surprenait aussi, après les complets aux épaules rembourrées des hommes qu'elle fréquentait. Ce qui la surprenait le plus, c'étaient les yeux, la peau nette et les dents bien blanches. Elle fut elle-même surprise de sentir fondre son hostilité : elle se disait qu'il n'était pas si mal, tout compte fait.

— Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Harry Ricks. Et vous ?

Elle fronça le sourcil :

— Ça ne vous regarde peut-être pas, mais enfin... Je m'appelle Claire Dolan.

— Claire ? J'ai étudié la signification des prénoms, dans le temps. Vous saviez que Claire, en latin, était synonyme d'éclat, de gloire ?

— Vous vous payez ma tête ?

— Mais c'est sérieux. J'ai encore le livre chez moi. Je vous le prêterai, si vous voulez.

— Je n'y tiens pas, dit-elle, rogue.

Il y eut de nouveau le silence.

— Vous venez souvent ici ? demanda enfin Harry.

Non, elle n'y venait pas souvent. En fait, elle n'était plus venue là depuis le

dernier grand raid de la guerre. Cela donna à Harry l'occasion de dire qu'avant d'être soldat il avait été chef d'îlot chargé d'un abri situé à cent mètres de là – c'était ainsi qu'il avait été amené à prendre ses habitudes au « Duc de Wellington ».

– C'est agréable comme bistrot, commenta-t-il. Et vous, que faisiez-vous pendant la guerre ?

– Rien.

Elle haussa les épaules en se souvenant des virées avec les officiers américains et des séances de judo dans les taxis.

– Une femme ne peut pas faire grand-chose pendant la guerre, ajouta-t-elle avec un petit rire. J'étais trop jeune, d'ailleurs.

Harry avait connu des femmes qui en avaient fait bien plus que lui-même – et qui n'étaient pas moins jeunes que Claire. Il en avait connu une qui s'était fait parachuter en France, et que la Gestapo avait fusillée. Mais il était évident qu'une fille comme Claire, on ne l'imaginait pas s'occupant d'abris anti-aériens, se laissant commander dans les régiments de femmes, ni s'abîmant les mains à faire un travail d'ouvrière d'usine.

Mais le brusque réveil de Wingate vint troubler d'une façon discordante leur tête-à-tête. Il s'était un peu remis et estimait qu'il était temps de boire encore un petit coup. Portant la main à la poche, il constata que son portefeuille avait disparu. Bien qu'un peu vaseux, il se fouilla soigneusement, avec des gestes tellement méthodiques que Claire et Harry se turent pour le regarder opérer.

– Vous avez perdu quelque chose ? demanda

Harry, pressé de voir Wingate se replonger dans son somme.

Sans répondre, le gros homme se leva, et se mit en devoir de vider le contenu de ses poches sur la table, en se palpant avec une anxiété croissante.

– On m'a volé ! brailla-t-il. Mon portefeuille a disparu !

Les deux serveuses, le barman, le bonhomme au visage terreux et sa femme, plus les trois hommes-mystère aux chapeaux noirs, se retournèrent pour dévisager Wingate.

Harry rougit. Il était encore assez jeune pour se sentir démonté par une scène pareille, et il voyait les regards soupçonneux des hommes aux chapeaux noirs se fixer sur lui.

– Je suis refait ! Mon p'tit gars, je comprends la plaisanterie, comme tout le monde, mais les plus courtes sont les meilleures. Rends-le-moi, ou j'appelle les flics !

— Que je vous rende quoi ?

— Mon portefeuille ! Allez, rendez-le-moi et on n'en paiera plus. J'ai cinquante livres dans ce portefeuille et j'entends les récupérer !

Le barman sortit de derrière son comptoir et se planta devant Wingate, l'air menaçant.

— Et alors ?, grogna-t-il. De quoi vous plaignez-vous ?

Le gros tendit un doigt menaçant vers Harry :

— Ce jeune homme m'a volé mon portefeuille ! Qu'il me le rende !

Le barman regarda d'un air soupçonneux le visage interloqué d'Harry.

— Ça va, mon vieux, exécutez-vous, et plus vite que ça !

— Mais je ne l'ai pas ! Il est saoul ! Ça se voit, il me semble !

— Comme gratitude, ça se pose là ! gémit Wingate. Je lui fais une politesse et lui me fait les poches, et puis il prétend que je suis saoul ! Appelez un agent.

— Allez, ça va ! coupa le barman. J'veux pas d'histoires ! Venez par ici, vous trois. On aura vite fait de voir ce qui se passe. Allons, par ici !

Il empoigna Harry par un bras, attrapa Wingate par l'épaule, fit signe à Claire de le suivre et les conduisit vers une petite pièce, où le gérant les reçut avec un sourire qui n'attendait que la première occasion pour disparaître.

— Il y a ce client-là qui dit que celui-ci lui a piqué son portefeuille, exposa le barman avec un geste de la tête vers Wingate et en braquant son pouce vers Harry.

Le gérant se leva.

— Et elle, qui c'est ? demanda-t-il en lorgnant la fille.

— La petite amie du client, dit le barman, qui examinait Claire avec complaisance.

Le gérant, qui semblait la trouver lui aussi à son goût, la pria de s'asseoir et demanda à Wingate de lui exposer son affaire. Wingate avait blêmi et il tremblait.

— Mon portefeuille a disparu, dit-il. J'ai lié connaissance avec ce jeune homme, que je n'avais jamais vu avant, et, quelques minutes après, je n'avais plus de portefeuille. Il y avait cinquante livres dedans.

Le gérant examina Harry. Il lui trouvait une allure sympathique. Peu vraisemblable que ce jeune gars-là fût un pickpocket, et il venait assez

souvent au « Duc de Wellington. » Quant à iWingate, il ne l'avait encore jamais vu, mais il s'agissait d'éviter un esclandre.

— Je n'ai jamais vu son portefeuille et je vais le prouver ! grogna Harry.

Rageusement, il vida le contenu de ses poches sur la table, sous l'œil du gérant, du barman, de Wingate et de Claire. Il y avait de tout : un paquet de cartons, sur lesquels on lisait : *Vous venez d'être photographié* ; trois bobines de pellicule ; un mouchoir ; un canif ; un petit pain au raisin à moitié mangé ; trois pièces d'argent et un bout de ficelle.

Le gérant considéra l'étalage avec attention, secoua la tête d'un air dubitatif et demanda à Wingate s'il était convaincu. Wingate pâlit davantage encore, passa la langue sur ses lèvres desséchées et pointa soudain son index vers Claire.

— Alors, c'est elle qui l'a ! proclama-t-il. C'est lui ou elle. Je... je l'ai levée dans Regent Street. Je ne l'ai jamais vue avant. C'est elle qui m'a emmené ici et il l'attendait. C'est ça ! Ils travaillent en tandem ! Il m'a pds mon portefeuille et il l'a passé à la fille !

Claire se leva, s'approcha de Harry et fit face à Wingate :

— On travaille en tandem ? C'est assez rigolo étant donné que vous avez renversé son verre, et que vous me l'avez présenté vous-même ! Vous feriez bien de trouver autre chose !

Le gérant fronça le sourcil :

— Ne nous énervons pas ! grommela-t-il. Vous n'allez pas accuser tout le monde comme ça, vous ! Vous avez dit que c'est ce jeune homme qui vous a volé ! c'est faux ; attention à ce que vous dites !

Wingate abattit son poing sur la table.

— Je veux mon portefeuille ! hurla-t-il. S'il ne l'a pas, c'est elle qui l'a ! Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir récupéré.

— Il va bientôt prétendre que c'est vous qui l'avez, fit Claire au gérant. Enfin... s'il lui faut ça pour le convaincre...

Et, malgré les protestations du gérant, Claire vida son sac sur la table.

Il y avait le poudrier-porte-cigarettes et un briquet en or, un chéquier, plusieurs billets d'une livre, une poignée de pièces d'argent, des lettres, un peigne, un mouchoir, un rouge à lèvres dans un étui en or et un trousseau de clés.

Un silence lourd se fit, que rompit Claire :

— Si ça doit le rassurer définitivement, je veux bien me déshabiller, dit-elle paisiblement.

Le gérant rougit jusqu'à la racine des cheveux et le barman perdit son air rogue et parut fort intéressé.

— C'est absolument inutile, coupa le gérant. Je vous remercie, mademoiselle. Il y a eu un malentendu, de toute évidence. (Et, d'un ton glacial) Quand l'avez-vous sorti pour la dernière fois, votre portefeuille ?

iWingate s'assit pesamment. Il paraissait vieux, sans forces et parfaitement crétin.

— Je ne sais pas... Je ne me rappelle pas.

— Voyons, monsieur, essayez de vous rappeler. Avez-vous payé au bar avec de la monnaie que vous aviez dans la poche ou bien avez-vous sorti un billet de votre portefeuille ?.

. Wingate reconnut qu'il n'avait pas touché son portefeuille depuis qu'il était entré au « Duc de Wellington ».

— Alors vous avez très bien pu le perdre ou vous le faire voler avant d'entrer ici, conclut le gérant, satisfait de son raisonnement.

Pendant ce temps, Harry remettait ! ses biens dans ses poches, et Claire ramassait le contenu de son sac.

— Joli, ce poudrier, fit remarquer Harry.

— Oh ! pas mal, sans plus. Vous voulez une cigarette ?

Harry la prit, et elle l'alluma en le regardant droit dans les yeux. Puis elle se tourna vers le gérant :

— Nous pouvons partir, ou bien est-ce qu'on attend la police ? s'enquit-elle.

— Bien sûr, vous pouvez partir, assura le gérant. Et je vous présente toutes mes excuses, à tous les deux. Je n'aime pas ce genre d'histoires chez moi. J'espère que vous voudrez bien ne pas m'en tenir rigueur et que je vous reverrai dans l'établissement. Vous y serez toujours les bienvenus.

Wingate avait écouté, l'air toujours abasourdi. Il fit un effort pour se reprendre :

— Ecoute, mignonne...

Mais Claire lui tourna le dos.

— Venez, dit-elle à Harry. Partons. Puisqu'il est persuadé que nous travaillons

en tandem, inutile de le décevoir, pas vrai ?

A la grande surprise de Harry, elle passa un bras sous le sien et l'entraîna vers la porte, que le barman leur ouvrit, en lançant un clin d'œil complice à Harry.

— Hé ! là ! Partez pas comme ça ! brailla Wingate. Je voudrais vous faire mes excuses... !

Mais ni Claire ni Harry ne se retournèrent et ils sortirent dans la rue, bras dessus, bras dessous, Harry très ému à la pensée que, dans quelques secondes, ils se diraient adieu et qu'il ne la reverrait jamais.

— Je suis navré, dit-il. Si je n'étais pas venu à votre table, il ne serait rien arrivé.

— Mais non, ça n'a aucune importance. Il était saoul comme un Polonais. Eloignons-nous vite, sans ça il va sortir et nous coller. Et je ne veux plus le voir.

Elle avait soudain changé d'attitude, ne lui souriait plus et paraissait s'ennuyer en sa compagnie. Elle lui tendit la main :

— Au revoir, dit-elle.

Harry prit la main tendue ; à ce moment la fille parut trébucher et elle se rattrapa au veston de Harry, qui sentit comme un tiraillement à sa poche revolver. Il se recula d'un pas et quelque chose tomba à ses pieds. Déjà Claire se baissait rapidement et ramassait l'objet, qu'elle glissa très vite dans son sac. Mais Harry avait vu : un gros portefeuille en cuir tout usé. Ils restèrent à se regarder sans rien dire.

— C'est... C'est tombé de ma poche, dit enfin Harry.

— Vous croyez ? fit-elle en le regardant fixement.

— Alors... Alors c'est bien vous qui l'aviez pris. Et vous l'aviez mis dans ma poche avant de montrer ce que vous aviez dans votre sac !

Elle se mordit la lèvre et regarda d'un air inquiet les portes à battants du « Duc de Wellington ».

— Parfaitement, dit-elle soudain. Je le lui ai pris pour lui donner une leçon. Je le lui rendrai. Vous ne me prenez pas pour une voleuse, dites ?

Harry était tellement interloqué qu'il ne savait plus que penser. Il bafouilla :

— Euh... Non., Non, je ne crois pas. Mais... Mais, enfin, nom d'un chien ! vous n'auriez pas dû le lui prendre ! Il y a cinquante livres dedans...

— Je sais bien que je n'aurais pas dû... Ecoutez, partons. Je vous expliquerai

en marchant.

— Mais il faut le lui rendre ! insista Harry, Vous ne pouvez pas partir avec ses cinquante livres !

— Je ne peux pas les lui rendre tant qu'il est saoul, fit-elle, agacée. Vous le comprenez bien, n'est-ce pas ? Il me conduirait au poste...

Elle reprit, d'un geste rapide, le bras de Harry :

— Je connais son adresse, je lui renverrai son portefeuille par la poste. Venez chez moi, on en discutera.

— Chez vous ?

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas loin. Vous ne voulez pas venir ?

— Si, bien sûr... Mais... on le laisse sans son argent ?

— Je le lui renverrai dès demain. Venez chez moi, je vous raconterai toute l'histoire.

Docilement, il la suivit le long de Glasshouse Street, vers Piccadilly.

III

Tout en marchant sur les trottoirs où se pressait une foule dense, elle bavardait à jet continu, empêchant Harry de penser à Wingate et à son portefeuille, et elle marchait vite en l'entraînant par le bras. Si Harry avait eu le temps de réfléchir, il se serait rendu compte qu'elle l'éloignait du « Duc de Wellington » aussi vite qu'il était possible, sans prendre le pas de course, mais elle ne lui laissait pas le temps de réfléchir. Elle ne lui laissait même pas le temps de reparler du portefeuille.

— Et vous, où habitez-vous, Harry ?

Elle avait posé la question en rejetant en arrière ses cheveux drus et en le regardant bien en face, comme si la réponse l'avait vraiment intéressée.

— J'ai un petit meublé sur Lannock Street.

— Et moi, j'ai un appartement près de Long Acre. Ça vous plaira. Vous avez une petite amie ? ajouta-t-elle avec un bref sourire.

— Une quoi ?

— Une amie ? Une fille avec qui vous sortez...

— Non. Bien sûr, je connais des jeunes filles..., mais c'est tout.

— J'aurais pourtant cru le contraire... Vous me disiez quelque chose à propos de « splendide comme la nuit, qui s'avance sous les étoiles »... Vous avez dû répéter ça à des tas de femmes.

— Vous vous trompez. J'avais appris ça à l'école et je ne m'en suis ressouvenu qu'en vous voyant. Ça vous va comme si c'était écrit pour vous.

— Vraiment ? Vous êtes un drôle de zèbre. Vous prenez des photos ? demanda-t-elle en touchant l'étui accroché à l'épaule de Harry.

Il rougit, se demandant ce qu'elle penserait de lui quand elle saurait le métier dont il vivait.

— Oui...

— C'est un tout petit appareil. Un Leica ?

— Oui.

— Un de mes amis en avait un. Il me tannait toujours pour que je pose des nus pour lui. Vous avez déjà fait du nu ?

— Non. Je ne trouve pas de modèles, dit-il en souriant.

— Les femmes ont appris à faire attention. On ne sait jamais comment ça finit, ce genre de choses, pas vrai ?

— Pas forcément.

— Peut-être. Mais il vaut mieux ne pas trop s'aventurer. (Elle s'arrêta pour ouvrir son sac.) Nous sommes arrivés. J'habite au-dessus du magasin.

Ils s'étaient arrêtés devant une vitrine de tailleur. En voyant les mannequins qui souriaient dans leurs complets impeccables, il se rappela soudain la façon dont lui-même était vêtu.

— Je suis en tenue de travail, dit-il. J'espère que vous ne...

— Ne faites pas l'imbécile. Je me fiche bien de la façon dont vous êtes habillé. (Elle trouva sa clé et ouvrit une porte contiguë à celle de l'entrée du magasin.)

Venez. C'est juste sur le palier.

Il s'engagea dans l'escalier derrière elle. Il ne put s'empêcher de remarquer les jambes minces et fuselées qui montaient les marches devant lui.

— Elles vous plaisent ? demanda-t-elle par-dessus son épaule comme si elle avait deviné ses pensées. Les hommes les trouvent généralement à leur goût.

Harry devint écarlate :

— Elles sont formidables. Vous êtes extralucide ?

— Non, mais je connais les hommes. Chaque fois que je monte un escalier avec un homme derrière moi, je sais qu'il essaie de voir un peu plus haut qu'il ne devrait. Ce n'est pas mon imagination qui travaille, je vous jure ; ils le font tous, dit-elle tranquillement.

Elle s'arrêta devant une porte et ouvrit avec la même clé. Elle précéda Harry dans une pièce qui pour lui correspondait au summum du luxe : fauteuils profonds, liseuse et canapé confortables, recouverts d'un drap beige avec des parements rouges. A côté de la grande baie vitrée, il y avait une table, un poste de radio et un bar roulant tout chromé ; aux murs, des reproductions de Van Gogh. Un feu vif flambait dans la cheminée.

— C'est drôlement chouette, chez vous ! Il y a longtemps que vous habitez ici ?

Elle jeta au passage son sac sur la table et alla se regarder dans la glace qui surmontait la cheminée.

— Depuis deux ans environ. Ce n'est pas mal. Installez-vous, je vais vous préparer à boire. Qu'est-ce que vous préférez ? Gin, whisky ou bière ? Moi, je prends du whisky. Vous en voulez un ?

— Volontiers, mais je peux le préparer moi-même.

— Si vous voulez. Vous trouverez tout le nécessaire là-bas. Vous avez faim ? Moi, j'ai la dent, je n'ai rien mangé depuis le petit déjeuner.

— Sans blague ? Pourquoi ?

— Ça m'ennuyait. Quand on vit seule, comme moi, les repas, c'est une corvée. Versez-nous à boire, je reviens tout de suite.

Harry fut tout étonné du nombre de bouteilles de gin et de whisky qu'il trouva dans le petit meuble : vingt bouteilles de whisky et douze de gin, à une époque de strict rationnement en alcools.

— Où avez-vous trouvé tout ce whisky ? s'ex-clama-t-il.

— Ce n'est pas sorcier, il suffit de savoir où le chercher. Vous n'aurez qu'à emporter une ou deux bouteilles, si vous voulez.

— Non, vraiment, merci... Je n'en bois guère. Combien je vous en verse ?

— Deux doigts. Ne soyez pas trop chiche ; vous trouverez de l'eau gazeuse tout au fond du placard. Je rapporte la glace.

Il se versa un tout petit whisky et attendit. Elle ne tarda pas à revenir, portant un plateau avec des assiettes de poulet froid, du pain de seigle et du beurre, une salade, un camembert et des biscuits.

— Ça vous va ? J'ai encore un peu de langue de bœuf au frigidaire, si vous préférez...

Harry en resta bouche bée :

— Mais c'est un festin ! J'ai l'impression de vous dépouiller ! Vraiment, ça me gêne.

Ce fut le tour de Claire d'être stupéfaite. Elle haussa les sourcils, ce qui donna à son visage une expression d'extraordinaire dureté.

— Vous êtes délicieusement idiot ! Vous rigolez, non ? Vous n'allez pas me dire que vous vous contentez de vos cartes d'alimentation ? On trouve tout ce qu'on veut, en Angleterre, il suffit de savoir où s'adresser. Et puis versez-vous un whisky qui soit un whisky et pas un pipi d'oiseau.

— Mais ça me suffit largement. Je n'ai pas l'habitude de boire. (Il prit l'assiette de poulet froid qu'elle lui tendait et la posa sur ses genoux.) Vous savez, j'ai l'impression de vivre un rêve. Vous faites toujours des trucs comme ça pour les gens que vous rencontrez ?

— Non, pas exactement. Mais vous êtes un cas un peu particulier, pas vrai ?

Elle lui lança un regard rapide et perçant, et il se souvint alors du portefeuille qu'il avait complètement oublié.

— Vous lui avez vraiment pris son portefeuille ?

— Et comment ! Il méritait une leçon et il l'a. Je connais son adresse et je lui enverrai le tout demain.

— Mais c'est... ça ne me regarde pas, bien sûr... S'il y avait cinquante livres dedans, c'était imprudent de le prendre... On aurait pu croire que... que vous...

— Que j'avais l'intention de le garder ? acheva-t-elle en riant. Bien sûr. Pourquoi croyez-vous que je l'ai glissé dans votre poche ? J'ai été prise d'une

peur bleue quand ce vieil imbécile s'est rendu compte de la disparition de son argent. Je ne pensais pas qu'il s'en apercevrait avant mon départ.

— Mais pourquoi l'avez-vous fait ? insista Harry.

— C'est un vieux dégoûtant. Il m'avait prise pour une grue, alors j'ai décidé de jouer le jeu. Et, quand il a posé son portefeuille sur la table, je l'ai pris et glissé dans mon sac. Il était tellement saoul qu'il ne s'est aperçu de rien. Puis je n'y ai plus pensé. Et, quand il a commencé à faire du potin, je me suis dit que le mieux était de ne rien dire et d'attendre demain pour le lui renvoyer. Il doit être en train d'en faire une maladie. Ça lui fera les pieds !

Harry n'aimait pas tellement ce genre de blague, mais il n'en dit rien. En fait, il plaignait iWingate.

— Voulez-vous que je le lui rapporte dès ce soir ? Je veux bien y aller et lui expliquer.

— Ah ! non, alors ! s'exclama-t-elle avec une soudaine explosion de fureur. (Mais, aussitôt, elle se força à sourire.) Ne soyez pas si chichiteux. Il le récupérera, son argent, n'ayez crainte. Mais laissons-le mijoter un peu. Versez-moi encore à boire et servez-vous. Le poulet vous va ?

Harry l'assura que le poulet était succulent, bien qu'il y eût à peine goûté, et se leva, décidé à mettre les choses au net.

— Parlez-moi de vous, coupa Claire. Qu'est-ce que vous faites, dans la vie ?

Harry hésita. « Avoir honte de son métier est absurde », se dit-il. S'il devait la revoir, il faudrait bien qu'elle le sache. Il commençait à se sentir détendu en présence de Claire, et il se disait que son métier ne la gênerait pas plus que ses vêtements minables.

— Je suis employé du studio de photo Mooney, dans Link Street, dit-il, en lui remplissant son verre. Je me poste à un coin de rue dans le West End et je prends des photos des passants.

Il présentait la chose sous son jour le plus déplaisant et guettait sa réaction. Mais elle ne sourcilla pas :

— C'est amusant ? demanda-t-elle.

— Ça peut aller. Ça ne rapporte pas lourd, mais j'espère bien devenir, un jour, mon propre patron.

— Je n'aurais pas cru que ça pouvait payer, ce genre de métier. Ça vaut vraiment le coup ?

Elle parlait comme s'il n'y avait qu'à choisir.

— On se défend, dit Harry en hésitant. Pour ne rien vous cacher, je me fais six livres par semaine ! avoua-t-il enfin.

— Je comprends que vous ne buviez pas beaucoup de whisky !

Ils restèrent quelques instants silencieux ; elle regardait les flammes, l'air préoccupé.

— Vous ne pourriez pas trouver quelque chose de plus intéressant à faire, je veux dire quelque chose qui rapporte davantage ?

— Je ne sais pas, avoua Harry, tout surpris de l'intérêt qu'elle lui portait. L'embêtant, c'est que je ne connais pratiquement rien en dehors de la photo. Je ne suis pas encore mûr pour me lancer et voler de mes propres ailes. J'avais pris quelques photos, quand j'étais dans l'armée, en Italie du Sud, et je les avais envoyées à un journal qui organisait un concours de photos d'amateurs. J'avais gagné le premier prix. Ça m'avait encouragé et j'ai participé à d'autres concours. Depuis trois ans j'ai gagné trois cents livres, rien qu'en prix offerts à des concours de photo.

Claire le regarda à la fois surprise et intéressée.

— C'est excellent, ça. Vous devez avoir du talent ?

— C'est surtout de la veine. J'ai le chic pour tomber sur la photo à prendre. Mon patron, Moo ney, veut que je mette de l'argent dans son affaire – il me propose de devenir son associé et de m'occuper de la section portraits. On n'a pas encore fait de portraits, au studio, et Mooney veut essayer. Mais il n'y connaît rien et veut que je m'occupe de l'installation d'abord, puis que je fasse marcher le rayon.

— Parfait ! Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— C'est moins facile que ça en a l'air...

Harry étira ses longues jambes devant le feu ; jamais encore il n'avait éprouvé pareille béatitude ; il avait complètement oublié le portefeuille de Wingate et n'imaginait même pas la possibilité d'un réveil dans son triste meublé de Lannock Street.

— Parlez-moi donc de chez vous, fit Claire. C'est Lannock Street que vous habitez ?.

_ Oui. Ce n'est pas mal, pour un meublé, mais rien de comparable avec votre appartement, bien sûr. Je partage ça avec un copain ; ça nous permet d'être mieux logés tous les deux.

— Qui c'est, le copain ? demanda Claire, tout étonnée de constater que la

réponse l'intéressait vraiment.

— Il s'appelle Ron Fischer ; il écrit dans les journaux. Pour l'instant il fait une enquête sur la vie nocturne de Londres, pour un hebdomadaire. Il gagne pas mal, mais il envoie presque tout à son ex-femme.

— Ne me parlez pas de mariage ! C'est presque toujours comme ça que ça se termine. Très peu pour moi ! J'aime mieux rester libre et faire ce que je veux.

— Et, si je ne suis pas trop indiscret, que faites-vous ?... Excusez-moi, je n'aurais pas dû poser cette question.

— Pourquoi pas ? Je suis modèle. C'est un boulot agréable et ça paie bien.

— Et ça consiste en quoi ?

— Oh ! vous savez, je suis connue dans toutes les grandes agences. Chaque fois qu'on a besoin d'une femme pour une photo de publicité, on me convoque. Ça fait de jolis cachets et les gratifications sont encore plus intéressantes. Le mois dernier j'ai posé pour une maison de whisky et ça m'a valu deux caisses de whisky en plus du cachet. L'année dernière, j'ai posé pour les autos M. G. ; au lieu d'un cachet, j'ai demandé une voiture et je l'ai eue. Le poste de radio, c'est comme ça aussi que je l'ai eu. C'est une bonne combine, et ce n'est pas tuant comme boulot.

Harry estimait que c'était un métier sensationnel et il le dit. En entrant, il s'était demandé comment elle parvenait à vivre sur un tel pied, et il s'en était même senti gêné.

— Je suis sûre que vous m'aviez prise pour une poule, dit Claire avec un sourire. Je l'ai vu dans vos yeux, quand vous êtes entré. Pas vrai ?

Il se tortilla d'un air embarrassé :

— Ne dites pas des choses pareilles. Je passe mes journées dans le West End et je sais reconnaître une poule au premier coup d'œil. Il n'y a pas à s'y tromper. Je n'aime pas vous entendre dire ça, même pour plaisanter.

— Et vous ne tenez pas à savoir comment j'ai fait la connaissance de Wingate ? Avouez-le, ça vous travaille.

— Admettons. Mais vous ne me devez pas d'explications.

Elle se pencha pour tisonner le feu :

— Je me sentais cafardeuse, dit-elle. Dans ces cas-là, j'ai envie de faire quelque chose d'idiot. Vous n'avez jamais envie de tout flanquer en l'air d'un seul coup ? Moi, ça m'arrive. J'aurais par exemple envie de me mettre toute nue et de plonger dans la pièce d'eau de Trafalgar Square, ou de casser la

vitrine d'un magasin ou encore d'envoyer valser d'un coup de poing le casque d'un agent de police. Ça ne vous prend jamais, vous, des envies de ce genre ?

— Non. Franchement, répondit Harry, ahuri.

Elle éclata de rire :

— Je vous crois volontiers ! dit-elle. Toujours est-il que je marchais le long de Piccadilly quand. Wingate s'est amené. Il m'a suivie et il a fini par m'accoster. Je me suis dit que ce serait assez amusant de le faire marcher, mais il s'est montré tellement grossier et insolent que j'ai décidé de lui donner une bonne leçon. Et voilà toute l'histoire.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'une femme comme vous puisse avoir le cafard. Vous devez avoir des amis à la pelle !

— Peut-être bien... Mais c'est quelquefois rudement rasant d'avoir des amis à la pelle... Seigneur ! Regardez l'heure ! J'ai rendez-vous dans une demi-heure et je ne suis même pas habillée.

Elle se leva d'un bond et lui sourit : « Allez, il faut que je vous congédie. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ? »

— Pas du tout. Je vous remercie pour cette merveilleuse soirée, dit-il.

— Moi aussi, j'ai passé une très bonne soirée.

— Est-ce que je vous reverrai un jour ? Vous ne devez pas avoir beaucoup de temps libre, mais si vous aimez le cinéma... j'aimerais vous y emmener, un soir.

— Entendu. Vous pouvez toujours m'appeler ici, mon numéro est dans l'annuaire. Téléphonez-moi.

Elle avait déjà ouvert la porte. Harry aurait préféré un rendez-vous plus précis.

— Vous ne voulez pas qu'on décide tout de suite d'un soir ?

— La semaine prochaine, je suis prise tous les jours. Téléphonez-moi, je ne vous oublierai pas.

Harry sortit, à regret, sur le palier ; elle lui tendit la main.

— Je vous remercie encore pour cette soirée magnifique, dit-il.

Il ne bougeait toujours pas. Elle lui sourit et lui referma la porte au nez.

IV

« Quel drôle de garçon ! se dit Claire en écoutant les pas de Harry qui descendait l'escalier. Il est vraiment gentil. Un peu naïf, bien sûr, mais gentil... »

Elle fronça le sourcil et se dirigea vers la table sur laquelle elle avait posé son sac. à main qu'elle prit, sans cesser de penser à Harry. Elle se demandait s'il téléphonerait un jour et si elle accepterait de sortir avec lui. Un gars comme lui, cela risquait de vous compliquer l'existence, mais quel changement ! Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais passé une heure avec un homme qui n'ait pas essayé de la peloter. Et beau gosse, avec ça. Elle se demandait quelle allure il aurait dans un complet du bon faiseur, et aussitôt elle sentit comme un besoin irrésistible de l'équiper des pieds à la tête.

« Je suis en train de devenir comme Babs ! se dit-elle en se regardant dans la glace au-dessus de la cheminée. Babs habille son Teddy, lui donne son argent de poche et le sort le soir. Teddy, bien sûr, c'est une petite frappe ; aucun rapport avec Harry. Le difficile, ce serait de faire accepter des cadeaux à Harry... Mais ce pourrait être amusant d'essayer. »

Le cours de ses pensées se trouva interrompu par le bruit de la porte de la chambre à coucher, qui s'ouvrait doucement. Elle se raidit. Un homme de haute taille, corpulent, une cigarette au bec, apparut sur le pas de la porte. Il avait le visage rose, rasé de près, des cheveux d'un blond cendré qui faisaient comme des ailes des deux côtés de la tête. Ses yeux étaient d'un bleu délavé, perçants et durs. Il portait un complet gris clair qui lui avait coûté cinquante-cinq livres, une chemise de soie blanche, une cravate jaune sur laquelle ressortaient des têtes de cheval marron et des chaussures de daim. Il s'appelait Robert Brady.

— Salut, mignonne ! articula-t-il entre ses dents aurifiées. Tu m'as l'air vachement pensive, dis donc !

— Tu étais là tout le temps ? demanda-t-elle, le visage soudain durci.

— Je n'ai pas bougé de là. J'avais l'oreille collée au trou de serrure. Et je me marrais ! (Il se cura l'oreille avec son petit doigt.) Une belle saloperie, les trous de serrure ! Si on ne colle pas quelque chose dessus, ça fait des courants d'air. T'étais obligée de l'amener ici ?

— J'ai failli me faire coincer. Si tu as écouté, tu es au courant. Il fallait bien que je sois gentille avec lui, ou il risquait de tout gâcher.

— Je n'ai pas l'impression que ça t'embêtait tant que ça, d'être gentille avec lui. Et tu avais besoin de lui donner du poulet ? J'en avais envie, de ce poulet.

— Oh ! assez ! fit Claire, irritée. Comment tu es entré chez moi ?

— Avec une clé. Tu sais bien, ces petits bidules en métal qu'on glisse dans la serrure ; on tourne et ça s'ouvre. Tu ne savais pas que j'ai une clé ?

— Non ! Tu vas me la donner tout de suite. Je ne veux pas que tu entres chez moi comme dans un moulin !

— Chez toi, c'est chez *moi*, après tout. J'ai le droit de venir, il me semble !

— Si tu ne me rends pas tout de suite cette clé, je fais changer la serrure. Et, tant que j'habite ici, ce n'est plus *ton* appartement !

Brady hésita un instant. Puis, comme il avait la clé en double, il glissa ses doigts grassouilleux dans sa poche de gilet et en sortit une clé qu'il tendit à Claire.

— Comme tu veux, mon chou. Et ce portefeuille ?

— Tu ne penses qu'à ça ! grinça-t-elle.

Elle ouvrit son sac et lui lança le portefeuille qui tomba sur le tapis.

Brady se baissa pour le ramasser :

— Tu n'es pas obligée de te conduire comme la putain de bas-quartier que tu es ! grogna-t-il.

— Oh ! la ferme ! dit-elle en allant au bar roulant remplir son verre.

— Ton nouveau petit copain a l'air de te faire un drôle d'effet. Il t'a joué la grande scène du trois ?

— Oh ! la ferme ! répéta-t-elle en se rasseyant.

Brady comptait les billets de cinq livres qu'il avait pris dans le portefeuille.

— Cinquante sacs, c'est pas mal, admit-il, en exhibant ses dents aurifiées en un sourire fabriqué. Voilà une petite récompense pour une fille à la coule...

Il plia six billets et les mit dans la poche de son gilet. Puis il en tendit quatre à Claire, qui les prit d'un geste sec et les fourra dans son sac, l'air totalement indifférent.

— Hé ! ma toute belle, ça ne tourne vraiment pas rond, dit Brady en lui pinçant le menton.

Elle recula vivement :

— Me touche pas avec tes sales pattes ! Je n'ai pas envie de me laisser peloter, ce soir.

— Dis donc, mon ange, et les bonnes manières, qu'est-ce que tu en fais ?...
Quand on fait ton métier, on doit toujours en avoir envie, dit-il avec un petit rire. Comment il s'appelle, ton jeune gars ?

— Je ne sais pas, Harry. Il n'a pas dit son nom de famille.

— Peu importe. Il bosse au studio de photo Mooney, dans Link Street ? Je connais.

Elle se leva d'un bond.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? s'exclama-t-elle en agrippant Brady par le bras.

— Voyons ! ricana-t-il. Il a trois cents livres de côté, ça ne devrait pas être difficile de les lui piquer. Tu ne vas pas laisser passer une occasion pareille, non ?

— Ne sois pas idiot. Je ne le reverrai sans doute jamais. D'ailleurs, ce n'est pas sur lui qu'il a son argent ; c'est à la Caisse d'Epargne.

— Et après ? Il les flambera avec toi, si tu lui en donnes seulement l'occasion. Il téléphonera, n'aie crainte. C'est drôle, quand même : ces braves gens sont tous pareils, ils en pincet automatiquement pour les plus garces.

Claire serra les poings. On eût dit qu'elle allait frapper Brady. Mais elle se détourna avec un haussement d'épaules.

Il la fit pivoter vers lui :

— Du calme, ma toute belle ! J'avais comme qui dirait envie de passer une petite heure avec toi. Et fais-moi grâce de tes scènes, s'il te plaît. N'oublie pas que, sans moi, tu n'es bonne à rien.

Elle essaya de se dégager, mais il la maintint par les poignets.

— Allez, viens, passons à côté !

— Non ! Je ne veux pas ! Lâche-moi, espèce de gros porc !

— Allons, ça va comme ça, ma belle. On passe à côté.

Ils se dévisagèrent un long moment, puis il lâcha les épaules de la fille, prit son visage entre ses mains moites et l'attira à lui :

— Tu es mignonne, ma petite Claire, dit-il en approchant son visage du sien.

Frissonnante, elle ferma les yeux et lui donna ses lèvres.

— Tu n’as qu’à imaginer que c’est lui qui t’embrasse, chuchota-t-il. La nuit, tous les chats sont gris, et puis ça te fera une bonne séance d’entraînement.

Il la conduisit dans la chambre à coucher.

V

Une puissante odeur de morue au court-bouillon accueillit Harry quand il ouvrit la porte d’entrée de la maison et qu’il se fut engagé dans le couloir obscur menant à l’escalier. Quelque part dans son demi-sous-sol, M^{me} Westerham, la propriétaire, étirait tristement une mélopée impossible à reconnaître. Ce pouvait être aussi bien un cantique qu’une romance ; Harry s’immobilisa un instant, écouta et opta pour le cantique. M^{me} Westerham se mettait à chanter dès qu’elle était réveillée.

— Quand on vit seule, avait-elle un jour confié à Harry, il faut ou bien se parler, ou alors chanter. Je ne veux pas me mettre à radoter toute seule, alors je chante.

Elle faisait pitié à Harry. Il n’avait jamais le cafard – et il n’y avait encore jamais pensé. Il était souvent tout seul, mais jamais la compagnie de quelqu’un ne lui avait manqué ; il y avait tant de choses qui se passaient autour de lui... C’était là le secret, se dit-il : il fallait savoir s’intéresser aux gens qui vivent autour de vous, aux gens qui passent dans la rue, qui boivent dans les bistrots. Il n’aurait pas voulu devenir comme M^{me} Westerham ; chanter des cantiques et des romances du matin au soir, ça ne devait pas être rigolo. Il irait lui parler ; elle aimait bien faire la causette avec Harry. L’ennui, c’était qu’une fois chez elle on n’arrivait plus à s’esquiver.

Le cliquetis de la machine à écrire de Ron le décida. Il avait besoin de la compagnie d’un homme, ce soir. Seul un autre homme pourrait le comprendre. Il sentait que M^{me} Westerham ferait des réserves sur le compte de Claire.

Dans la grande chambre qu’il partageait avec Ron c’était la véritable tabagie. Ron oubliait toujours d’ouvrir la fenêtre. Il était assis sur une chaise en bambou bancale, en bras de chemise, tirant avec ardeur sur sa pipe, martelant

sa machine à écrire ; le tas de feuilles qui jonchaient le plancher autour de lui témoignait qu'il tapait depuis quelques heures déjà. Il fit un signe de la main à Harry :

— Une seconde et je suis à toi. C'est presque fini.

Et il se remit à taper avec une dextérité qui faisait l'admiration de Harry.

Harry alla ouvrir la fenêtre, rangea son Leica, approcha une chaise longue du poêle à gaz qui crachottait et s'assit. Il remarquait pour la première fois l'aspect minable de la pièce, qui n'avait comme avantage que d'être spacieuse. Mais, à côté de l'appartement de Claire, c'était un vrai taudis.

Ron cessa soudain de taper et se leva :

— Fini ! Ouf ! dit-il en passant ses doigts dans ses cheveux. J'ai travaillé comme quatre nègres, cet après-midi ! J'en ai marre, je corrigerai ce maudit truc demain matin.

Ron Fischer était un grand gaillard dégingandé d'environ trente-cinq ans. Il avait un visage allongé, des yeux noirs, le menton carré et une tendance à être sarcastique et mordant avec les raseurs.

Harry et lui s'étaient connus dans un centre de démobilisation ; redevenus civils, ils s'étaient revus, et Ron, qui cherchait à réduire les frais, avait proposé à Harry de partager avec lui la grande chambre qu'il occupait. Ils vivaient ainsi depuis quatre ans.

— Tu as dîné ? demanda Ron en ramassant ses papiers.

Harry étira les jambes, se carrant confortablement dans son fauteuil.

— Tu parles ! dit-il. Pas toi ?

— Tu m'as l'air bien faraud, dit Ron après avoir un instant observé son ami. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as rencontré la femme de ta vie ?

Harry se redressa et piqua un fard.

— Quoi ! qu'est-ce que tu racontes ?

— Eh bien ! mon vieux. Fallait le dire... Allons, vide ton sac. Comment est-elle ?

— Euh... C'est-à-dire... balbutia Harry, décontenancé de voir que Ron avait d'emblée deviné son secret.

Ron acheva de ranger ses papiers et transporta la table à l'autre bout de la pièce, puis ouvrit le placard, dont il examina le contenu avec une moue dégoûtée :

— Ce n'est pas gras ! grogna-t-il. Enfin ! je ne veux pas descendre, il faudra bien que je m'en contente...

Il transporta le pain, le beurre, le fromage et une canette de bière jusqu'au fauteuil qui faisait face à celui de Harry et s'assit :

— Tu as vraiment dîné ? demanda-t-il en coupant une tranche de pain avec son canif qu'il avait tiré de sa poche.

— Oui, merci. J'ai même très bien dîné.

Il se tut, les yeux au plafond, attendant que Ron lui demande au moins quelques détails sur la fille. Mais l'autre ne disait toujours rien.

— Du poulet, de la laitue, du camembert importé de France et du whisky pour faire passer le tout.

— Pas mal composé, ton menu, parvint à articuler Ron, la bouche pleine. Regarde-moi : je déguste des huîtres en attendant la truite au bleu que j'ai commandée pour suivre.

— Mais je ne blague pas ! s'exclama Harry en frappant du poing le bras de son fauteuil. Je suis allé chez elle et elle m'a offert du poulet.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ? Qui c'est « elle » ? fit Ron en posant son gobelet et en fronçant les sourcils.

— La fille que j'ai rencontrée. Elle s'appelle Claire Dolan. Elle a un appartement près de Long Acre.

— Tiens, tiens ! Ce doit être bien commode pour elle d'habiter un quartier aussi central. Et où l'as-tu pêchée ?

— Euh... Ça ne fait pas sérieux, bien sûr, mais c'est vraiment une fille très bien. Et puis alors, très vedette de cinéma ! Tu aurais dû voir ça.

— Pour l'amour du Ciel, glisse sur les détails, grogna Ron. Je t'ai demandé où tu l'as rencontrée. C'est tout ce qui m'intéresse.

Harry éclata de rire et raconta l'aventure du « Duc de Wellington » en négligeant toutefois de parler du portefeuille. Ron était bien gentil, mais, avec son cynisme habituel, il aurait prétendu que la fille était une voleuse à la tire. Harry déclara qu'ils avaient bu quelques verres, puis que, Wingate parti, Claire l'avait invité chez elle. Le terrain périlleux une fois franchi, Harry devint prolix, ne négligeant aucun détail, décrivant l'appartement et le métier que faisait Claire, la décrivant et rapportant tout ce qu'elle avait dit. Il était presque dix heures et demie quand il se tut enfin.

Ron avait depuis longtemps terminé son souper, il fumait maintenant sa pipe,

les jambes allongées, l'air méditatif. Pas une fois il n'avait interrompu le monologue de Harry qui, pris par son enthousiasme, n'avait rien remarqué.

— Alors, je vais lui passer un coup de fil, concluait Harry. Je tâcherai de la sortir dès la semaine prochaine. Elle m'a bien dit qu'elle était prise, mais on ne risque rien à essayer.

Il y eut un petit silence.

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, dit enfin Ron, mais regarde bien où tu mets les pieds, avec cette fille. Un jeune gars sans expérience risque souvent une tuile avec ce genre de pépées... Aloje, méfie-toi.

— De quoi ?

— D'elle, dit Ron en s'étirant et en bâillant. Bon ; moi, je vais me coucher. J'ai une sale journée demain. Et toi ?

— J'y vais. Mais, pour Claire, tu as tort. Tu devrais la voir.

Ron se déshabillait déjà :

— Tu crois ? Ce n'est pas la frimousse d'une fille, c'est ce qu'elle fabrique dans l'existence qui m'intéresse. C'est marrant, cette fille qui vit seule et qui invite un inconnu chez elle à souper...

— Tu dérailles, protesta Harry avec chaleur. Elle m'a mené chez elle parce que... Euh... Parce qu'elle avait le cafard ! expliqua Harry qui s'était repris juste à temps.

Ron enlevait ses chaussures. Il répondit en évitant de regarder Harry dans les yeux :

— Tu es un chic type, Harry ; propre et sans complications. Ça m'embêterait de te voir te prendre les pieds dans des histoires de ravageuses – une trop belle fille, ça finit toujours par des pépins. Je me croyais très fort, le jour où j'ai épousé Sheila. Une fille de luxe, elle aussi ! Pour elle, la vie, c'était sortir, danser, piccoler, aller quatre fois par semaine au cinéma et en faire le moins possible. Jolie, ça oui, et je me disais que ça se tasserait, mais ça ne s'est jamais tassé. Il y a comme ça des filles qui ne valent rien pour personne, pas plus pour elles-mêmes que pour les autres. Elles raisonnent de travers pour tout. Elles veulent s'amuser sans rien donner en échange. Et c'est tant pis pour le pauvre pigeon qui les sort ou les épouse. Fais gaffe, mon vieux ; ne tombe pas sur une deuxième Sheila. J'ai peut-être tort, mais tiens-toi sur tes gardes.

— Tu dérailles, je te dis ! Claire n'a rien de commun avec ta Sheila ; j'ai passé tout un après-midi avec elle, et ça ne m'a pas coûté un sou. Tu as déjà passé un après-midi avec Sheila sans dépenser d'argent ?

— Non, avoua tristement Ron. Tu as peut-être raison ; mais tiens-toi à carreau quand même.

— Tu es impossible ! Toujours à chercher des défauts à toutes les femmes, simplement parce que ta Sheila t'en a fait baver, dit Harry, dégoûté.

_ Tu devrais lui demander ce qu'elle pense du mariage ; c'est excellent pour savoir ce qu'une femme a dans le crâne. Moi, dès le début, il a fallu que j'apprenne à raccommorder mes chaussettes, à fricoter les repas et à faire le ménage pendant que Sheila se prélassait dans un bon fauteuil et me regardait me démener. Tâche donc de voir si elle aime s'occuper de sa maison et si elle veut des gosses. Je te parie ce que tu veux qu'elle te répondra non ; c'est bien le genre de fille à ne pas vouloir s'abîmer les mains ou perdre sa ligne.

— Je ne t'ai jamais dit que j'ai l'intention de l'épouser ! Tu te rends compte ? Elle doit gagner dix fois plus que moi.

Harry éteignit.

— Je suis peut-être trop occupé à lui chercher des poux dans la tête, reprit Ron dans le noir, mais cette histoire de poser pour la publicité, ça me semble louche. Tu vois un annonceur offrir une M. G, ça vaut plusieurs centaines de livres, n'oublie pas.

Harry aussi avait trouvé ça un peu drôle, mais pour rien au monde il ne l'aurait avoué.

— Oh ! foutaises ! grogna-t-il. Comment veux-tu qu'elle l'ait eue, autrement ?

— Ça se trouve, tu sais, des hommes qui ont encore les moyens d'entretenir une jolie fille. Et des filles qui se laissent entretenir grassement, ça se trouve aussi...

— Celle-là, je l'attendais depuis un moment ! Mais tu n'y es absolument pas.

— Bon ! soupira Ron. J'ai tort. Mais ne va pas te fourrer dans une sale histoire ; et, si tu tombes sur un pépin, ne fais pas le zouave, parle-m'en aussitôt. J'en connais un rayon et je pourrai t'aider.

— Tu es insupportable, ce soir, grogna Harry, écœuré, en creusant son oreiller d'un coup de poing. Tu bâtis un tas d'histoires sur du vent ! Je dors. Bonsoir !

Mais il resta longtemps éveillé après que Ron se fût endormi.

Il avait eu tort de lui parler de Claire. Ron, aigri par son expérience avec Sheila, serait forcément contre. Claire était unique. Bien sûr, c'était un peu gênant qu'elle eût tant d'argent... Mais enfin, il serait temps qu'il se mette à en gagner, lui aussi. Il réclamerait dix shillings de mieux par semaine au vieux Mooney. Ce n'est pas que ça changerait grand-chose, évidemment... s'il

voulait la sortir régulièrement. Mais enfin, il y avait toujours la ressource de prendre une livre ou deux sur son livret de Caisse d'Epargne.

Sur cette pensée consolante, il s'endormit enfin.

CHAPITRE II

I

ALF MOONE. Y avait, dans le temps, entendu une femme dire qu'il lui rappelait Adolphe Menjou. Jamais il ne l'avait oublié ; il lui ressemblait peut-être, d'ailleurs. Il avait la même expression chagrine, les mêmes poches sous les yeux, la même moustache tombante et le même menton pointu.

C'est en raison de cette ressemblance que Mooney portait habituellement un feutre noir rejeté sur la nuque, ainsi qu'une cravate importée d'Amérique, avec de grands dessins peints au pochoir, et qu'il nouait négligemment autour d'un col déboutonné. Il mettait rarement un veston, au studio, et apparaissait généralement en manches de chemise, le gilet ouvert et retenu par une chaîne de montre. Un cigare éteint, toujours coincé au coin des lèvres, qui lui donnait la nausée d'ailleurs, complétait l'« allure américaine » qui ne trompait personne, bien entendu, à part Mooney lui-même.

Depuis quarante ans, il s'efforçait vainement de faire fortune. Il avait tout tenté, à tour de rôle bookmaker, marin, commis voyageur, chauffeur de taxi, camelot et gérant de Prisunic. Il avait gagné de l'argent, l'avait perdu, en avait regagné, puis l'avait reperdu. « Plein aux as » ou « raide comme un passe », il n'arrivait jamais à se stabiliser dans une confortable moyenne.

Il était dans une période descendante. Trois ans auparavant, il avait gagné cinq cents livres dans une affaire de paris mutuels sur le football et il avait investi la somme dans son studio de photo, espérant que, s'il faisait faire le travail par quelqu'un d'autre, il parviendrait à tromper sa déveine personnelle. Il avait engagé trois jeunes gens – dont Harry – pour prendre des photos, postés à des croisements de rues, et une jeune fille, Doris Rogers, qui s'occupait du développement des épreuves et des rapports avec les clients. Mooney se contentait, quant à lui, de traîner devant l'entrée de l'établissement, persuadé qu'il donnait « du cachet » au studio.

Chose surprenante, l'affaire avait tenu trois ans d'affilée, ce qui constituait un

record pour Mooney. Mais il était temps pour lui de songer à changer d'activités, et il ne se faisait là-dessus aucune illusion. Aussi, quand Harry lui demanda une augmentation de dix shillings par semaine, il se contenta de se renverser dans son fauteuil et d'éclater d'un rire amer.

— Tu te rends compte, mon petit ! fit-il en agitant son cigare pour ponctuer ses arguments. C'est pas possible ! Les affaires sont si moches que je vais pas tarder à mettre la clé sous la porte ; regarde, pour ce que tu m'as amené hier, par exemple : combien crois-tu qu'il y en aura, des pigeons qui vont rappliquer pour acheter des clichés ? Pas dix. Mon vieux Harry, c'est un boulot foutu, ce qu'on fait là. Il y a trop de concurrence. Et puis les gens n'ont pas un demi-dollar à sacrifier pour des photos.

Harry aimait bien le vieux Mooney ; jamais Mooney ne lui avait raconté de boniments ; si Mooney disait que les affaires n'allaient pas et qu'il envisageait de fermer boutique, Harry savait que c'était vrai et pas simplement une mauvaise excuse pour éviter d'augmenter un employé. Et c'était une sale nouvelle : parce que, si Mooney déposait son bilan, Harry se retrouverait sans emploi et sans même ses six livres par semaine.

Il alla discuter de la situation avec Doris Rogers, un petit bout de femme rondelette, avec des cheveux noirs frisottants, un nez en trompette et un sourire qui la rendait irrésistiblement sympathique à tout le monde. Harry ne savait pas grand-chose sur elle — elle ne parlait jamais d'elle-même. C'était une bûcheuse enragée, et Mooney en profitait au maximum, la payant mal et ne lui laissant pas une seconde de détente. Elle ne protestait jamais, restait après l'heure et paraissait n'avoir aucune vie personnelle en dehors du studio.

Harry l'aimait bien. Juste le genre de fille avec qui on peut devenir copain, sans aucune des complications qu'il faut toujours craindre avec le sexe opposé.

Doris était au labo. Aussitôt qu'elle vit l'expression de Harry, elle comprit.

— Il vient encore de pleurer dans votre gilet ? demanda-t-elle.

— Pis que ça. Il dit qu'il va fermer, si ça continue.

Doris eut un petit reniflement de mépris :

— C'est bien sa faute, il ne fait rien et il ne cherche même pas à faire du nouveau. (Elle fit passer les épreuves dans le fixage.) Vous avez des projets, Harry ?

— Rien de précis. Je peux demander de l'embauche à Quick-Fotos, mais je ne suis pas sûr qu'ils auront besoin de moi. Et vous ?

Doris haussa les épaules :

— Moi, je trouverai bien quelque chose. On trouve toujours. Pourquoi ne lui parlez-vous pas de votre idée de photos de nuit ? Je suis sûre que ça marcherait, et il faudrait bien que Mooney vous augmente, si vous travaillez de nuit.

— C'est vrai ! Je n'y pensais plus. Merci, Doris. Je lui dirai que je veux un pourcentage sur les recettes.

— C'est ça ! Ne vous laissez pas faire.

Quand Harry revint chez Mooney, celui-ci se balançait encore dans son fauteuil, s'apitoyant sur lui-même.

— Et alors ? grogna-t-il. Qu'est-ce qu'il y a encore ? On ne peut jamais être tranquille, dans cette boutique. Vous voulez ma mort, décidément !

— J'ai une idée, monsieur Mooney : si on faisait les photos dans la rue de nuit ? Il y a un côté de nouveauté qui peut séduire les clients.

Mooney vit aussitôt les avantages de l'idée, mais, comme il ne l'avait pas eue lui-même, il commença naturellement par la dénigrer :

— Bien sûr, c'est pas plus bête qu'autre chose, convint-il à regret. Mais c'est pas du tout cuit. Il faut un matériel de marque, d'abord, et ça coûte cher. Et puis, il y a les ampoules et elles sont pas données. Et je n'ai pas de capitaux, moi !

— Le flash, je l'ai, monsieur Mooney. Et je paierai les lampes.

— Comment ? Répétez ! fit Mooney en ouvrant des yeux ronds.

— J'ai l'équipement et je paierai les lampes.

Mooney grimaça un sourire :

— Et alors ? Il doit y avoir un traquenard, là-dessous !

Harry ne put retenir un petit rire :

— Je veux un tiers du bénéfice, en plus de ma semaine. D'abord, l'idée est de moi. Je fournis le matériel et je fais des heures supplémentaires.

— Un tiers ! Tu veux ma mort ! Ecoute, petit... mettons un quart pour toi, et tu paies les lampes, bien entendu.

— Un tiers ou rien du tout. J'ai besoin d'argent.

— Et si je te disais que je ne marche pas ?

— J'irais de ce pas porter mon idée à Quick-Fotos. Ils sauteraient dessus.

Mooney manqua en tomber de son fauteuil :

— Quick-Fotos ? beugla-t-il. A cette bande de pirates ? Enfin, Harry ! Tu me laisserais tomber pour passer chez des salopards pareils ?

— Ce ne sont pas des pirates ni des salopards, monsieur Mooney. Ils travaillent très bien et, si vous ne voulez pas me donner un tiers, eux me le donneront. Un point c'est tout.

Mooney hésita, mais vit l'air résolu de Harry T

— Bon, grommela-t-il, d'accord pour un tiers. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu deviens un homme d'affaires ? Et puis, qu'est-ce que tu as besoin d'argent, toi ?

— Tout le monde a besoin d'argent ! fit Harry en rougissant.

Mooney l'examina encore et soudain s'exclama :

— Miséricorde ! Tu n'aurais pas dans l'idée de te marier, par hasard ? C'est pour ça que tu as besoin d'argent : il y a une petite dans le coup !

— Ça n'a rien à voir, je vous assure, monsieur Mooney... Je vais chercher mon matériel ; autant commencer dès ce soir.

— D'accord. Je reste ici jusqu'à dix heures et demie, ce soir. Ne travaille pas plus tard que ça et viens me dire comment ça marche avant d'aller te coucher.

— Entendu.

Harry était déjà sur le pas de la porte quand Mooney le rappela :

— Euh, Harry...

— Oui, monsieur Mooney ?

— Comment elle est, la fille ? Jolie, hein ? Et c'est déjà dans la poche, je parie ? fit-il avec un clin d'œil complice.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez ! bafouilla Harry en sortant rapidement.

Mooney se renversa dans son fauteuil et se mit à chanter, d'une voix de seringue : *L'amour... l'amour, c'est une belle chose...*

La nuit était belle, mais froide. Harry oubliait le vent glacé pour ne penser qu'à la chance qu'il avait d'avoir du clair de lune et un temps sec. Il s'était installé dans Leicester Square et, à dix heures, avec seulement trois lampes inemployées, il savait déjà que son idée marchait.

Il avait pris plus de cinquante photos et estimait qu'il n'aurait pas plus de cinq pour cent de déchet. D'abord, il avait soigneusement choisi ses sujets et aucun n'avait fait d'objection lorsqu'il leur avait tendu sa carte. « C'est le coup du flash », se disait Harry. Le fait que tant de vedettes s'étaient fait photographier de nuit dans Leicester Square y était pour beaucoup. La plupart des passants devaient s'imaginer qu'ils y gagnaient en prestige.

C'est Mooney qui va bicher, se dit-il en vissant une nouvelle ampoule sur son flash. Encore deux et je file. »

Dans quelques minutes, les rues allaient être noires de monde – l'heure de la sortie des cinémas approchait – et il ne serait plus question de choisir un passant isolé. D'ailleurs, il commençait à faire vraiment frisquet. Il était resté près de trois heures adossé à un réverbère devant le cinéma Warner et n'y tenait plus.

Un coup d'œil vers le London Hippodrome lui fit apercevoir un couple qui approchait à pied. Il mit son Leica en position, prêt à appuyer sur le bouton. C'est seulement quand elle passa sous une lumière plus vive qu'il reconnut la femme. C'était Claire !

Son cœur se mit à battre la chamade. Un bref instant, il hésita, se demandant si elle avait envie ou non de le reconnaître. Bah ! après tout, elle savait ce qu'il faisait et il n'avait pas à avoir honte de son métier. Et quelle meilleure occasion d'avoir une photo d'elle ?

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres ; Claire marchait tout contre l'homme, son manteau léger simplement jeté sur les épaules. Le type, Harry avait à peine eu le temps de l'examiner, il avait tout juste remarqué qu'il était grand et corpulent.

Il leva son Leica ; Claire apparut dans le viseur – elle le regarda bien en face. Il appuya sur le bouton, voyant dans ce bref éclair, à une légère inclinaison de la tête et l'hésitation de sa démarche, qu'elle se savait photographiée. Il sourit, s'avança et tendit la carte du studio.

Claire détourna la tête, fit tomber d'une pichenette la carte à terre et reprit sa marche, sans faire attention à Harry.

Il la suivait des yeux, sidéré, quand une main se posa sur son épaule. Il pivota

sur ses talons et se trouva en face du gars qui accompagnait Claire. Le visage rose et gras, avec des petits yeux durs, déplut souverainement à Harry.

— Qu'est-ce que c'est que cette combine ? fit Brady d'une voix douce. Je n'aime pas ça.

Harry se baissa, ramassa la carte que Claire avait rejetée et la tendit à Brady :

— Je m'excuse de vous avoir pris à l'impro-viste, dit-il, mais je viens de vous photographier avec la dame qui vous accompagnait. Si cela vous intéresse, vous pourrez venir voir les épreuves à cette adresse, dès demain. Vous n'êtes nullement obligé d'acheter.

— Passionnant, ricana Brady en découvrant ses dents aurifiées. Je ne sais pas ce qui me retient d'appeler un policeman. On ne peut plus se balader sans se faire harponner par les casse-pieds de votre espèce. Ça devrait être interdit de faire la retape dans la rue !

Harry sentit la moutarde lui monter au nez :

— Si la photo ne vous intéresse pas, vous n'êtes pas obligé de venir la chercher. La plupart des gens aiment qu'on les photographie.

— Mais moi, mon petit bonhomme, fit l'autre sans se soucier du fait que Harry le dépassait d'une demi-tête, je ne suis pas la plupart des gens. Si je vous y reprends, je vous emmène au bloc. Compris ?

Il déchira la carte et partit, avant que Harry eût trouvé une réplique adéquate. Il se contenta de suivre, d'un œil rageur, la silhouette massive, aux épaules carrées. Le pardessus déboutonné, les mains dans les poches, le chapeau baissé sur les yeux, Brady était une véritable caricature du *spiv*, ce pendant britannique du B. O. F. Il disparut au carrefour.

La bonne humeur de Harry avait disparu. Pourquoi Claire l'avait-elle aussi résolument snobé ? Elle ne l'avait peut-être pas reconnu ? Ça devait être ça. Et ce gros parvenu ? Un publiciste, client de Claire ? Bizarre, tout de même !

Tremblant de rage, il sortit la pellicule de son Leica et décida qu'il en avait assez pour la journée. Il avait une photo de Claire, en tout cas, et c'était toujours ça de pris.

Il s'engagea dans la série de rues étroites qui le ramèneraient sur Old Compton Street ; à peine avait-il fait quelques pas dans une rue mal éclairée, qu'on siffla doucement derrière lui. Il se retourna, mais tout ce qu'il put apercevoir, ce fut une silhouette trapue et une tête sans chapeau, aux cheveux crépus, couleur d'étaupe. L'homme devait porter une chemise aussi sombre que son complet, car le visage seul se détachait en clair sur le fond de nuit.

— Vous m'avez appelé ? interrogea Harry. Vous êtes perdu, peut-être ?...

L'homme s'approcha et se planta devant lui. La lumière d'un réverbère faisait paraître encore plus étranges ses cheveux crépus, mais le visage restait dans l'ombre :

— C'est toi le gars qui prenait des photos, tout à l'heure ? demanda-t-il d'une voix de basse nasillarde où perçait un léger zézayement.

— Oui. Pourquoi ? Il y a...

Harry s'interrompit, brusquement alerté. Un poing jaillit de l'ombre et Harry esquiva, comprenant, une fraction de seconde trop tard, que ce n'était qu'une feinte. Il n'eut pas le temps de reprendre son équilibre ; quelque chose de dur le frappa à la tempe. Un éclair l'aveugla, puis il sombra dans un gouffre de ténèbres épaisses...

III

Claire avait reconnu Harry, mais trop tard pour attirer Brady dans une autre direction et, quand Harry avait déclenché son flash, elle avait aussitôt pressenti la tuile. Brady ne pouvait manquer d'être furieux. Elle passa devant Harry en affectant de ne pas le reconnaître, pour qu'au moins Brady ne sût pas que le photographe était le petit gars aux trois cents livres à la Caisse d'Epargne. Quand Brady la quitta pour parler à Harry, elle ne se retourna même pas : le moindre signe eût suffi à Brady pour deviner qui était Harry.

Elle continua à marcher le long de Lisle Street, jusqu'au « Tamiani Club », où elle pénétra, résistant à l'envie de revenir sur ses pas pour savoir ce que faisait Brady.

Le bar du « Tamiani » était désert. Le barman en veste blanche s'approcha de Claire et la regarda de ses yeux de biche sous les cils lourds de fard ; dans son visage blême et maigre, on remarquait surtout les sourcils, épilés pour ne plus former qu'un trait.

— Hello ! fit-il en s'accoudant au comptoir et en la dévisageant de ses yeux langoureux. Calme, n'est-ce pas ? Les gars ne sont pas encore là. Il en est venu un nouveau hier. Des yeux... mais des yeux !... Attendez seulement de le voir !

— Sers-moi un whisky et boucle-la ! gronda

Claire en se tournant vers une blonde potelée, aux yeux de granit et à la bouche comme une trappe, qui arrivait des lavabos en faisant de grands signes.

— Salut, Babs ! dit Claire d'un ton indifférent en tendant son étui à cigarettes.

— Bonsoir, mon chou ! Ce que tu as une belle robe ! Et ça te va ! Chaque fois que je te vois, tu as une robe neuve ; comment que tu fais ? Et où est Bobby ?

— Il va s'amener, dit Claire en posant un billet de dix shillings sur le comptoir. Tu prends un verre ?

— Je ne dis pas non. Merci.

Babs prit une cigarette, s'assit sur un tabouret et se tourna vers le barman :

— Donne-moi un double scotch, Hippy. Ça te va vraiment bien, tes cheveux comme ça.

— Vous trouvez vraiment ? fit Hippy en tendant le cou pour se voir dans une grande glace. Ça me fait plaisir. Je les ai fait couper hier. Pas mal, non ? Il a tout de même été un peu trop fort, le bandit... Vous ne trouvez pas ? Ils exagèrent toujours, si on les laisse faire...

— Ferme-ça et laisse-nous tranquilles, gronda Claire.

Hippy versa le double whisky et s'éloigna, boudeur.

— Tu as tort de lui parler comme ça, dit Babs ; ça lui fait de la peine.

— Tant mieux. Je ne peux pas les sentir, les tapettes. (Elle tendit son verre à Babs en se disant qu'elle avait une tête affreuse.) Et toi ? Comment ça va ? Tu as l'air fatigué.

— Je suis crevée, mon chou. Je ne sais pas ce que j'ai ; j'ai si mal, par moments, que ça me donne des peurs atroces.

Claire examina le visage rond et malsain. Babs buvait trop, prenait trop de drogues, traînait tout le temps dans les rues et avait trop longtemps mené une vie impossible. Il n'y avait pas à s'étonner qu'elle se sente crevée

— Tu devrais aller voir un médecin.

— Oh ! non ! J'ai trop peur, fit Babs en baissant la voix. Peur que ce soit un cancer. Franchement, j'aime mieux avoir mal et ne pas savoir.

— Tu es folle, c'est sans doute une indigestion, sans plus.

— Tu crois ? C’est ce que Teddy me dit toujours.

Babs soupira et, d’un air attendri :

— Tu sais, mon chou, tu devrais avoir un petit ami, toi aussi. Ça change tout, dans la vie ! Teddy est tellement chou ! Si tu savais tout ce qu’il fait pour moi : il m’attend, le soir ; il me prépare à boire et il me met mes pantoufles à chauffer près du feu. J’étais si seule et si cafardeuse, avant de le connaître !... Tu devrais te chercher un garçon comme Teddy. Vraiment, je t’assure...

— Mais il te coûte cher, ton Teddy.

— Il faut bien qu’il s’amuse un peu, le pauvre chéri ! Bien sûr, il n’aime que les choses les plus chères, mais c’est un défaut qui est une qualité, pas vrai ? Ça montre qu’il a du goût...

Babs se tut et son regard devint tout rêveur.

— Bobby suffit à mon bonheur, coupa Claire.

— Mais Bobby ne compte pas. Une femme a besoin d’avoir quelqu’un à dorloter. On ne peut pas dorloter un Bobby. Il a trop d’argent, et puis il est trop indépendant et il est un peu orgueilleux, si tu me permets de le dire...

— Je te permets tout ce que tu veux, dit Claire avec indifférence.

— Tu as vraiment besoin d’un garçon comme Teddy. Quelqu’un qui te sera reconnaissant de tout ce que tu fais pour lui. Ça te rend... Enfin, ça te donne l’impression de servir à quelque chose dans la vie.

Claire vida son verre sans mot dire. Il n’y avait pas si longtemps, elle avait dit à Babs qu’elle était idiote de se ruiner pour son Teddy, mais maintenant elle ne savait plus : on se sent si seule, dans la vie... Elle ne pouvait s’empêcher de songer tout le temps à Harry, et, plus elle pensait à lui, plus elle se sentait attirée. Elle avait envie de faire quelque chose pour lui. Babs avait raison : dorloter un garçon comme Harry, ça donnerait un sens à la vie.

Brady entra et se joignit au groupe, non sans avoir lancé un sale coup d’œil à Babs :

— Ça va, mon petit, file, dit-il. Va gagner ton bifteck.

— Oh ! fiche-lui la paix ! dit Claire.

Babs sourit d’un air soumis à Brady :

— Vous avez raison, monsieur Brady ! Ce que vous avez l’air distingué, tout de même ! Et toujours si bien habillé...

- Ça va, fit Brady avec une ébauche de sourire.
- Où étais-tu passé ? demanda Claire quand Babs fut partie.
- Ce photographe ambulant, fit-il, l'air mauvais. Il avait besoin d'une leçon. Claire se raidit.
- Comment ça ? Pourquoi ?
- Toi, ma mignonne, tu devrais parfois te servir davantage de ton ciboulot. Tu aurais envie de voir une photo de nous deux dans une vitrine, en plein sous les yeux des flics ?
- Qu'est-ce que tu lui as fait ? insista-t-elle, glaciale.
- J'ai dit à Ben de s'occuper de lui. Ben a la pellicule, à l'heure qu'il est. Il l'a pas trop assaisonné.
- Le verre vide de Claire glissa de sa main et se fracassa par terre. Brady ouvrit de grands yeux, puis éclata de rire :
- Bon Dieu ! J'aurais dû y penser ! C'est ton petit copain de l'autre jour ! T'affole pas, Ben lui a tout juste fait une petite papouille. Mais dis-moi, ça t'a secouée, on dirait !
- De ses doigts grassouilleux et humides, il tapota la joue de Claire, qui sursauta :
- Pas du tout ! Et ne me touche ainsi.

IV

Mooney sommeillait dans son fauteuil, les pieds sur la table.

Des coups secs frappés à la porte le réveillèrent ; il s'assit, clignant des yeux, à moitié réveillé seulement et pas bien sûr d'avoir entendu vraiment frapper. Mais les coups reprirent, et Mooney se leva.

« C'est Harry, se dit-il en bâillant. On verra bien si son idée était bonne. »

Il alla ouvrir la porte et sursauta. Un police-man se tenait devant lui.

— M. Mooney ?.

— En personne, monsieur l'agent, fit Mooney avec déférence. Qu'y a-t-il à votre service ?

— Vous employez un jeune homme du nom de Harry Ricks ?

— Ne me dites pas qu'il s'est fait coffrer. Parce que, pour la caution, il peut se fouiller. Je suis sans un.

— Il est blessé. On vous demande au poste.

Mooney changea de couleur. Quand il était d'humeur tendre, il considérait volontiers Harry comme un fils.

— Blessé ? répéta-t-il. C'est grave ?

— Non. Un peu secoué, quoi. Il voudrait rentrer et il nous a dit que vous vous occuperiez de lui.

— Bien sûr que je vais m'occuper de lui, s'empressa Mooney, fort surpris de se sentir si ému. Je mets ma veste, je ferme et je suis à vous.

Il rentra en courant ; ses genoux tremblaient et ses mains n'étaient pas bien sûres.

« Je vieillis, se dit-il en enfilant tant bien que mal son veston. Je me fais des cheveux pour un rien, comme une vieille femme. Si seulement j'avais une bouteille de schnaps, ça me remonterait... »

Il ouvrit un tiroir, mais la bouteille de whisky cachée sous le tas de papiers était vide. Il soupira, éteignit et sortit dans la rue.

— Je suis prêt, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est fait assommer. On l'a trouvé allongé sur le bitume, un peu plus haut dans la rue. Il ne voulait pas aller à l'hôpital, alors on l'a rafistolé au poste, dit l'agent.

— Assommé ? Vous voulez dire qu'il s'est fait matraquer ?

Le policeman avait une figure de pleine lune et un air funèbre. Tout à fait le genre croque-mort, se dit Mooney non sans angoisse.

— Tout juste.

— Qui a fait le coup ? J'espère que vous l'avez attrapé.

— Pensez-vous ! On n'en sait rien du tout. L'inspecteur est en train de causer à

Ricks.

Mooney blêmit soudain et agrippa le bras de l'agent :

— On lui a pas volé son Leica, tout de même ?. Ça m'a coûté quarante sacs avant guerre et maintenant on en trouverait pas un pour trois fois ce prix-là !

— Je suis pas au courant, dit le policeman en se dégageant. Venez, vous verrez bien.

Mooney fit de son mieux pour presser le pas. Mais il se sentait soudain vidé et triste. « Quand un gars arrive à mon âge et peut pas se payer un coup à boire quand il en a envie, se disait-il, les carottes sont cuites. Mon vieux Mooney, pas la peine de te raconter des craques : t'es foutu. Cinquante-six piges et pas de quoi te payer une bouteille de scotch ! Tu ferais mieux de te la retenir tout de suite, ta place à l'asile des vieux. »

Il était absolument à plat en arrivant au poste. Quand on a cinquante-six ans et plus d'idées, il ne faut pas insister. C'était couru d'avance, un soûlard qui se met en boule et qui lui tape dessus. Il n'aurait pas dû le laisser entreprendre ce boulot de nuit.

On le fit passer dans un bureau où Harry attendait, dans un fauteuil, avec deux policiers en civil debout près d'une cheminée éteinte.

— Mon pauvre vieux, dit Mooney, comment ça va ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Harry lui adressa un sourire pâlot ; il avait un pansement retenu avec du sparadrap sur le front et il était verdâtre :

— Ce n'est pas grand-chose, monsieur Mooney. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires.

Un des inspecteurs, un courtaud avec une bonne tête ronde, vêtu d'un costume fripé, déclara :

— Il voulait vous voir, alors on a envoyé un homme vous chercher. Il a pris un sale coup sur le crâne et il devrait être à l'hôpital. Il a de la veine d'avoir un crâne en chêne ! Enfin... On va le ramener chez lui, dès qu'on aura apporté du thé. Asseyez-vous, monsieur Mooney ; je suis l'inspecteur Parkins ; je m'occupe de l'affaire avec le sergent Dawson, que voilà. Mais vous avez l'air un peu secoué, vous aussi, monsieur Mooney.

Mooney s'assit et, comme il se sentait le point de mire de tous, il se passa une main lasse sur les yeux et essaya d'avoir l'air d'un homme sur le point de s'évanouir :

— Ça oui, je suis plutôt secoué, comme vous dites. Ça m'a donné un choc. Vous n'auriez pas un petit coup à boire, par hasard ?

– On pourrait vous trouver un fond de whisky – à moins que vous ne préféreriez du thé.

Mais, voyant la tête que faisait Mooney, il ajouta :

– Non, je crois que pour vous ce sera plutôt un whisky. On en a toujours, pour les malaises...

Il se dirigea en rigolant vers un placard, prit une bouteille et versa une bonne rasade dans un verre. Mooney lui lança un regard mouillé. Dire qu'il avait toujours eu une prévention contre les flics !

– Ça va mieux, merci, assura-t-il. J'en avais besoin.

A ce moment, un policeman s'amena avec trois énormes pots de thé qu'il posa sur la table.

– Tenez, mon garçon, fit-il en tendant le sien à Harry, quand vous aurez liquidé ça, vous serez d'attaque. Prenez une cigarette si le cœur vous en dit.

Harry prit la cigarette en savourant l'insolite de la situation.

– Dis donc, Harry, fit Mooney. Tu as perdu le Leica ?

– Non, le Leica, je l'ai toujours. Mais on m'a piqué la pellicule.

Mooney poussa un profond soupir de soulagement.

– Tant pis pour le film. C'était le Leica qui m'inquiétait.

– Permettez, intervint Parkins. J'ai deux mots à dire au jeune homme et après, il pourra rentrer chez lui. Vous êtes en état de nous parler de votre agresseur, monsieur Ricks ? Vous nous avez dit qu'il était petit, trapu et qu'il avait un vrai matelas de cheveux crépus. Vous n'avez pas remarqué son visage ? C'est bien ça ?

– C'est ça, fit Ricks en sirotant son thé.

– Comment était-il habillé ?

– Il faisait trop noir pour voir. Un complet sombre, je crois, et une chemise bleu nuit ou noire. Si, je me souviens de sa voix : il zozotait un tout petit peu et il parlait du nez.

Parkins regarda Dawson, qui hocha la tête :

– Celui-là, c'est un nouveau venu dans le secteur, mais on voudrait bien lui mettre la main au collet. (Puis, se retournant vers Harry.) Vous n'êtes pas le premier qu'il assomme à coups de chaîne de vélo – vous verrez la marque quand vous enlèverez ce pansement. Les autres – ça fait trois ou quatre déjà –

c'était pour leur faire les poches. Vous, j'ai l'impression qu'il vous a attaqué à cause de vos photos. Vous avez dû le photographeur et il voulait reprendre votre pellicule.

— Ça non, je suis sûr de ne pas l'avoir photographié. Il n'y a pas à se tromper sur ses cheveux. Je ne l'avais jamais vu avant, et surtout pas de la soirée.

— Vous en êtes absolument sûr ?

— Absolument !

— C'est à votre pellicule qu'il en avait, en tout cas. Vous avez peut-être photographié quelqu'un avec qui il travaille en équipe. Vous n'avez remarqué personne qui se soit fâché quand vous avez tendu votre carton ?

Harry se souvenait très bien, évidemment, mais il n'allait pas parler de Claire aux flics ! Pour lui attirer des histoires ? Ça, non !

— Non, personne ne s'est fâché, assura-t-il sans oser regarder Parkins en face.

— On a tout notre temps, dit Parkins d'une voix tranquille. Repensez-y bien.

— Il n'y a pas à y repenser, fit Harry. Personne n'a fait d'objection.

Il y eut un silence, puis Parkins haussa ses épaules massives.

— Tant pis, dit-il enfin. C'est dommage, le gars est dangereux, monsieur Ricks. Il faut qu'on l'arrête.

— Arrêtez-le, alors ! Ce n'est pas moi qui vous en empêche !

Harry avait mal à la tête. Et puis, il n'aimait pas mentir. Il était furieux, contre l'inspecteur et contre lui-même. L'inspecteur le dévisagea.

— Repensez-y quand même, insista-t-il. Ça peut vous revenir, et peut-être accepterez-vous de m'en parler. Il est dangereux, votre type ; un de ces jours, il attaquera quelqu'un qui n'a pas le crâne solide et ce sera grave. La moindre piste peut nous être précieuse. Vous êtes sûr que personne ne vous a fait d'histoires ?

Harry rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Oui, j'en suis sûr. Mais si je me souviens de quelque chose, je vous le dirai, bien sûr.

Parkins se leva :

— Ça va. Une bonne nuit de sommeil vous retapera. Il y a une voiture dehors qui va vous reconduire. M. Mooney vous accompagnera. Vous croyez que vous pourrez le reconnaître, ce gaillard aux cheveux crépus ?

— Pour ça oui, fit Harry avec amertume. Je ne risque pas de me tromper.

— Eh bien, c'est déjà quelque chose. Mais si vous le revoyez, ne jouez pas au petit soldat : appelez un agent.

— D'accord, répondit Harry.

Il se leva, pas très solide sur ses jambes. Ils sortirent.

— Gardez-moi ce petit gars à l'œil, dit Parkins à Dawson quand ils furent seuls. Il en sait plus long qu'il ne nous en dit. Je me demande bien pourquoi il nous mène en barque... Mettez donc Jenkins à le filer pendant quelques jours. J'aimerais savoir quel genre de gens il fréquente.

V

Harry avait beau se dire qu'il n'avait pas grand-chose, il était pourtant bien sonné, et accepta volontiers le repos de quelques jours que lui offrait Mooney. M^{me} Westerham promit de lui préparer ses repas et Ron emporta sa machine pour taper chez un ami, dans un bureau de Fleet Street.

— Reste couché et roupille, ordonna-t-il. Je ne te dérangerai pas. Dans deux jours, tu seras frais comme l'œil.

Mais Harry n'arrivait pas à dormir ; il pensait tout le temps à son histoire. Le type qui accompagnait Claire pouvait-il être en rapport avec le gars crépu ? L'avait-il chargé de récupérer la pellicule ? Et dans ce cas, pourquoi ?

M^{me} Westerham passait son temps à entrer et sortir ; c'était une grande femme osseuse et maigre, avec un chignon de cheveux gris ramenés sur le sommet du crâne, comme une meule de foin. Harry l'aimait bien, mais il n'était pas en état d'écouter son verbiage et faisait semblant de dormir, la plupart du temps.

— Voulez-vous de la morue pour déjeuner, monsieur Ricks ? dit-elle en s'insinuant dans la chambre sans crier gare. Je pourrais vous faire une omelette, mais c'est des œufs polonais, et les œufs polonais, moi...

— La morue, ça ira, dit Harry, pas très chaud. Je suis désolé d'être obligé de vous déranger...

— Mais pas du tout. Reposez-vous. Quand je pense que vous auriez pu y rester ! C'est M. Mooney qui me l'a dit...

La matinée n'en finissait pas. Peu avant midi, on sonna. Mooney ? Ou peut-être Doris, qui venait lui rendre visite, en bonne copine ?

— Entrez ! appela Harry.

La porte s'ouvrit et Claire entra. Claire, vêtue d'un manteau gris très chic, sans chapeau, les cheveux retenus par un ruban vert, et fraîche à croquer. Elle souriait et elle avait les bras chargés de paquets.

— Bonjour ! dit-elle en repoussant la porte d'un coup de pied.

Harry se sentit rougir, puis pâlir. La stupeur lui paralysait la langue.

— Et comment va ce crâne ? demanda Claire.

Elle disposa ses paquets sur la table de bambou, et, voyant Harry ému, rajusta ses cheveux devant la glace pour lui donner le temps de récupérer.

— Et alors, dit-elle, vous ne dites rien ? Ne restez pas là à ouvrir de grands yeux comme si vous voyiez un fantôme ! Vous allez me faire regretter d'être venue.

— C'est une drôle de surprise ! Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir ? Et, dit-il, le pouls brusquement accéléré, comment avez-vous su où me trouver ?

Elle s'approcha du lit et s'arrêta tout à côté.

— Vous n'êtes pas content de me voir ? fit-elle avec un regard de biais.

— Si, bien sûr, bafouilla Harry. Mais si je m'attendais... Je pensais à vous, remarquez, sans arrêt. C'est merveilleux de vous voir là.

— Comment allez-vous ?

— Ça va, répondit-il, plutôt mal à l'aise à l'idée que son pyjama était vieux et déteint et que la pièce faisait pauvre et sinistre. J'ai un peu mal au crâne, bien sûr. Comment avez-vous su ?

— C'est dans les journaux. J'ai téléphoné au studio, et M. Mooney m'a donné votre adresse. Il m'a demandé si j'étais votre amie ; il m'a dit que vous lui aviez beaucoup parlé de moi.

— C'est un farceur ! protesta Harry. Ne croyez pas un mot de ce qu'il vous raconte.

— Je lui ai dit que j'étais votre amie, parce que, sans ça, il ne m'aurait pas

donné votre adresse. Ça vous ennuie ?

— Quelle idée !

— Quant à votre logeuse, je lui ai dit que j'étais votre sœur, parce qu'elle, elle ne m'aurait pas laissé monter si je lui avais dit que j'étais votre amie, fit Claire en gloussant.

— Elle n'en a rien cru, je parie bien, dit Harry en riant. C'est chic de vous voir.

Elle ôta son manteau et le posa sur une chaise.

— Je n'avais rien de mieux à faire, et je me suis dit que vous ne deviez pas avoir grand-chose à manger. Je l'ai dit à votre logeuse et elle a eu l'air soulagée de ne pas avoir à s'occuper de vos repas. J'ai même apporté une bouteille de whisky, à tout hasard. Ça vous embête ? Vous ne voulez pas que je reste ?

— Oh ! Voyons ! Je... Enfin, vous ne comprenez ; pas que je trouve surprenant de voir une femme comme vous s'occuper de moi ? C'est fantastique, voyons !

— Je ne trouve pas. Mais ne parlons plus de ça. Je suis ici et ne me regardez pas comme si j'étais un fantôme. Comment va votre crâne ? Vous avez mal ?

— Ça va mieux depuis que vous êtes là...

Elle s'assit sur le lit et se mit à défaire ses paquets.

— Qui vous a fait ça, Harry ?

— Je voudrais bougrement bien le savoir. Le salaud en voulait à la pellicule de mes photos de nuit.

Il raconta à Claire comment il avait eu l'idée de prendre ses photos la nuit et comment l'homme aux cheveux crépus l'avait attaqué.

— On ne m'a rien volé. La police est persuadée que ce que l'homme cherchait, c'était le film.

— Vous... vous avez alerté la police ?

— C'est un flic qui m'a trouvé et qui m'a conduit au poste. L'inspecteur pense que j'ai photographié quelqu'un qui ne voulait pas l'être et m'a demandé si un client avait protesté...

Ce disant, il l'épiait du coin de l'œil, mais elle ne broncha pas, tout occupée avec les couverts du panier de pique-nique qu'elle avait apporté.

— Et vous aviez remarqué quelque chose ? de-manda-t-elle d'un air détaché, tout en déballant des tranches de saumon fumé.

— J'ai dit que non à l'inspecteur, mais ce n'est pas vrai.

— Appétissant ce saumon, hein ? (Brusquement, elle fronça les sourcils et le dévisagea.) Qu'est-ce que vous venez de dire ? Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

— Que personne n'a protesté après avoir été photographié.

Elle le regarda d'un air interrogateur et parut soudain avoir le souffle coupé :

— Je suis folle, décidément ! C'était vous qui m'aviez photographiée, hier soir ? Qu'avez-vous dû penser de moi ? Je ne vous avais pas reconnu, je vous jure ! C'était vous ?

— Mon Dieu, oui, fit Harry, gêné.

— C'est idiot ! J'ai vaguement vu une silhouette, mais il faisait noir et, d'ailleurs, je ne pensais pas que vous travailliez la nuit. Et puis, l'éclat du flash m'a aveuglée ; j'ai sursauté. Oh ! Harry !...

— Ce n'est rien. Bien sûr, ça m'a fait un coup sur le moment ; j'ai cru que vous ne vouliez pas me reconnaître.

— Oh ! Harry ! (Claire posa sa main sur la sienne.) Jamais je ne ferais une chose pareille. Il faut que vous me croyiez.

— Oui, bien sûr.

Il hésita, puis plongea :

— Votre compagnon n'a pas aimé ça. Pour ne rien vous cacher, il a été plutôt grossier.

— Qui ? fit Claire avec un petit rire gêné. Robert ? Oh ! ce n'est rien. Il est toujours comme ça. C'est à cause de cela que vous n'avez pas tout dit à la police ?

— Oui... En quelque sorte... Je me disais qu'on risquait de me poser des questions et je ne voulais pas vous entraîner dans cette histoire.

— Ça n'aurait eu aucune espèce d'importance, assura-t-elle en attirant la table de bambou contre le lit. Robert n'a rien à voir avec votre aventure, je vous assure.

— Je le pensais bien, admit poliment Harry, pas très convaincu. Mais vous connaissez la police. Qui est-ce... ? Je veux dire, ce n'est pas indiscret de vous demander qui c'est ?

– C’est mon patron, répondit-elle d’un ton détaché. Si on se mettait à table ?

– Votre patron ? demanda Harry en prenant l’assiette de saumon fumé que Claire lui tendait.

– Mon imprésario, plus exactement. Il s’appelle Robert Brady.

– Il vous a parlé de moi ?

– Oh ! non. Je sentais qu’il était d’humeur à faire une scène, alors je suis partie, parce que j’ai horreur de ça. Même à moi, il lui arrive de dire des choses très désagréables.

– Comment ! fit Harry, indigné. Attendez seulement que je le rencontre...

– Ah ! Mais non ! Pas d’histoires ! J’ai horreur de ça ! Je ne veux même pas qu’il connaisse votre existence. S’il savait que je vous vois, il deviendrait insupportable. Il me rapporte pas mal d’affaires et vous n’allez tout de même pas me faire avoir des embêtements, n’est-ce pas ?

– Qu’est-ce qu’il est, pour vous ?

– Rien du tout. Je pense même que c’est un gros macaque, pourri de prétention, mais c’est mon patron. Je dois donc faire attention.

– Mais il n’a pas à intervenir dans votre vie privée, même s’il est votre patron.

– Ce n’est malheureusement pas son avis. Jusqu’ici, ça ne me gênait pas du tout. Mais, maintenant que je vous connais, il faudra que je fasse attention.

Harry la regarda avec des yeux ronds :

– C’est vrai, ce que vous venez de dire ?

– Quoi donc ?

– Eh bien, que ça change la situation pour vous, le fait de me connaître ?

Elle lui sourit.

– C’est un fait que vous êtes là, non ?

Elle se pencha en avant et accrocha un doigt à la poche du pyjama.

– Si vous avez envie de me voir, moi aussi, j’en ai envie, ajouta-t-elle.

Harry posa son assiette et l’enlaça. Et aussitôt, leurs bouches se joignirent, et il la sentit trembler contre lui, tandis qu’elle l’embrassait goulûment.

VI

Les trois jours suivants, Claire vint le voir dans la matinée, les bras chargés de paquets : nourriture, cigarettes, magazines, fleurs... Harry protestait, mais elle lui coupait la parole, lui rappelant qu'il était malade et que c'est un usage bien établi de gêner les malades. S'il faisait le crétin, elle ne viendrait plus.

Dès qu'elle eut acquis la certitude qu'Harry tenait à elle, elle s'abandonna complètement, et Harry se trouva complètement submergé et dominé.

Le samedi, il était complètement guéri et, de toute l'aventure, il ne lui restait qu'une cicatrice. Mais Claire insistait pour qu'il passe le dimanche à la campagne avec elle, avant de reprendre son travail.

Ron était au courant des visites de Claire, mais il ne l'avait pas encore rencontrée. Quand elle vint chercher Harry, le dimanche matin, il était encore couché. Aussitôt qu'Harry fut descendu pour aller au-devant d'elle, il sauta de son lit pour aller regarder Harry l'accueillir sous le porche. Elle était particulièrement séduisante, avec son sweater bleu et son pantalon de sport lamé or, et paraissait si jeune et si désirable que Ron vit tout de suite pourquoi Harry était pincé à ce point.

Une belle fille comme ça, se dit-il en voyant Harry monter dans la petite auto de sport verte, ferait tourner n'importe quel saint en bourrique. Enfin... Ils ont l'air heureux ensemble. Pourvu que ça dure ! »

Harry ne savait pas conduire, et la vitesse à laquelle Claire pilotait l'impressionnait. Au bout d'une quarantaine de minutes, elle arrêta la voiture dans une clairière, parmi le feuillage, au pied de collines verdoyantes. Ils y étaient seuls, loin de tout. Aussi seuls que s'ils avaient été les deux derniers survivants de la race humaine, songea Harry.

— Je vais garer ici, proposa-t-elle. On pourra pique-niquer dans le bois. Puis on ira faire un tour à pied.

Le déjeuner fut succulent et, pendant que Claire remballait les couverts, Harry se décida :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit-il, pourquoi m'as-tu choisi, moi, alors qu'il y a des centaines de garçons qui me valent bien et que

tu pouvais aussi bien choisir ?

— Mon petit chou, tu ne vois donc pas en quoi tu es tellement différent des « centaines d'autres garçons » ? Tout ce que je te demande, c'est de rester comme tu es. Je m'occuperai de toi.

— Justement, c'est ce qui me chiffonne. Tu en fais trop pour moi. Il faut que je me débrouille pour trouver un boulot qui paie mieux.

— Pourquoi ?, demanda-t-elle, subitement inquiète.

— Parce que je ne peux pas t'assurer la vie à laquelle tu es habituée, avec six livres par semaine. Et je veux que tu l'aies.

— Mais tu ne comprends donc pas que je ne veux rien accepter de toi ? Des hommes qui me donnent de l'argent et des cadeaux, je peux en trouver à la pelle. Mais justement, ce genre d'hommes, j'en ai jusque-là ! (Elle laissa aller sa tête contre l'épaule d'Harry.) Sois raisonnable, Harry ! Et, pour commencer, cesse de songer au mariage. Je t'ai déjà dit que je veux, avant tout, rester libre. C'est la seule façon pour nous d'être heureux ensemble. Je t'aime, je suis toute à toi, mais je ne peux pas renoncer à la vie que je me suis faite. Si je me mettais à vivre avec toi, je te connais : au bout d'un mois, j'en aurais par-dessus la tête. Tu ne me connais pas vraiment. Et je ne le veux surtout pas. Mais c'est ce qui arriverait si on s'installait ensemble.

— Mais, Claire...

— N'insiste pas. Tu m'acceptes comme je suis, ou adieu.

— Mais je t'aime ! Je veux t'épouser ! Pas tout de suite, bien sûr, mais dès que j'aurai un boulot et que je gagnerai plus d'argent. Je veux t'assurer une vie confortable. Quand on s'aime...

Le regard de Claire était devenu très dur.

— Il n'en est pas question, mon chou. Je ne renoncerai pas à mon travail. Si tu savais ce que ça m'a coûté de gagner mon indépendance, tu ne me pousserais pas à y renoncer. Si je le quitte, je ne pourrai jamais retrouver la filière. Il faut me prendre comme je suis et ne plus songer au reste. Contentons-nous d'être heureux, de sortir en voiture ou de rester à l'appartement, de nous amuser quand nous en avons envie. Je ne veux pas que tu me sortes ni que tu me fasses des cadeaux. Tout ce que je veux, c'est pouvoir, quand j'ai le cafard, aller te voir, te parler, pouvoir compter sur toi. Je ne te coûterai jamais un sou.

— Ce n'est pas à cause de ton imprésario que tu as peur de m'épouser ? demanda Harry, l'air désolé.

Elle détourna les yeux, mais il eut le temps d'apercevoir l'ombre qui venait

d'y passer.

— Je n'ai pas peur, dit-elle, ce n'est pas exactement ça. Mais, si je t'épousais, je n'aurais plus de travail. Et je ne peux pas vivre d'amour et d'eau fraîche. Robert me considère un peu comme son bien. Je lui laisse ses illusions, ça ne me gêne pas. Pas la peine de me regarder avec cet air, il n'est rien pour moi. Je te le jure.

Cette petite conversation gâcha un peu la joie de la journée pour Harry, mais il se raisonna. Elle s'était montrée en tout cas parfaitement loyale, ne lui cachant rien. Mais ce qu'il pouvait le haïr, ce Robert Brady ! De quel droit tenait-il Claire pour « son bien » ?

Ils prirent le thé en plein air, au flanc d'une colline qui dominait la grand-route de Londres et d'où ils voyaient le défilé ininterrompu des voitures rentrant du week-end. Elles avaient l'air de jouets minuscules, et ce spectacle accentua encore l'impression qu'ils avaient d'être complètement seuls, en dehors du monde.

— Heureux ? lui demanda soudain Claire.

— Oui. J'ai passé une journée merveilleuse. Tu veux qu'on aille au cinéma, en rentrant ? Ou que je t'emmène dîner dans un petit restaurant que je connais ?

— Non. Il y a tout ce qu'il faut à l'appartement. On va rentrer dans un moment et tu pourras me faire la conversation pendant que je repasserai. Voilà le programme.

— Bon. Mais on n'est pas forcé de rentrer tout de suite, si ?

— Non... Je veux rester encore... Harry...

CHAPITRE III

I

Alf Mooney n'en crut pas ses oreilles, quand Harry lui annonça qu'il avait changé d'avis et que, si Mooney était toujours décidé, il était prêt à s'associer avec lui.

Pendant les quelques jours où Harry n'avait pas travaillé, les affaires avaient été si mauvaises que Mooney s'était demandé s'il aurait de quoi payer les salaires du vendredi suivant ; il s'avérait que la boutique ne tenait que grâce à Harry et que les deux autres photographes de trottoir coûtaient plus qu'ils ne rapportaient.

Et voilà que, juste au moment où il venait de décider d'arrêter les frais et de fermer boutique, Harry venait lui offrir des capitaux frais ! Mooney faillit en danser la gigue ; il se contenta cependant de se lever et de secouer fébrilement la main de Harry.

— Mon vieux, on se tutoie ! annonça-t-il, épanoui. On est sûrs du triomphe ! Je t'offrirais un cigare, si j'en avais un !

Si Mooney n'avait pas été dans cet état de surexcitation, il eût remarqué un changement très net chez Harry. Il semblait plus ferme, plus assuré, et le regard placide de ses yeux bruns était maintenant résolu.

— Ne vous emballez pas, monsieur Mooney. Vous ne serez peut-être pas d'accord avec mes conditions.

— M'emballer ? Où as-tu vu que je m'emballer ? Mais, bon Dieu ! c'est la meilleure nouvelle que j'aie entendue depuis des semaines.

Il s'épongea le visage avec son mouchoir, puis lança un coup d'œil soupçonneux à Harry :

— Tes conditions ? Quelles conditions ?

— J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'aviez dit. Si vous me laissez organiser les choses à mon idée, je mets cent livres dans l'affaire, mais pas un penny de plus.

Mooney avait un tel besoin d'argent qu'il eût accepté la moitié de cette somme. Mais, pour ne pas faire mentir sa réputation, il éprouva le besoin de marchander :

— Cent livres ? Mais c'est des haricots, mon petit. Si tu veux gagner gros, il faut voir grand. Vas-y de deux cent cinquante et en avant la fortune ! Rien que l'appareil va nous coûter plus de soixante livres ! Si on en trouve un, encore !

— L'appareil ne nous coûtera rien. On se servira du Leica qu'on a. Tout ce qu'il me faudra, c'est un bon agrandisseur et quelques projecteurs. Je sais où trouver l'agrandisseur pour trentelivres, et les projecteurs ne coûteront guère plus de vingt. Ce bureau fera un studio très acceptable, avec une vingtaine de livres pour les travaux. Ça nous laissera encore trente livres pour les papiers de luxe, les cadres et les frais divers.

Mooney se rassit lourdement, avec l'air du monsieur qui vient de trouver un serpent dans son lit.

— C'est calculer bien juste, mon petit. (Il repoussa son chapeau en arrière et se gratta éner-giquement le crâne.) Et c'est dans *mon* bureau que tu comptes installer ton studio ?

Harry avait passé une nuit blanche à discuter avec Ron, qui déconseillait à Harry de mettre des capitaux dans l'affaire de Mooney. C'est seulement parce qu'il était soutenu par le souvenir de Claire qu'Harry avait trouvé la force de convaincre enfin Ron.

— Où voulez-vous donc l'installer ? deman-da-t-il d'un ton las à Mooney. Doris a besoin de la pièce du fond pour son laboratoire : il faudra que je l'aide et que je me réserve une table dans le labo. La première pièce servira de salon d'attente – il faudra y aménager un vestiaire. Il ne reste vraiment que votre bureau pour le studio. Et ce sera à peine assez grand.

— -Et moi ? Je m'installerai dans la rue ?

— Je pensais que vous vous installeriez dans le salon d'attente-réception, pour pousser les clients à la consommation et vous occuper de la comptabilité.

— Mais, bon sang ! c'est le boulot de Doris, ça !

— Doris aura largement de quoi s'occuper. Nous n'avons pas les moyens d'entretenir des figurants, monsieur Mooney.

— Hein ? Tu me traites de figurant ? grogna Mooney.

Harry se contenta de sourire.

— J'ai simplement dit que chacun devra en mettre un coup. C'est tout.

— C'est tout, hein ? Dis donc, avant de commencer à donner des ordres, si tu montrais un peu la couleur de ton argent ? Tu n'es pas encore mon associé, que je sache !

— J'achèterai le matériel et je paierai les frais d'installation, dit calmement Harry. Vous n'aurez pas à voir la couleur de mon argent, mais simplement les modifications que mon argent aura amenées. Bien entendu, si vous n'êtes pas d'accord sur mes conditions, n'en parlons plus, je ne suis d'ailleurs pas du tout sûr que ça marchera.

Mooney ouvrit la bouche, puis la referma sans mot dire ; il tirailla son long nez et se gratta le front. Il comprenait qu'il était coincé.

— Mais enfin, Harry, il nous faut un peu de fonds de roulement ! gémit-il. Je n'ai pas de quoi payer les salaires de vendredi !

— Je les réglerai. Les bénéfices sont à partager moitié-moitié entre vous et moi, et vous me verserez en plus un intérêt de cinq pour cent sur mon capital.

C'en était trop pour Mooney.

— Hé ! Tu m'étrangles ! s'exclama-t-il en bondissant de son fauteuil. Ces conditions-là, ça pouvait aller si tu avançais trois cents livres, mais pour ce que tu mets là, rien à faire ! Par exemple ! C'est du vol pur et simple ! Mon fonds, de commerce vaut plusieurs fois tes cent livres ! Et mes appareils de photo ? A eux seuls, ils valent plusieurs centaines de livres !

— Bien, bien !... Mais je croyais avoir compris que vous n'aviez pas de quoi payer les salaires de cette semaine...

Mooney jeta rageusement son chapeau sur le sol et l'envoya au loin d'un coup de pied furieux.

— C'est cette fille !, rugit-il en abattant son poing sur la table. Avant de la connaître, tu étais un chic gosse. Maintenant, t'es pis qu'un loup affamé ! Un requin ! Un barracuda !

— Elle n'est au courant de rien, assura Harry avec un petit sourire. Mais j'en ai assez de vivre misérablement. Je veux me marier.

Mooney fit quelques pas, se baissa, ramassa son chapeau et se mit à l'essuyer avec sa manche.

— J'en étais sûr, bougonna-t-il. Tu veux te marier ! Je peux pas t'empêcher de te suicider ; mais c'est triste de voir ça. Tu gagnes, mon petit. J'accepte tes

conditions et je t'abandonne mon bureau. Je suis trop vieux et trop usé pour lutter contre toi. Tout ce que je peux te dire, c'est que tu me fais de la peine ; je ne pensais pas vivre assez vieux pour voir le jour où tu m'exploiterais. Ça jamais ! Tu profites de ma vieillesse et de ma situation !...

— C'est du mauvais mélo, ça, monsieur Mooney ! dit Harry d'une voix douce.

Mooney en eut le souffle coupé. Il le considéra d'un air abasourdi et, brusquement, lui fit un large sourire.

— Eh ben ! Mon'ieux ! Faudra que tu me la fasses connaître, ta môme ! Si elle est de taille à faire ça de toi, qu'est-ce qu'elle ferait de moi !

— Je vous répète qu'elle n'est au courant de rien. Et maintenant, si vous êtes d'accord avec mes conditions, allons chez un avoué établir un acte en bonne et due forme ; en s'y mettant, on pourrait démarrer d'ici deux ou trois jours. Je...

— Quoi ? fit Mooney en écarquillant les yeux. Un avoué ? On ne va pas aller se ruiner chez les avoués, mon petit, voyons ! Nous deux, on peut marcher sur parole !

— Ce n'est pas une question de confiance, mais de principe ; je veux un acte régulier.

Mooney remit sur sa tête le chapeau qu'il avait fini de nettoyer et se leva lentement.

— Je ne sais pas ce qui te prend, commenta-t-il, ni ce que tu as fait de ton week-end... (Subitement, son visage se rasséréna.) Tu ne pourrais pas me prêter un billet d'une livre, au fait ? Maintenant qu'on est associés. Je suis un peu à court...

— Moi aussi, monsieur Mooney. J'ai des tas de chose à acheter, avec mon argent.

Mooney menaça le plafond du poing.

— Les femmes ! grommela-t-il. Toujours la même chose ! Quand un gars tombe entre les pattes d'une femme, il est cuit et tous ses copains trinquent. Allez, emmène-moi me faire écorcher par tes vautours.

Fatigué, mais content, Harry rentra à son appartement, peu après sept heures. Claire lui avait annoncé qu'elle travaillait ce soir-là et ne pourrait pas le voir ; elle s'était montrée plutôt pressée de le quitter et n'avait dit que quelques mots au téléphone, à sa grande déception. Mais elle avait quand même promis de le voir le lendemain matin, et l'avait même invité à venir chez elle.

Tout en montant l'escalier obscur, inévitablement parfumé à la morue bouillie, il se disait que, si Ron était là, ce serait une bonne chose, car sa nouvelle qualité d'associé dans l'affaire Mooney valait d'être arrosée.

Ron était bien là, mais il s'apprêtait à sortir.

— Tu sors ? demanda Harry, déçu.

— Salut ! Oui, je dois filer. Alors, ça s'est bien passé ?

— C'est fait. Un peintre est en train de dessiner « Mooney et Ricks » sur la devanture.

— Bien joué. Ça a dû lui flanquer une secousse, au vieux Mooney. Tu l'as bien en main, au moins ?

— Il a accepté toutes mes conditions. Dis donc, tu es vraiment pressé ? J'aurais voulu qu'on arrose ça, tous les deux.

— Arrose ça avec ta fille ! Ou est-ce qu'elle est prise, elle aussi ?

— Elle travaille ce soir.

— Elle a de drôles d'heures pour son boulot. Je ne savais pas que les modèles travaillaient la nuit. Moi, je vais voir un bonhomme qui doit me donner des renseignements importants, mais je n'ai rendez-vous qu'à neuf heures. Viens donc dîner avec moi.

Harry trouva l'idée excellente, et ils gagnèrent ensemble le *pub* du coin, tout en parlant. L'endroit était bondé, mais ils trouvèrent deux places au comptoir.

— Il faut reconnaître que cette fille t'a amené à te secouer, reconnut Ron. Tu commençais à t'encroûter, avant de l'avoir rencontrée.

— Tu as raison. Mais, comme j'ai envie de l'épouser, il faut que je gagne assez d'argent pour lui assurer la vie à laquelle elle est habituée.

— Ça fait un mauvais départ, pour un mariage, ça ! Quand on s'aime...

— Oui, je sais. Mais ça ne se fait plus comme ça de nos jours.

Ron s'apprêtait à discuter, mais se ravisa. Il tapota sur le bar pour appeler un serveur et commanda du corneed beef aux pickles et de la bière.

— A la tienne, dit Ron en levant son demi. A la prospérité de « Mooney et Ricks ». !

— Merci. Tu travailles, ce soir ?

— Oui. Je vais avoir des tuyaux intéressants pour ma série de papiers sur la bande de pickpockets qui écume le iWest End depuis un an, sans que la police réussisse à leur mettre la main au collet. Tu ne savais pas ? Eh bien, tu me croiras si tu veux, mais toutes les nuits vingt ou trente personnes perdent un objet de valeur dans le West End. Personne n'a pu déterminer la façon dont opère la bande ; ton ami l'inspecteur Parkins pense que c'est une fille qui fait les poches de la victime désignée et qu'elle se dépêche de passer le butin à un complice. Cinq ou six racoleuses ont été emmenées au poste et accusées par des hommes, mais jamais on n'a retrouvé sur elles les trucs volés. Je crois avoir enfin mis la main sur un gars qui me donnera des tuyaux. J'ai rendez-vous avec lui au « Red Circle Café », dans Athens Street.

Harry écoutait d'une oreille distraite, trop préoccupé par sa nouvelle association. Fallait-il l'annoncer tout de suite à Claire, ou attendre que l'affaire ait marché pour en parler ? Il opta pour la deuxième solution.

Leur repas achevé, ils se quittèrent ; Ron alla à son rendez-vous, et Harry, à regret, rentra à son domicile, où il passa une heure à faire des croquis pour le nouveau studio. Puis, tout en se déshabillant, il se dit que le meilleur lancement serait d'obtenir qu'une grande vedette, une Anna Neagle ou une Gertrude Lawrence, accepte de se faire photographier par lui. Une photo de vedette en vitrine et son affaire était lancée.

Quand il se coucha, il cherchait encore un moyen de joindre une de ces vedettes, quand soudain il se dit qu'une photo de Claire ferait tout aussi bien. Il savait très bien quelle pose il lui ferait prendre et les éclairages qu'il choisirait. Il lui en parlerait dès le lendemain matin.

Il ne s'endormit qu'à minuit passé, et il avait l'impression qu'il dormait depuis quelques minutes à peine quand des coups frappés à sa porte le réveillèrent. Tout ensommeillé, il alluma et regarda sa montre : une heure et demie. On frappa encore, puis la porte s'ouvrit.

Harry empoigna sa robe de chambre, qu'il serra sur sa poitrine, et aperçut M^{me} Westerham, elle aussi en robe de chambre, assez bizarre à voir avec ses cheveux gris tressés en deux nattes qui lui tombaient sur les épaules, l'air affolé. Derrière elle, il y avait un homme en trench-coat, le feutre rabattu sur les yeux. Harry reconnut l'inspecteur Parkins et son cœur battit plus vite.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Merci, madame, et allez vous recoucher, dit Parkins à la logeuse. Navré de vous avoir dérangée. Vous aussi, je m'excuse de vous réveiller en pleine nuit, monsieur Ricks.

Harry s'assit au pied de son lit, regardant avec des yeux ronds Parkins qui mettait poliment M^{me} Westerham à la porte.

— Eh bien, jeune homme, dit Parkins quand ils furent enfin seuls, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer ! Votre ami Ronald Fischer a eu un accident.

— Ron ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Même chose que vous. On l'a ramassé dans Dean Street, il y a une heure à peine. Un sale coup de chaîne de vélo sur le crâne.

Il y eut un long silence, pendant lequel Parkins, l'air impénétrable, scruta le visage de Harry.

— C'est grave ? demanda enfin Harry.

— Plutôt. Vous vous rappelez ? Je vous avais dit qu'un de ces jours le gars tomberait sur un client au crâne fragile ? Eh bien ! ça y est.

— Il est... il est mort ?

— Non, votre copain n'est pas mort, mais il est salement amoché. Je viens de l'hôpital.

— Je peux aller le voir ?

— Oh ! non ! Pas avant un certain temps. Le bout de la chaîne l'a attrapé juste dans le bas de la nuque et, même s'il survit, il en a pour des années. Il risque de rester paralysé pour le restant de ses jours.

Harry ne bougea pas. Il se sentait pris de vertige. « Dire que je ne l'ai jamais apprécié à sa valeur ! songeait-il. Ça fait des années qu'on ne se quittait pas, lui et moi. Pauvre vieux ! Et dire que ç'aurait pu m'arriver, à moi. Ce salaud ! Lui avoir fait ça ! Mais pourquoi, bon Dieu ! pourquoi ? »

— Il a de la famille ? demanda Parkins. J'ai trouvé son adresse dans son portefeuille. S'il a une femme, il faut que je la fasse prévenir.

— Il a une femme. Il vaut peut-être mieux que je me charge de la prévenir ?

— Comme vous voulez. Si vous préférez éviter la corvée, j'enverrai un de mes hommes.

— Merci, mais il vaut mieux que j’y aille, moi. Je trouverai sans doute l’adresse dans les papiers de Ron. Et il faudra aussi prévenir son journal, pour qu’on s’occupe de lui.

— Bien. Et maintenant parlons un peu, dit Parkins. C’est le même type qui vous a attaqués ; vous ne voyez pas pourquoi ?

— Absolument pas. J’étais en train de me poser la question.

— Qu’est-ce que Fischer faisait à Soho à minuit ?

— Ça, je le sais : il avait un rendez-vous pour des tuyaux sur cette bande de pickpockets.

— En effet... Je lui en parlais la semaine dernière, justement. Je ne savais pas grand-chose sur l’affaire. Avec qui avait-il rendez-vous ?

— Il ne me l’a pas dit.

— Alors où était ce rendez-vous ?

— Dans un café de Soho. Il m’a bien dit le nom, mais je ne me souviens plus. Je crois me souvenir qu’il parlait d’Athens Street.

— Faites un effort, insista fermement Parkins. Ecoutez, Ricks : vous ne m’avez pas donné grand-chose comme coup de main, dans votre affaire ; vous ne m’avez pas dit tout ce que vous savez. Quelqu’un s’est salement rebiffé quand vous l’avez photographié, pas vrai ?

— Euh, oui... admit Harry. Mais c’est un homme qui n’avait rien à voir dans l’affaire.

— Qu’en savez-vous ?

— Je le connais. C’est un type qui est dans la publicité.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Robert Brady, dit Harry, en se demandant si Claire lui en voudrait d’avoir donné le nom de son patron à la police.

— Pourquoi ne me l’aviez-vous pas dit avant ?

— Euh... Je... Enfin, voilà : il était avec une fille que je connais, et que je ne voulais pas voir mêlée à l’affaire.

— Qui est cette fille ?

— Ma fiancée. Désolé, mais je ne vous donnerai pas son nom. Elle n’a rien à

voir dans l'affaire. Et Brady non plus.

— Votre fiancée ? Tiens, tiens !... (Harry scruta longuement son visage.) Vous connaissez Brady ?

— Pas personnellement. C'est l'impresario de ma fiancée et il n'aime pas se faire photographier.

Harry fut soulagé de voir que Parkins changeait de sujet :

— Revenons-en à ce café, dit-il. Retrouvez-moi le nom.

— J'ai fait de mon mieux, je ne le retrouve pas.

Parkins consulta sa montre. Il était deux heures dix.

— Bon. Si vous vous habilliez pour venir avec moi jusqu'à Athens Street ? On suivrait la rue et vous retrouveriez peut-être le nom en le voyant écrit. J'ai une voiture en bas.

— Tout de suite ?

— Oui. Tout de suite, fit sèchement Parkins.

— Bon... dit Harry, en commençant à s'habiller, pendant que Parkins, vautré dans un fauteuil, allumait une cigarette.

— Un chic gars, votre copain Fischer, dit Parkins. Il venait me voir de temps en temps pour tâcher de me soutirer quelques tuyaux. Je suis sûr qu'il a trouvé quelque chose sur le gang et que le gang a réagi. Le toubib de l'hôpital dit que Fischer en a peut-être pour des semaines avant de sortir du coma. Je ne vais donc pas perdre de temps à attendre sa déposition. Il s'agit de faire vite, pour mettre le grappin sur le type.

— Vous croyez que mon agresseur faisait partie de la bande ?

— Ça doit même être un de ses chefs. C'est pour ça que je tiens tellement à savoir pourquoi il voulait à toute force vous reprendre votre rouleau de pellicule. Il y avait peut-être un des leurs au boulot, quelque part à l'arrière-plan, sans que vous vous en soyez aperçu. Prêt ?

Harry était prêt. Les deux hommes sortirent.

Bien qu'il fût plus de deux heures du matin, M^{me} Westerham était encore debout ; en entendant des pas, elle sortit de son antre :

— On vous emmène, monsieur Ricks ? dit-elle en pâlisant.

— Mais non, madame Westerham. Ron a eu un accident. Je vous raconterai

tout, en rentrant... Elle a dû croire que vous m'arrêtiez ! dit Harry à Parkins, qui ne répondit que par un grognement.

Là-dessus il ordonna au chauffeur de foncer au plus vite vers Athens Street.

Les rues étaient pratiquement désertes, mais sur Piccadilly on voyait quelques promeneurs solitaires. Parkins grommela en les voyant :

— Ce sont ces gars-là qui nous donnent tout le tintouin. Ils traînent dans le West End à la recherche d'une fille et, quand ils en dégottent une, elle leur fait les poches et ils viennent pleurer dans notre gilet. S'ils allaient polissonner ailleurs, ils ne se feraient pas piquer leur portefeuille, cette bande d'idiots !

Harry sentit un frisson glacé lui courir le long de son épine dorsale ; il venait de se rappeler Sam Wingate, qui avait racolé Claire dans la rue. Sam Wingate et son portefeuille ! Se pouvait-il que Claire... ? Mais non, c'était impossible ! Et aussitôt il pensa à Brady et au tueur à cheveux d'étope. Ron était en train d'enquêter sur la bande de pickpockets et l'homme aux cheveux d'étope l'avait descendu... Il fut soudain pris de nausées. Claire faisait-elle partie de la bande ? Elle lui avait passé le portefeuille, à lui, et Ron lui avait justement dit que c'était la méthode employée par la bande... Il essaya de ne plus y penser. Tout ça, c'était une coïncidence... Mais il faudrait qu'il mette Claire en garde. Sa petite plaisanterie de l'autre jour aurait pu la conduire en prison.

L'auto s'arrêta dans Dean Street, et Parkins descendit.

— On fera le reste du chemin à pied. Ouvrez bien l'œil et tâchez de reconnaître le nom du café au passage ; il y en a une douzaine.

Athens Street était étroite et mal éclairée ; boutiques, cafés et *pubs* s'y touchaient et quelques silhouettes s'évanouirent dans l'ombre devant la carrure massive de Parkins.

Harry regardait avec attention à droite et à gauche ; il remarqua une grosse voiture américaine stationnant devant une porte, au-dessus de laquelle se balançait une enseigne. Harry attrapa le bras de Parkins :

— C'est celui-là ! Je me souviens maintenant ! C'est le « Red Circle Café » !

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Bon. Alors retournez à la voiture, remontez dedans et attendez-moi. Je vais faire un tour dans la boîte.

— Je ne peux pas y aller avec vous ?

— Pas avec la cicatrice que vous avez sur le front ! Ça vendrait la mèche tout de suite. Arrangez-vous pour qu'on ne vous voie pas.

Harry resta dans l'ombre, comprenant que Parkins avait raison, mais mourant d'envie de voir et de savoir. Soudain la porte du café s'ouvrit et quatre filles sortirent, en riant très fort et en jacassant. L'une d'entre elles, une brune en manteau de fourrure, riait tellement qu'elle était obligée de se cramponner au bras d'une de ses compagnes. Elles avaient l'air ivres. Toutes quatre se dirigèrent droit vers la grosse voiture américaine.

Un homme en sortit pour ouvrir la portière arrière, et Harry le reconnut aussitôt : c'était Robert Brady ! Il n'y avait pas à s'y tromper : l'allure arrogante, les épaules puissantes, la façon de rabattre le chapeau sur l'œil, tout y était. Harry regarda de nouveau la femme au manteau de fourrure et se sentit verdir. C'était Claire.

Brady avait empoigné Claire par le bras et il la secouait. Elle se laissa tomber contre lui, sans cesser de rire, pendant que les trois autres filles continuaient à s'esclaffer et à jacasser.

Parkins, immobile, observait la scène ; Brady s'en aperçut et dit quelque chose à Claire, qui se calma aussitôt et regarda par-dessus son épaule vers l'endroit où se tenait Parkins. Puis elle monta précipitamment dans l'auto, et Brady la suivit, faisant claquer la portière. Il mit en marche et démarra à toute vitesse.

III

Le lendemain matin, Harry arriva en retard au studio. Il trouva Mooney occupé à aligner des chiffres :

— Eh ben ! c'est du beau ! grogna Mooney. Maintenant que tu es devenu mon associé, tu crois pouvoir t'amener en retard ? Je vais...

Il s'interrompit en voyant le visage défait de Harry, qui lui expliqua ce qui s'était passé :

— Je viens d'appeler l'hôpital, conclut-il, et on m'a dit qu'il en aurait pour plus d'une semaine à reprendre connaissance, et il n'est pas encore hors de danger. Pauvre Ron ! Parkins croit que c'est un coup de la bande des pickpockets. II...

– T'en mêle pas, Harry ! coupa Mooney, en tiraillant sa moustache. C'est pas tes oignons ! Tu as déjà assez trinqué comme ça.

– Il faut que j'aille voir M^{me} Fischer. Voici un plan du studio pour l'électricien. Notre voisin fera ça très bien. Je ne pourrai pas revenir avant cet après-midi.

– Tu ne vas pas négliger le boulot, dit Mooney, inquiet. Je compte sur toi, Harry. Moi, j'ai jamais été foutu de me débrouiller seul, et si tu me laisses...

– Il faut que j'aille voir la femme de Ron. Mais je serai là aussitôt après le déjeuner.

Mooney le regarda d'un œil perçant :

– Tu es sûr qu'il n'y a rien d'autre qui te travaille, petit ?

– Ça me suffit comme ça, comme embêtements. Vous aurez sans doute de quoi vous occuper, ce matin. Il va y avoir des gens que j'ai photographiés la nuit, pour commencer. Il faudra leur raconter une histoire de pellicule détruite par accident. Essayez d'en faire revenir pour du portrait. Vous pouvez prendre des rendez-vous pour jeudi, tout sera prêt.

Harry sortit. Il avait retrouvé, dans les papiers de Ron, l'adresse de Sheila Fischer et les récépissés des mandats hebdomadaires de six livres que Ron lui envoyait. Harry se demandait comment Sheila se débrouillerait, maintenant que ce revenu était tari. Il était bien persuadé que Ron n'avait pas un sou d'économies.

Pendant tout le trajet, il revoyait la scène de la veille. Et il avait peur de ses pensées. Qu'est-ce que Claire pouvait bien trafiquer, en pleine nuit, avec les trois filles et avec Brady ? Parkins l'avait sûrement vue, bien qu'il n'en eût pas soufflé mot à Harry. Le patron du bistrot et les garçons avaient été formels : ils ne connaissaient pas d'homme à cheveux d'étaupe et ils ne se souvenaient pas d'avoir vu Ron Fischer dans leur établissement.

Il était arrivé maintenant à la maisonnette grise aux rideaux sales qu'habitait Sheila Fischer. Il sonna.

– Faudra sonner plus fort que ça ! cria une ménagère occupée à secouer un tapis devant la maison voisine. Elle se lève à des heures impossibles, celle-là !

Harry marmonna un « merci » et carillonna de plus belle. Il attendit cinq bonnes minutes avant que la porte lui fût enfin ouverte par une jeune femme en peignoir sale. Elle le regardait d'un air furieux.

– Excusez-moi de vous déranger. Vous êtes bien M^{me} Fischer ?

– Et puis après ? fit-elle d'une voix stridente, désagréable. En voilà une heure

pour tirer les gens du lit !

— Excusez-moi. Je suis Harry Ricks, l'ami de Ron.

— Ah oui. J'ai entendu parler de vous. Entrez.

Un sourire détendit le petit visage dur. Les yeux étaient lourds de fard, et sa bouche était barbouillée. Quand elle souriait, elle avait l'air plus jeune et plus attrayante ; Harry comprit que Ron avait pu tomber amoureux de Sheila. La pièce était dans un désordre surprenant. Il y avait partout des soucoupes pleines de mégots, de la cendre de cigarettes écrasées, une bouteille de whisky à moitié pleine, des piles de disques par terre, des bas sales, le tout saupoudré d'une couche épaisse de poussière.

— C'est en désordre, mais tant pis, hein ? J'ai eu des amis chez moi, hier soir, dit-elle en se frottant les yeux. J'ai une de ces gueules de bois, ce matin...

Harry fit des yeux le tour des meubles et décida qu'il préférait rester debout.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, madame, fit-il en espérant que le dégoût qu'il éprouvait ne se voyait pas trop sur sa figure. Ron a eu un accident.

Les traits de la femme se durcirent.

— Vous voulez dire qu'il est... mort ?

Il n'y avait pas trace de chagrin sur le visage de poupée.

— Non, il n'est pas mort. Mais il est dans un sale état. Il en a peut-être pour des semaines avant de reprendre connaissance.

Elle se leva, se versa une bonne rasade de whisky dans un verre sale, puis elle tendit la bouteille à Harry, qui refusa.

— Non, merci.

— Il s'est fait renverser par une bagnole ?

— Non, il s'est fait assommer à coups de chaîne de vélo.

Sheila fit entendre un petit rire et s'étouffa avec son whisky.

— Ça alors ! c'est plutôt raide ! Ça fait bien, pour un monsieur à principes. Qu'est-ce qu'ils avaient contre lui ?

— Je n'en sais rien ! grogna Harry, soudain irrité. Et je me demande pourquoi je suis venu. Je n'ai pas l'impression que ça vous intéresse beaucoup.

Elle leva vers lui un œil surpris, fit une petite moue et s'assit :

— Pas beaucoup, bien sûr. Et mon fric, comment je vais le toucher ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, et je m'en fous. Ron est à l'hôpital de Charing Cross, mais ce n'est pas la peine d'aller lui parler avant quelques semaines.

— Je ne tiens pas du tout à le voir, fit-elle en haussant les épaules. Pour vous, c'est très joli de dire que vous vous fichez de mon sort, mais moi, je peux pas vivre d'amour et d'eau fraîche. Quand est-ce qu'il recommencera à travailler ?

— Pas avant longtemps. Et, sans vouloir vous affoler, il peut très bien ne pas en réchapper.

Elle grimaça :

— Oh ! merde ! C'est bien de lui, ça ! Ne prenez pas cet air choqué ; on n'est plus rien l'un pour l'autre ; ça fait quatre ans qu'on est séparés. Dieu merci ! Mais l'argent, c'était bien commode. Enfin, je me débrouillerai. Et puis, s'il casse sa pipe, ça m'arrange, j'avais justement envie de me remarier ! conclut-elle en se grattant la cuisse sous sa robe de chambre.

Harry la considéra d'un air dégoûté :

— J'aurais cru que ça vous ferait tout de même quelque chose d'apprendre qu'il est mourant. Après tout, il est votre mari.

Elle le regarda d'un air sidéré :

— Elle est bonne, celle-là ! s'écria-t-elle avec un rire bruyant. Comme s'il avait jamais fait quelque chose pour moi !

Et, soudain, une lueur de cupidité s'alluma dans son regard et, avec un sourire câlin, elle fit :

— Au fait... Je suis vachement gênée, en ce moment. Vous ne pourriez pas me prêter cinq livres ?

Harry se sentit devenir écarlate :

— Malheureusement non, articula-t-il. Je suis gêné, moi aussi.

Elle se leva et s'approcha de lui à le frôler :

— Alors, deux livres... Vous savez, si le cœur vous en dit... Vous me plaisez, vous savez... Allons ! soyez gentil. Je suis très gentille, moi aussi. Venez, je vais vous montrer ma chambre à coucher...

Elle s'était plantée contre la porte. Il dut la bousculer pour atteindre la poignée, qu'il tourna d'une secousse.

— Non, je regrette... marmonna-t-il.

Elle le regarda avec de grands yeux :

— Ne faites pas l'idiot. Ron n'en saura rien. Mettons une livre, alors...

— Je regrette, répéta-t-il.

— Alors, dites-lui de se grouiller pour m'en-voyer mon pognon. S'il ne raque pas, je le traînerai en justice ! Je lui donne un mois, vous entendez ? Sinon, il entendra parler de moi !

Harry fut pris d'une envie de vomir.

Comme il sortait, elle lui cria :

— Et pas la peine de prendre des grands airs, espèce de petit connard ! Un zéro, voilà ce que vous êtes, y a qu'à vous regarder. Un zéro, comme tous ses autres amis.

« Quelle effroyable mégère ! se disait-il. Pas étonnant si le pauvre Ron était misogyne ! »

En courant presque, il se dirigea vers la station de métro. Il aperçut une cabine téléphonique, hésita, puis entra et forma le numéro de Claire. Il attendit un bon moment, écoutant la sonnerie qui résonnait dans le vide. Juste au moment où il allait raccrocher, il entendit enfin le déclic, puis la voix de Claire :

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Harry ! dit-il, étonné du ton agressif de la fille.

— Harry ? Oh ! bonjour, mon chou ! Excuse-moi, je dormais.

— Je suis navré ! dit Harry en regardant sa montre qui marquait midi. Je croyais que tu serais levée.

Il l'entendit bâiller, et la vision du visage fripé de Sheila lui revint à l'esprit.

— Je suis sortie hier soir, et c'était plutôt agité. J'ai une gueule de bois qui doit être en vieux chêne.

— Excuse-moi. Je peux venir te voir, ce soir ? Tu ne seras pas trop claquée ?

— Mais non, viens ! Je serai tout à fait retapée.

Viens vers huit heures. En attendant, je vais roupiller. A ce soir !

— Bon. (Une vague de tendresse l'envahit.) J'ai l'impression qu'il y a des siècles que je ne t'ai pas vue... Claire...

— Oui, bien sûr... Alors, à huit heures ce soir. (Elle bâilla de nouveau.)
Aah !... Ce mal au cœur ! Au revoir, chéri !

Et elle raccrocha.

Harry ressortit à l'air libre, au soleil. Il se sentait assez déprimé ; il avait beau penser à Claire, c'était Sheila qu'il voyait, bâillant et se grattant à travers son peignoir crasseux.

Avec une grimace de dégoût, il s'engagea dans le métro.

IV

Pourtant, quand Claire vint lui ouvrir, rien en elle ne pouvait faire penser à Sheila. Elle était même terriblement excitante dans sa robe noire qui moulait ses formes, et sa grande pièce luxueuse était aussi soigneusement rangée que celle de Sheila était sale.

— Bonjour, chou ! dit-elle en lui tendant ses lèvres. Comme ç'a été long, depuis dimanche. Je t'ai manqué aussi ?

Elle lui glissa les bras autour du cou et l'embrassa.

Harry l'étreignit et la serra contre lui.

— Oui, tu m'as manquée. J'ai beaucoup pensé à toi. Dimanche a été le plus beau jour de ma vie.

— Eh bien, ce soir, je n'ai pas à sortir, tu peux rester ici tant que tu en auras envie ! Tu peux même passer la nuit avec moi, si tu veux.

Harry oublia sur-le-champ Ron, l'inspecteur Parkins et le « Red Circle Café. » Et, lorsqu'elle le poussa dans un fauteuil pour s'asseoir sur ses genoux, rien d'autre ne compta plus que le désir effréné qu'il avait d'elle.

Le temps passa. Puis Claire s'en alla dans sa cuisine préparer le dîner et il se leva pour lui parler. Mais elle prit les devants :

— Oh ! Harry, dit-elle, j'oubliais. J'ai une petite surprise pour toi. Ouvre le tiroir. Non, pas celui-là, l'autre.

Il obéit et trouva un petit paquet enveloppé de papier de soie :

— C'est pour moi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre et tu verras.

Il ouvrit et trouva trois cravates. Des cravates comme il n'en avait jamais eu ; des cravates qui avaient dû coûter une fortune.

— Oh ! Claire ! Elles ont dû te coûter les yeux de la tête ! Je ne sais pas si je dois accepter...

— Ne fais pas l'idiot. D'abord, elles ne m'ont rien coûté. J'ai écrit au fabricant pour qui j'avais posé, en lui demandant des échantillons, et voilà ! Elles te plaisent ? Vraiment ? Je sais que les hommes sont difficiles, en fait de cravates.

— Non, sans blague ? Les fabricants distribuent comme ça leurs cravates ?

— Pas tous, bien sûr. Mais ça arrive encore assez souvent. Surtout quand le directeur aime les jolies femmes.

Ils passèrent quelques minutes à décider de celle qu'il mettrait d'abord.

— Tu as tout de suite une allure folle, Harry. Tu sais, tu es vraiment beau gosse. Je voudrais essayer de t'avoir un complet, par un type pour qui j'ai posé.

— Quoi ? Un complet ? (D'un pied sur l'autre, il se dandina, l'air gêné.) Il n'est pas question que tu m'offres un complet. Il serait temps que je t'offre des choses, à mon tour. Jusqu'ici, c'est toujours toi qui as fait des cadeaux.

— Mais tu as besoin d'un beau complet. Ce n'est pas comme s'il me coûtait quelque chose...

— Non, je ne veux plus de cadeaux. Ça ne se fait pas, pour un homme, de se faire offrir des vêtements par une femme, ajouta-t-il en rougissant.

— Ce que tu peux être conventionnel, mon pauvre Harry ! Quelle importance, que ça se fasse ou ne se fasse pas ? Je t'aime, je veux que tu sois heureux. Il se trouve que j'ai plus d'argent que toi et des amis plus utiles. Pourquoi ne partagerions-nous pas ? Ça me fait plaisir de t'offrir ce dont tu as besoin.

— Mais enfin, Claire, je me ferais l'effet d'un gigolo ! Je sais bien que ça ne te coûte rien, mais, si je ne puis rien t'offrir de mon côté, ça ne colle pas.

Le visage de Claire se durcit et le rouge lui monta aux joues.

— Ce que tu peux être mesquin ! C'est bon, fit-elle d'un ton sec. Si c'est

comme ça, n'accepte plus rien de moi. Et tu n'as pas besoin de revenir, si tu as l'impression de devenir un gigolo. D'ici à ce que tu dises que je t'entretiens, il n'y a pas loin !

Elle retourna à la cuisine, raide de colère contenue. Harry la suivit des yeux, affolé.

— Claire ! Je t'en supplie, je...

Elle fit volte-face, et il fut ébahi en voyant qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Je m'excuse, Claire. Je t'en supplie, n'aie pas de chagrin.

Il s'approcha, mais elle le repoussa et lui tourna de nouveau le dos, s'affairant à préparer la salade.

— Je ne voulais pas te faire de la peine, dit-il, l'air malheureux.

— Ça va, n'en parlons plus, fit-elle d'un ton froid. Je m'étais laissée aller. Le plateau est là. Veux-tu aller mettre la table ?

— Je t'aime, Claire, et je ferai tout ce que tu voudras !

— C'est ce que tu dis. (Elle chercha à se dégager, puis, brusquement, elle lui passa les bras autour du cou.) Oh ! Harry, je t'aime tant ! (Son accent de désespoir l'émut profondément.) J'ai envie de faire des choses pour toi. Je n'ai jamais pu aider personne auparavant. Et l'envie ne m'en était jamais venue.

— Moi aussi, je veux faire des choses pour toi, dit-il.

Elle le repoussa pour pouvoir le regarder en face :

— Je me tue à te répéter que je ne veux pas de ton argent : c'est toi que je veux. Si seulement tu parvenais à faire entrer ça dans ta sale caboche en bois ! Oublie ton amour-propre d'homme ! On pourra avoir une vie merveilleuse si on accepte de partager. Qu'est-ce que ça peut faire, de savoir qui a l'argent, pourvu que l'un de nous en ait ?

— Pour moi, ça compte. Je veux être celui qui donne.

— Mais comment feras-tu, tant que tu ne gagnes pas davantage ? Quand tu auras suffisamment d'argent, je ne ferai pas la fière pour accepter tes cadeaux. Alors, en attendant, laisse-moi t'aider. Quant tu en gagneras davantage – et je suis sûre que tu y arriveras – je te laisserai tout payer.

Elle lui coupa encore une fois la parole :

— Si tu n'acceptes pas mes cadeaux, je ne croirai pas à ton amour.

— Mais je t'aime ! protesta maladroitement Harry. Je veux bien que tu m'offres des choses, mais n'en fais pas trop, quand même.

— C'est vrai ? Tu acceptes vraiment ? fit-elle, les yeux brillants.

— Oui.

— Alors, j'ai encore une surprise pour toi !

Elle sortit en courant de la cuisine, et Harry, éberlué, se dit que c'était invraisemblable. Si seulement Ron, qui disait que les femmes veulent tout prendre sans rien donner, voyait ça...

Claire revenait, un autre paquet de papier de soie à la main.

— Je comptais te le donner pour ton anniversaire, dit-elle, mais je ne veux plus attendre. C'était à mon père.

Elle arracha le papier de soie et lui mit un étui à cigarettes en or dans la main. Jamais il n'avait vu quelque chose d'aussi beau.

— Ouvre-le, dit-elle sans le quitter des yeux.

Il appuya du pouce sur le fermoir. A l'intérieur il lut, gravé : *A Harry, avec tout Vamour de Claire.*

— Je ne sais plus quoi dire !... C'est une merveille ! J'ai évidemment toujours rêvé d'un étui à cigarettes, mais franchement, mon chou, si c'était à ton père, pourquoi t'en sépares-tu ? murmura-t-il.

— Je veux que tu l'aies et que tu penses à moi chaque fois que tu l'ouvriras.

Il la serra contre lui :

— Je ne sais quoi te dire, ni comment te remercier !

— Pourvu que tu sois heureux, je me moque bien du reste ! Tu m'aimeras toujours, Harry ? Tu ne me quitteras jamais ? Tu ne te lasserai jamais de moi ?

— Je t'aimerai toujours et quoi qu'il arrive ! dit-il en la soulevant dans ses bras et en allant la porter sur le lit de la chambre à coucher dont il poussa la porte du pied.

— Oh ! Harry... Le dîner est prêt !...

— Au diable le dîner, dit-il en refermant d'un coup de pied la porte derrière lui.

V

La lumière grise de l'aube filtrait à travers les rideaux à moitié tirés quand Harry ouvrit les yeux. Il resta quelques instants immobile à regarder Claire allongée à ses côtés. Comme si elle avait senti son regard, elle se rapprocha de lui en murmurant un « il est très tôt, n'est-ce pas, chéri ? »

— Dans les cinq heures. Tu n'as pas trop sommeil pour m'écouter ? Il y a quelque chose dont j'aurais dû te parler hier soir.

Elle ouvrit les yeux et lui sourit :

— Non, mon chéri. Je t'écoute.

— Tu te souviens de mon copain Ron ? Celui avec qui je partage ma chambre. Il s'est fait assommer l'autre nuit.

Il la sentit se raidir contre lui :

— C'est grave ? demanda-t-elle.

— Oui. Il a été attaqué par le même type que moi. La police m'a posé tout un tas de questions. (Il hésita, puis se jeta à l'eau.) Je... Je leur ai dit, pour Brady.

Elle leva la tête de l'oreiller. Et Harry pensa qu'elle avait tout à coup l'air méchant.

— Tu leur as parlé de Robert ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a à voir dans l'affaire ?

— Tu te rappelles le soir où j'ai été assailli ? Je t'avais dit que la police voulait savoir si quelqu'un s'était fâché d'avoir été photographié. J'avais répondu que non. L'inspecteur Parkins était resté sur l'impression que je ne lui disais pas la vérité et, aussitôt après m'avoir dit que Ron s'était fait assommer par le même tueur, il m'a reposé sa question. J'étais bouleversé et je lui ai raconté l'incident.

— Tu lui as dit que j'étais avec Robert ? siffla-t-elle entre ses dents.

— J'ai refusé de dire ton nom. J'ai dit que tu... que tu es ma fiancée... et il n'a plus parlé de rien... termina Harry d'un ton accablé.

Il la sentit qui s'éloignait de lui, bien qu'elle n'eût pas bougé de ses bras.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit sur Robert ?

— Parkins ne s'est plus occupé de lui quand je lui ai expliqué qu'il était dans la publicité et que c'était ton patron.

— Tu as raconté beaucoup de choses, on dirait.

— J'espère que je n'en ai pas trop dit. Tu comprends, Claire, il y a une bande de pickpockets qui opère dans le West End, et Ron essayait d'obtenir des tuyaux sur eux, pour une série d'articles. On lui avait dit d'aller au « Red Circle Café », dans le Soho. La police croit que c'est là qu'il a été attaqué !

Claire se releva d'un bond et s'éloigna de lui. Elle prit un paquet de cigarettes sur la table de chevet, en alluma une et se laissa retomber sur l'oreiller, les yeux lointains.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça, Harry ? Ça ne m'intéresse pas, tes histoires !

— Parkins m'a emmené dans Athens Street, hier soir. Il voulait que je lui indique le café, dont j'avais oublié le nom. Nous y sommes arrivés vers deux heures, au moment où tu sortais du bistrot, avec deux autres filles. Brady y était, lui aussi.

— Et alors ?

— C'est tout, dit Harry, regrettant déjà d'avoir parlé. J'avais pensé qu'il valait mieux te le dire...

— Tu m'as montrée à ton ami le policeman ?

— Non, bien sûr ! Il était parti sans moi et il était en train d'entrer dans le café. Je... Je crois qu'il ne t'a même pas remarquée.

— Il peut m'avoir regardée sur toutes les coutures. Je m'en fiche éperdument.

Il y eut un silence long et gênant.

— Je m'inquiétais pour toi, dit enfin Harry. La police pense que ce sont des femmes qui opèrent dans le coin ; qu'elles traînent dans le West End et ramassent des pigeons pour leur faire les poches et passer le butin à des complices.

— Pourquoi tu me racontes ça ! Où veux-tu en venir, au juste ?

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier, et Harry s'assit, essayant de lui saisir la main. Mais elle se dégagea brutalement.

— Mais voyons, Claire, tu devrais me comprendre. Tu n’as pas oublié Wingate, je pense ? Rends-toi compte que la bande opère exactement de la même façon. Si Wingate t’avait fait ramasser par les flics, comme il en avait eu l’intention, la police t’aurait soupçonnée d’appartenir à la bande. Tu avais pris son portefeuille et tu me l’avais passé. C’est exactement comme ça qu’ils opèrent !

— Je n’y avais pas songé une seconde ! Dis, Harry, tu ne crois pas que je suis une entôleuse ?

— Oh ! voyons ! Bien sûr que non ! Mais ne fais plus jamais une chose pareille. Claire, dis-moi la vérité : Brady a-t-il quelque chose à voir avec le type qui nous a attaqués, Ron et moi ?

— Mais enfin, de quoi parles-tu ? Quel rapport veux-tu qu’il y ait entre eux ?

— Tu devrais comprendre ! Brady voit rouge parce que je photographie sa vilaine bobine, et cinq minutes après on me fauche ma pellicule. C’est plutôt drôle !

— C’est absurde ! cria Claire, hors d’elle. Robert n’a rien à voir dans ton aventure. Pour l’amour du ciel, ne commence pas à parler de ça à la police. Je perdrais mon emploi s’il apprenait que j’ai propagé des racontars sur lui.

— Non, bien sûr, je n’en parlerai pas. Je ne parlerai plus jamais de lui. Ne m’en veux pas, Claire.

— Il y a de quoi vous mettre en rogne ! Robert en ferait une tête, s’il savait que tu as donné son nom à la police. Tu es sûr qu’on ne va pas l’interroger ?

— Je ne pense pas, Pourquoi veux-tu qu’on l’interroge ?

— Tu le revois, ton policeman ?

— J’espère que non, mais je n’en sais rien.

— En tout cas, si tu le revois, fais attention à ce que tu lui diras de moi. Jure-moi de ne jamais lui donner mon adresse.

— Mais ça va de soi ! s’exclama Harry, étonné. Je ne leur donnerai même pas ton nom. Mais je suis sûr que la police ne pense plus à toi ni à Brady.

— Je me méfie des policiers. Ces maudits fouineurs, s’ils apprenaient que j’habite seule ici, ils me surveilleraient. Ils passent leur temps à empoisonner les filles comme moi.

— Mais voyons...

— Je sais ce que je dis ! fit-elle, irritée. J'en sais plus long que toi, là-dessus. Si un flic savait, par exemple, que tu as passé la nuit ici, il s'arrangerait pour me faire donner congé par mon propriétaire.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi !

— Il faut faire très attention, dans le West End. On essaierait probablement de prouver que je tiens une maison de passe.

— N'aie pas peur, je ne dirai pas un mot.

Elle se pelotonna de nouveau dans ses bras.

— Mon chou, dit-elle, tu n'es plus inquiet, au moins ?

Il l'assura que non, mais il restait troublé. Il préféra changer de sujet et lui demanda de poser pour un portrait.

— Je serai heureuse de t'aider, mon chéri, dit-elle, apparemment contente de parler d'autre chose. Alors tu mets de l'argent dans l'affaire, après tout ?

— Cent livres seulement. Je ne voulais pas t'en parler avant d'avoir réussi, mais... Enfin, ce sera prêt cet après-midi. Je veux essayer mes éclairages avant de te faire venir, je les réglerai sur Mooney. Déjeunons ensemble, puis on ira au studio.

— J'ai rendez-vous pour le déjeuner, mais je pourrai venir vers cinq heures. Ça ira ? Comment veux-tu que je pose ? En maillot ?

— Non, dit Harry avec un petit rire. Je veux le genre de portrait dont tout le monde dira : « Voilà exactement la façon dont je voudrais être » photographié. » Quelque chose qui tape dans l'œil, qui fasse un peu cinéma ; j'essaierai une étude de buste. Si tu as un chapeau un peu voyant et une robe d'été, ce sera parfait.

— Je vais te montrer ! dit-elle en sautant hors du lit.

— Ce que j'aimerais faire une photo de toi comme ça ! fit Harry en la regardant d'un œil luisant. Ça ferait une sensationnelle étude de nu.

Elle sursauta et se couvrit d'un peignoir :

— Merci ! Pas pour qu'on m'affiche en vitrine, en tout cas ! Tu vois d'ici la queue !

C'est ainsi qu'à cinq heures du matin, avec éclairage à giorno, Harry, les mains sous la nuque, eut droit comme un pacha à une véritable parade de mannequin. Claire passait une robe après l'autre et défilait devant lui en prenant chaque fois la pose.

Il finit par se décider pour une robe qui devait rendre bien en photo : un imprimé à grandes fleurs, au décolleté assez bas. Le chapeau était une grande capeline de paille blanche avec un ruban. Il fut décidé que Claire viendrait au studio à cinq heures et qu'elle s'y habillerait pour poser. Harry était content de voir qu'elle était aussi enthousiaste que lui et qu'elle paraissait ne plus penser à l'inspecteur Parkins ni à Brady.

Quand Mooney arriva au studio, peu après neuf heures, il trouva Harry occupé à placer des fils et des projecteurs.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-il, planté sur le seuil.

— J'ai un modèle qui va venir poser pour un portrait. On en fera un immense agrandissement, pour la vitrine. Ça attirera les clients.

— La petite amie, hein ?

— Elle-même. Elle viendra cet après-midi vers cinq heures.

— Dommage. Si j'avais su, j'aurais mis une chemise propre. Je me serais rasé aussi, conclut-il avec une grimace après s'être inspecté devant une glace.

— Vous en faites pas pour ça, fit Harry. Elle n'aime que les jeunes.

Mooney sursauta et se retourna. Il vit que Harry riait et rit aussi :

— Ne fais pas le Jacques, mon petit gars. Les vieux comme moi pourraient te donner des leçons.

— Ça va ! Alors, si vous vous installiez sur ce siège, je réglerais les lumières sur vous.

— Et Doris ? Elle ne peut pas faire ça ?

— Doris développe les photos d'hier. Je ne vous demande pas grand-chose, il me semble : vous n'avez qu'à vous asseoir et ne pas bouger.

— D'accord, vas-y, fit-il d'un ton condescendant. C'est pour le principe que je protestais ; ce n'est pas le boulot du principal associé d'une affaire.

Harry ne répondit rien et se mit à l'œuvre avec ses projecteurs. Il lui fallait du temps pour obtenir l'effet recherché, et Mooney se mit à gigoter avant qu'il eût fini.

— Mon vieux, si tu passes tout ce temps-là pour chaque portrait, on est cuits d'avance !

— Ne vous énervez pas ! dit Harry en déplaçant un projecteur de dix centimètres. Celui-là sera le portrait type. Je place les projecteurs une fois

pour toutes. Comme ça je n'aurai que des mises au point de détail à faire à chaque nouveau portrait.

— Peut-être, mais tes saloperies de projecteurs me brûlent les yeux !

Harry continua pourtant. Quand il eut terminé, il refusa de laisser Mooney s'en aller :

— Il faut que je fasse une douzaine d'épreuves que Doris développera tout de suite. Histoire de savoir quel est le meilleur temps de pose.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire, tout de même ! grogna Mooney. Tu veux que je sourie, aussi.

— Vous n'avez qu'à faire la tête qu'il vous plaît. La seule chose qui m'intéresse, c'est le temps de pose. Vous pouvez même faire des grimaces, si vous en avez envie.

— Dans ce cas, je vais tâcher de trouver un tiercé qui rapporte, dit-il en s'emparant d'une édition de midi. Grouille-toi, c'est tout ce que je demande.

Harry fit ses essais, notant le temps d'exposition à chaque pose nouvelle.

— Bon, dit-il enfin, ça ira comme ça. Je vais faire développer ça par Doris. Je laisse l'éclairage en place pour Claire.

— C'est tout ce que j'ai comme remerciements ? grogna Mooney en se levant et en s'écroulant sur son fauteuil de bureau avec un soupir épuisé.

Il n'en avait pas fait autant depuis des mois.

Aussitôt après le déjeuner, Harry alla voir les épreuves dans le labo.

— Formidable ! lui annonça Doris. C'est extraordinaire, comme portrait !

— Tant pis pour le portrait, dit Harry en s'ap-prochant pour regarder. Ce qui m'intéresse, c'est le temps de pose.

Doris pécha une épreuve dans son bac, du bout d'une palette en bois :

— Voici le meilleur temps de pose, mais, comme photo, c'est sensationnel.

Harry regarda l'épreuve et sursauta. Elle avait raison, jamais il n'avait réussi un tel portrait. Mooney s'était prêté à l'expérience avec une telle expression de résignation accablée, sans chercher à savoir si Harry le photographiait ou non, que le résultat était un portrait surprenant de vie. C'était l'image même d'un homme déçu par la vie, dégoûté, triste, un homme sur le bord de la faillite et que ses ennuis rendaient malade. L'expression du visage, la façon dont la tête pendait, la cravate avachie, le chapeau bosselé posé sur la nuque, le gilet déboutonné et le cigare éteint formaient un tout hallucinant.

— Mais c'est du tonnerre ! s'exclama Harry. Ça va faire un boum terrible. On est sûr de notre affaire, si on continue comme ça. Et dire que je ne pensais même pas à Mooney ! (Il prit du recul et examina l'épreuve d'un œil critique.) Voilà ce qu'on va faire : un agrandissement de 60 x 80 – papier de luxe. J'apporterai un cadre, genre perles, monté sur contre-plaqué. On appellera ça *La Belle Saison* et on l'affichera en vitrine. Pas un mot à M. Mooney, surtout. Vous avez du papier de luxe ?

— Trois feuilles, qu'on nous a envoyées à titre d'échantillon, répondit Doris, qui connaissait son stock. Je m'y mets ?

— Un peu, oui ! Il va s'agir de faire attention à ne pas gâcher une feuille comme ça.

— J'essaierai sur une bande de ce papier. Ne vous en faites pas.

Harry savait qu'il pouvait faire confiance à Doris. Il revint dans la pièce où il avait laissé Mooney sommeiller.

— Ça colle ? demanda Mooney en entrouvrant un œil.

— Oui. Doris s'en occupe, assura Harry en s'efforçant de feindre l'indifférence.

Il s'assit sur le bord de la table et tira de sa poche l'étui à cigarettes que lui avait offert Claire. Mooney sursauta, ouvrant des yeux tout ronds :

— Dis donc, c'est de l'or, ça ! T'as trouvé le pactole ? Où tu as eu ce truc ?

— C'est un cadeau ! dit Harry en remettant négligemment l'étui dans sa poche.

— Tu ne te mouches pas du pied, toi ! C'est *elle* qui te l'a donné ?

— Puisque vous voulez absolument le savoir, oui.

Mooney sortit sa montre en or de sa poche de gilet et la laissa pendre au bout de sa chaîne :

— Et c'est pas du toc. Ça aussi, c'est une petite qui me l'a donné, dans le temps. Ça doit bien faire trente ans de ça. Drôles de corps, les femmes ! Il y en a pas des masses qui vous font des cadeaux, mais, quand elles en font, ça compte. Ne perds pas ton étui, fiston. Ce sera ton tour de porter de l'or au clou, quand on sera sans un. Il serait temps que ma toquante se repose un peu.

— Je ne porterai jamais mon étui au clou, grogna Harry.

— « Jamais », c'est long, dit Mooney en se décontractant et en fermant les yeux. J'espère que le coup des portraits marchera. Les affaires sont plus moches de jour en jour. Nos deux salopards doivent passer leurs journées au

bistrot au lieu de photographier les passants.

— Alors qu'est-ce que vous attendez pour aller voir ce qu'ils font ? Tom doit faire Oxford Street, et Joe est sur le Strand. Ça ne vous prendrait pas longtemps.

— Quoi ? s'exclama Mooney, horrifié. Moi ? Tu ne m'as pas regardé ?

VI

Pendant que Claire changeait de robe dans le petit vestiaire improvisé, Mooney s'approcha de Harry, qui faisait une dernière mise au point de son éclairage.

— Cette fille-là, c'est quelqu'un ! proclama-t-il. Et ce qu'elle trouve à un petit sauteur comme toi, ça me dépasse ! Mais j'ai l'impression de lui avoir fait de l'effet, soit dit en passant. Tu ne me croiras peut-être pas, mais, quand j'avais ton âge, les filles me cavalaient toutes après. J'avais un petit quelque chose, paraît-il. Une certaine technique, disons. Pour tout te dire, je ne sais pas si je ne serais pas de taille à te la souffler encore, à mon âge.

— Alors n'essayez pas ! fit Harry avec un petit sourire. (Il se redressa, et se brossa les genoux d'un revers de mains.) Mais je suis content de voir que vous êtes d'accord. La voilà.

Claire entra dans le studio, balançant sa capeline à bout de bras. Elle souriait.

— Ça ira ? demanda-t-elle aux deux hommes en prenant la pose.

— Adorable ! fit Harry, enthousiaste. Tu veux t'asseoir là ?

Mooney lui adressa un baiser.

— Vous aviez dit, je crois, que vous garderiez le magasin ? lui demanda Harry.

— C'est ça, grogna Mooney. Les vieux, on les balance. Quant à vous, ma ravissante, si vous avez envie de changer de partenaire, un jour, pensez à moi. Le bon vin s'améliore en vieillissant !... C'est avec les vieux pots...

— Entendu, j'y penserai, fit Claire en gloussant.

Elle s'assit.

— Il est chou comme tout, dit-elle quand Mooney fut sorti, mais il ne doit pas en faire lourd, dans sa journée ?

— Pour ça, non ! Maintenant je te laisse décider. Tu as plus d'expérience que moi, pour ce genre de photos. On va faire un tas de poses. Je prendrai les trente-six clichés de mon chargeur. Qu'est-ce que tu propose, pour commencer ?

Claire restait assise, les mains sur les genoux :

— Je te laisse décider, dit-elle. Tu sais ce que tu veux. Moi, je fais toujours ce qu'on me dit de faire.

— Tu parles comme je te crois ! fit Harry qui sentait pourtant quelque chose qui ressemblait à du trac chez Claire.

Il se recula d'un pas et examina son modèle. C'était incroyable, mais elle avait l'air emprunté. Comme une petite ingénue qu'on va photographier.

— Détends-toi, mon chou, dit-il. Tu as l'air intimidé.

— Tu crois ?

Elle parut mécontente de la réflexion et détourna les yeux.

— Regarde par-dessus mon épaule, dit-il.

Il n'en revenait pas d'avoir à lui dire ce qu'il fallait faire. Et la pose était affectée, sans grâce. Une idée l'effleura, qui lui fit froid dans le dos. Qu'est-ce qu'elle avait ? Il prendrait la première pose comme elle était ; une fois la séance commencée, elle se détendrait peut-être.

Il pressa sur le déclic, puis enroula le film.

— Maintenant, une avec le chapeau dit-il. Comme si tu arrivais simplement en marchant.

— Mais comment faut-il faire, bon sang ! fit-elle en mettant son chapeau et en s'examinant dans la glace.

— Prends un air d'expectative, chérie... enfin, tu connais le truc...

— Comme ça ?

« Oh ! non, songea Harry. Pas comme ça du tout. »

— Pas mal, dit-il, mais aie l'air tout de même moins joyeux.

— Si je t’attendais, j’aurais cet air-là, Harry, répliqua-t-elle d’un ton fâché.

— Oui, bien sûr... Mais j’aurais voulu un effet de doute. Tu espères me voir, mais tu n’es pas sûre que je viendrai.

Elle se contorsionna le visage, et fixa le mur en plissant les yeux, comme si elle avait été myope.

— Comme ça, ça va ?

— Oui, ça ira très bien. Ne bouge plus, acquiesça Harry qui sentait le désespoir le gagner.

Toute la séance se déroula de la même façon. Harry essaya toutes les poses qu’il pouvait imaginer, sans plus de succès. Pas de doute ! Claire n’avait jamais posé pour un photographe. Elle avait toutes les petites ruses de l’amateur, sans aucune des déformations du mannequin de profession. L’appareil l’intimidait, elle était gauche et ne suivait que péniblement les instructions qu’il lui donnait.

Harry avait suivi des cours dans une école de photographie. Il avait travaillé avec des modèles de profession, et il n’y avait pas à s’y tromper : Claire ne connaissait rien du métier. Il en était secrètement effondré.

— Tu en as encore pour longtemps, mon chou ? demanda-t-elle avec un rien d’impatience dans sa voix. Il est six heures passées et j’ai un rendez-vous à sept heures et demie.

— Ah ! on ne sort pas ensemble, ce soir ?

Elle lui tapota la main.

— Non, pas ce soir, Harry. J’ai invité une amie à dîner chez moi. Je t’aurais bien dit de venir aussi, mais elle est terriblement casse-pieds, et puis elle compte sur moi pour potiner.

— Bon, dit Harry, déprimé. Alors, reposons-nous un instant et on reprendra très vite après.

— Mince ! Tu n’as pas encore pris assez de photos ? Ces lumières me donnent une migraine terrible. Veux-tu venir me prendre demain vers six heures ? On ira faire un tour en voiture. Ça te va ?

— Euh... Oui, bien sûr...

Un cyclone balayait le cerveau de Harry. Si elle n’était pas mannequin de profession, qu’est-ce qu’elle faisait ? Comment se débrouillait-elle pour vivre sur un tel pied, à moins d’être... ?

On frappa à la porte et Mooney entra. Harry était tellement préoccupé par ses

pensées qu'il fut heureux de l'interruption :

— C'est l'inspecteur qui est là. Il veut te parler. Je lui ai dit que tu étais occupé, mais il m'a répondu qu'il attendrait.

— Qu'est-ce qu'il me veut ? demanda Harry en fronçant le sourcil. Enfin, le mieux, c'est encore d'aller voir. Excuse-moi un instant, Claire.

Il la regarda et fut stupéfait de voir qu'elle était devenue blême et qu'elle s'était levée d'un bond.

— Surtout, ne lui dis pas que je suis ici, souffla-t-elle. Je ne veux pas le voir.

Elle était si visiblement bouleversée que Harry et Mooney la dévisagèrent tous deux avec surprise.

— Non, bien sûr ! fit Harry. Tu n'as qu'à te rhabiller et il sera parti avant que tu aies fini.

Il écrasa sa cigarette sous son talon et sortit, suivi de Mooney, en se forçant à sourire, malgré son inquiétude croissante.

L'inspecteur Parkins, qui portait toujours son costume de tweed informe, était en train d'examiner l'exposition des clichés pris au vol dans la rue :

— Bonjour, monsieur Ricks, dit-il. Ça m'intéresse ; ça pourrait valoir le coup de venir de temps à autre, jeter un coup d'œil sur vos photos. J'ai déjà repéré deux ou trois vieux clients à moi, dans le nombre.

— Vous voulez me voir ? Je suis très occupé, inspecteur. C'est important ?

Parkins leva ses sourcils broussailleux. Il y avait dans ses yeux une expression d'affectabilité suspecte qui ne plut pas du tout à Harry.

— Non, assura-t-il, c'est sans aucune importance. Je passais, alors je suis venu vous dire un petit bonjour. Vous n'auriez pas revu notre ami aux cheveux d'étaupe ?

— Si je l'avais revu, je vous aurais prévenu, dit sèchement Harry. (Il avait pas envie de voir Parkins s'éterniser.)

— Je suppose, dit Parkins, l'air pas pressé de s'en aller. A propos, la nuit où nous sommes allés au « Red Circle Café » ensemble, il y avait un type avec une grosse bagnole américaine qui a embarqué quatre putains saoules, si vous vous rappelez...

Harry devint écarlate :

— Ce n'étaient pas des putains ! s'exclama-t-il, furieux. Mais il se reprit aussitôt :

— En tout cas je n'ai pas eu l'impression que c'en étaient.

Parkins regarda le visage congestionné de Harry sans paraître y attacher autrement d'importance :

— Vous croyez ?

Il fouilla dans une poche et en sortit un paquet de cigarettes, constata qu'il était vide et le jeta dans une corbeille à papiers.

— Moi, reprit-il, je trouvais qu'elles avaient bien la tête de l'emploi. Evidemment, je peux me tromper ; même un policier peut se tromper de temps à autre. Au fait, vous n'auriez pas une cigarette à m'offrir ? (Il se mit à rire.)

Harry fouilla, agacé, dans sa poche, et en sortit son étui en or, qu'il tendit à Parkins. Parkins prit l'étui et, tout en se choisissant lentement une cigarette, dit :

— Le type à la bagnole, c'était Brady ?

— Je... Je ne le crois pas. Pour tout vous dire, je n'ai pas bien fait attention...

— Ah ! dommage. J'avais l'impression que c'était peut-être bien Brady. (Il palpa l'étui et l'examina.) Joli, cet étui. Il est tout neuf ?

— Oui ! murmura Harry en tendant la main pour le reprendre.

— Et où l'avez-vous eu ?

— Ça ne vous regarde pas. Voulez-vous avoir l'obligeance de me le rendre.

Parkins rouvrit l'étui et lut l'inscription.

— Quel est le nom de famille de cette fille ? demanda-t-il.

C'en était trop pour Harry :

— Ecoutez, ça va comme ça ! Rendez-moi mon étui, et au revoir.

— Vous trouvez que ça va comme ça ? demanda Parkins en souriant. Moi aussi. Cet étui a été volé la semaine dernière. Vous le saviez ?

— Volé ? fit Harry qui verdit. Ce n'est pas vrai ! Vous... vous vous trompez !

— Oh ! non, aucune chance. Nous en avons la description détaillée, jusqu'à la petite égratignure que vous voyez là. Un jeune gentleman de province fait la connaissance d'une ravissante jeune femme, à Picadilly, un soir de la semaine dernière. Il lui offre à boire et croit avoir une belle de nuit devant lui, mais la douce enfant disparaît, et cet étui en or avec. Contrairement à ce que font tant

de jeunes dans sa situation, il ne perd pas la tête et vient me raconter sa mésaventure. J'ai le signalement détaillé de la fille et je la recherche.

Parkins s'interrompit, glissa l'étui dans sa poche et pointa soudain un index accusateur sur le ventre de Harry :

— C'est elle qui vous a refilé cet étui, hein ?

— Je ne comprends absolument rien à votre histoire ! dit Harry d'une voix rauque. Brusquement la lumière s'était faite dans son esprit.

Ainsi, c'était là l'explication : elle travaillait avec la bande, comme il l'avait pensé tout d'abord. D'en avoir la confirmation lui coupait bras et jambes, mais il restait résolu à la défendre dans la mesure de ses moyens.

L'expression de Parkins changea, d'un seul coup :

— Si, vous comprenez très bien ! affirma-t-il d'un ton brutal. Je vous ai fait surveiller depuis que vous m'avez menti au sujet de Brady. Lui aussi, on va l'avoir. Il fait partie de la bande. Toi, tu couches avec la fille, hein ? C'est toi le gars à qui elle fourgue la came volée. Toi aussi, elle t'entretient ! On connaît ta vie, Ricks !

— Vous mentez ! cria Claire d'une voix forte.

Elle était entrée dans le bureau comme une furie ; elle écarta Harry et fit face à Parkins :

— Vous, fermez votre sale gueule ! C'est moi qui ai pris l'étui ! Je lui en ai fait cadeau, mais il ne savait pas que c'était volé ! Il ne sait rien de rien ! Laissez-le tranquille ! Vous avez compris ? Foutez-lui la paix !

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

La montre, sur le tableau de bord, indiquait huit heures moins cinq. La pluie coulait le long du pare-brise, et le vieil essuie-glace grinçait en suivant son mouvement de métronome, repoussant la nappe d'eau et maintenant clair un triangle de vitre à travers laquelle Harry apercevait l'entrée de la prison.

C'était une matinée froide et blême, et les nuages gris, chargés de pluie, avançaient lentement, poussés par le vent glacial.

Harry fumait nerveusement, les mains sur le volant, les yeux rivés sur la haute porte de fer forgé qui le séparait de Claire depuis neuf mois maintenant. Elle devait sortir à huit heures. Pendant les longs mois qu'elle avait passés en prison, Harry ne l'avait pas vue et n'avait pas même eu de ses nouvelles.

Après qu'elle eût été condamnée, il lui avait parlé quelques minutes. Parkins lui avait fait signe et l'avait fait passer dans un long corridor aux murs de céramique blanche, qui rappelaient un urinoir public. Claire était dans une cellule, attendant son transfert à la prison d'Aylesbury. Elle s'était montrée calme, froide et dure comme du granit. Il avait eu l'impression de faire des adieux à une étrangère.

— Ne viens jamais me voir, avait-elle dit en se tenant à distance. Et ne m'écris jamais. Je ne veux pas me souvenir de toi. Je refuserai de te voir si tu viens. Je ne lirai pas tes lettres si tu m'écris.

— Bien, avait promis Harry, mais je ne t'oublierai pas, Claire.

Elle avait ricané et lui avait répliqué :

— Tu m'oublieras bien, va !

Une auxiliaire féminine de police était alors entrée. Claire avait lancé à Harry un long regard, comme si elle avait cherché à graver son image dans son esprit. Puis elle avait suivi sa gardienne, la tête haute, la bouche serrée.

Harry ne lui avait pas écrit et n'était pas venu la voir, parce qu'il savait qu'elle avait parlé sérieusement. Mais elle restait toujours aussi présente à son esprit que s'il l'avait tenue dans ses bras.

Parkins avait déclaré qu'elle avait eu de la chance de s'en être tirée avec un an ; elle n'avait rien dit sur ses complices, avait avoué qu'elle volait à la tire depuis plus d'un an, mais s'était refusée à mettre qui que ce soit dans le bain. Elle avait dégagé Harry de tout soupçon et, depuis qu'elle était en prison, aucun vol de ce genre n'avait plus été signalé à la police. La bande se terrait.

Parkins avait été déçu de ne pouvoir établir aucun lien entre Claire et Robert Brady. Elle reconnaissait que Brady était un de ses amis, mais niait qu'il fît partie de sa bande. Brady s'était volatilisé, dès que les choses avaient commencé à mal tourner. Parkins pensait qu'il avait quitté l'Angleterre, à destination de l'Amérique, sans doute.

— Je ne pense pas qu'on le reverra de sitôt à Londres, avait commenté le policier. Dommage, j'aurais voulu avoir sa peau.

Le personnage aux cheveux d'étaupe avait également disparu.

Harry s'était mis en quatre pour réunir de quoi assurer la défense de Claire. Elle l'avait chargé de vendre tout ce qu'elle possédait, mais il avait préservé quelques robes, qu'il avait entreposées dans sa chambre, à lui. L'auto était vendue, ainsi que le poste de radio et le petit bar de salon. Les bijoux avaient été emportés par les policiers et rendus à leurs divers propriétaires. Après sa condamnation, Claire n'avait conservé que fort peu de choses : quelques robes, quelques livres, un stylo et un sac. Tout cela, Harry l'avait gardé chez lui.

— Je vais lui faire un foyer, avait-il dit à Moo-ney. J'ai neuf mois devant moi pour gagner de l'argent, et j'en gagnerai.

Mais l'association avec Mooney n'avait rien donné. Ainsi que Harry l'avait prévu, les habitants de Soho avaient mieux à faire de leur argent que de se faire tirer le portrait. L'agrandissement géant de la tête de Mooney n'avait pas attiré un seul client.

— Avec une gueule pareille, avait ricané Moo-ney, il y a de quoi faire fuir le monde !

Mais Harry savait que c'était une étude photographique remarquable. Il savait qu'elle prouvait qu'il était un photographe hors pair, et il répugnait à l'enlever de sa vitrine. Il était revenu à son premier métier et prenait de jour des photos au vol, dans les rues. Tom et Joe ne faisaient plus partie de la maison. Doris avait refusé de partir, préférant vivre sur un demi-salaire jusqu'à ce que la situation s'améliorât. Mooney promenait une tête de catastrophe et répétait à Harry qu'il ne restait qu'à fermer boutique.

Puis était venu le coup de veine que Harry continuait d'espérer contre tout espoir. Il était, un jour, au magasin avec Mooney. Il pleuvait et il regardait le ciel couleur de plomb en se demandant s'il pourrait encore sortir prendre des photos, quand un homme très élégant s'était arrêté devant le portrait de Mooney.

Harry regarda le passant avec envie. Il était habillé avec un goût parfait : il paraissait avoir à peine dépassé la quarantaine et tout en lui dénotait l'homme arrivé.

— Qui a fait ce portrait ? demanda-t-il à Harry, en s'approchant.

— C'est moi.

— Vous en avez d'autres de la même veine ?

— Non, malheureusement. Je viens juste de commencer ce genre de travail.

— Auriez-vous envie de faire des portraits pour mon compte ? Vous avez peut-être entendu parler de moi, si vous vous intéressez à la vie théâtrale.

Harry prit la carte que lui tendait l'inconnu. Allan Simpson ! Le plus grand producteur de Londres ! Un frisson brûlant, puis glacé le parcourut.

— Mais bien sûr, monsieur Simpson !

— Bon. Alors venez demain après-midi au Regent Theatre avec votre matériel et on fera quelques essais. Si vous faites des portraits aussi réussis, on pourra s'entendre.

Cela s'était passé cinq mois auparavant et maintenant Harry travaillait en exclusivité pour Simpson, à vingt-cinq livres par semaine. C'était presque incroyable. Assis là, dans sa voiturette d'occasion, Harry avait du mal à se persuader que c'était à lui que tout cela était arrivé. Chaque fois que Simpson lançait un nouveau spectacle, il y avait beaucoup de travail, mais, entre temps, il n'y avait presque rien à faire, puisque Simpson lui avait fait signer un contrat d'exclusivité.

Comme il devait sa chance au portrait de Moo-ney, il avait fait engager celui-ci par Simpson, pour cinq livres par semaine. Il ajoutait cinq livres de sa poche, et Mooney était chargé de s'occuper du plateau, de veiller au bruit, d'installer les projecteurs, et de se rendre utile, chose qu'il faisait plutôt mal. Harry avait également engagé Doris, qu'il payait cinq livres par semaine, entièrement de sa poche. Mais il lui restait encore quinze livres pour lui, c'est-à-dire plus du double de ce qu'il avait jamais gagné.

Il parvenait, tout en payant régulièrement ses impôts, à économiser quelques livres par semaine. Il avait gardé sa chambre chez M^{me} Westerham et sa seule extravagance avait été une petite Morris achetée d'occasion pour quatre-vingt-

dix livres à un garage en faillite. La Morris n'était pas une si belle affaire qu'il semblait, d'ailleurs, car elle se comportait en vraie casserole.

Néanmoins, elle transportait Harry quand il avait un job de nuit et elle était parvenue à l'emmener jusqu'à cette porte de prison d'où il allait triomphalement emporter Claire.

Elle avait dit qu'il l'oublierait, mais lui ne l'avait pas oubliée. Il l'aimait plus profondément encore qu'avant. Qu'elle lui eût menti et qu'elle fût une voleuse, cela, il le lui pardonnait. Elle l'aimait, de cela il était certain. C'était par amour pour lui qu'elle avait menti. L'aimerait-elle encore ? Cela, c'était plus inquiétant que le passé de Claire. Serait-elle heureuse ou honteuse et fâchée de le voir l'attendant à la sortie ?

Il avait dit à Mooney qu'il irait chercher Claire. Mooney aimait bien Claire. Qu'elle fût une voleuse ne le troublait guère ; qu'elle se fût livrée à la police pour dégager Harry de tout soupçon, Mooney trouvait que c'était très chic.

— Une fille capable de faire ça est une fille bien ! avait-il proclamé. Va la chercher. Même si ça ne lui fait pas plaisir sur le moment, elle s'en souviendra plus tard. Les femmes aiment qu'on s'occupe d'elles.

Les minutes se traînaient. Il était maintenant huit heures cinq. Soudain il y eut un bruit de portes de fer qui grinçaient, et Claire apparut, toute seule, sur la route mouillée.

Elle sortait de prison comme elle y était entrée, la tête haute et les lèvres serrées. Elle portait le même tailleur bien coupé qu'elle avait mis lors de la séance de pose, et tenait à la main son ravissant petit chapeau. Une gardienne sortit, lui dit quelques mots et lui tapota amicalement le bras, mais Claire parut ne pas s'en soucier. Elle se dirigea d'un pas vif vers Aylesbury, vers la voiture qui attendait, rangée sur le bas-côté de la route.

Le cœur de Harry battait avec une telle violence qu'il manqua suffoquer. Il était incapable de faire un mouvement, et ce ne fut que lorsque Claire fut presque à sa hauteur qu'il parvint à ouvrir la portière et à descendre. Elle s'arrêta pile, et ils se regardèrent en silence.

— Bonjour, Claire ! dit Harry d'une voix rauque, sentant des sanglots lui monter à la gorge.

— Bonjour, Harry, répondit-elle, glaciale. Qu'est-ce que tu fais là ?

Il s'arrêta presque à la toucher, réfrénant mal son désir de la serrer contre lui.

— Tu ne m'attendais pas, Claire ? Je suis venu te ramener chez toi.

— Je n'ai pas de chez moi ! fit-elle d'un ton froid, indifférent.

— Ne restons pas sous la pluie, tu vas être trempée. Je suis sûr que tu as envie

d'une cigarette.

Bien qu'elle s'efforçât de garder un visage fermé, il vit ses lèvres trembler. Elle porta la main à sa bouche :

— Non... non. Je ne monte pas. Je rentrerai à pied.

Il lui prit le bras, et elle frissonna, mais ne se dégagea pas. Et n'opposa pas de résistance lorsqu'il la fit monter. Il referma la portière et, le visage fouetté par la pluie, contourna la voiture pour reprendre sa place au volant.

— Tiens, sers-toi, dit-il en posant un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes sur les genoux de la jeune femme. Je vais mettre l'auto en route. Il y en a pour une heure, en général.

Tout en s'escrimant avec le starter, il regardait dans le vide ; il sentait l'émotion de Claire qui tremblait contre lui et qui n'avait pas touché au paquet de cigarettes. Elle serra soudain les poings et ne put réprimer un sanglot douloureux.

Toujours sans la regarder, Harry lui prit la main. Elle s'accrocha à lui et se laissa enfin aller à pleurer.

— Ce n'est rien, mon petit, murmura Harry en passant son bras autour de ses épaules. Je suis là et je t'aime. Tout s'arrangera, va. Oh ! Claire... ma chérie... mon amour...

II

Par chance, M^{me} Westerham avait justement une chambre à louer, voisine de celle d'Harry. Il s'était empressé de la retenir et l'avait arrangée de son mieux, aidé par Doris et par Mooney. Cela n'avait rien de comparable avec le luxe de l'ancien appartement de Claire, mais, malgré le tapis usé et le papier défraîchi, c'était accueillant. Il poussa la porte et la fit entrer : — Ce n'est qu'en attendant de trouver mieux, assura-t-il. Je peux en tout cas t'assurer que le lit est confortable. Je l'ai essayé.

Claire regarda à peine la pièce. Elle jeta son sac à main sur le lit et s'approcha de la fenêtre.

Durant tout le trajet, ils avaient à peine parlé. Elle n'avait cessé de dévorer des yeux la rue, les boutiques et les passants, ce spectacle auquel elle avait été soustraite pendant neuf mois. Harry n'avait pas cherché à faire la conversation. Il s'estimait satisfait d'être assis à côté d'elle, de la regarder de temps à autre à la dérobée et de la conduire à Lannock Street, en poussant à fond la vieille Morris asthmatique.

— Je te laisse une seconde, lui dit-il en l'observant étroitement. Tu dois avoir envie de t'arranger un peu. Quand tu seras prête, veux-tu venir dans ma chambre ? C'est juste en face. Je prépare du café.

— Très bien, fit-elle sans se retourner.

Harry passa dans sa chambre, ferma la porte à demi, ôta son imperméable et le pendit dans un placard. Il alluma une cigarette et contempla, par la fenêtre, la rue balayée par les rafales. Il était neuf heures et demie et il lui semblait qu'il était resté toute la nuit debout.

Naturellement, il est normal qu'elle se sente bouleversée, songeait-il. Il lui fallait être patient. Mais si seulement elle était venue chercher du réconfort près de lui, au lieu de rester si dure, si lointaine !

Il attendit plus d'une demi-heure, puis l'angoisse le prit. Il alla écouter à sa porte. Pas un son. Il franchit le couloir et, par la porte entrouverte, il la vit toujours à la même place, près de la fenêtre, immobile. Mais dans son attitude, dans l'affaissement des épaules on sentait une telle détresse que son cœur se serra.

Il s'approcha d'elle, la prit par les épaules et la tourna vers lui.

— Claire chérie, fit-il, c'est fini. Viens t'asseoir. Tu as l'air fatiguée.

Il s'assit dans le fauteuil et elle se laissa tomber sur ses genoux. La tête sur l'épaule de Harry, elle dit enfin :

— J'étais sûre que tu m'oublierais. Je n'en croyais pas mes yeux quand je t'ai vu descendre de ta voiture.

Il posa ses mains sur les siennes :

— Tu ne m'as pas oublié, toi. Pourquoi aurais-je oublié ?

— A qui d'autre voulais-tu que je pense ? fit-elle en haussant les épaules. Mais toi, c'est différent, tu avais des tas de choses, des tas de gens à qui t'intéresser.

— Et pourtant, je n'ai pas oublié, dit Harry, tout joyeux. J'ai compté les jours. Dans la chambre, j'ai un calendrier où j'ai coché les jours depuis ton départ.

Elle s'écarta de lui, se redressa et scruta son visage :

— Toujours le même bon vieux Harry. Tu n’as pas changé. Toujours gentil, bon, différent des autres. J’avais tellement peur que tu changes !

Lui ne pouvait s’empêcher de constater qu’elle avait changé. Il y avait une dureté nouvelle et inquiétante dans son regard. Elle paraissait moins jeune et elle était moins jolie : deux plis, de chaque côté de la bouche, lui donnaient une expression amère et cynique.

— Tu peux le dire, fit-elle soudain : je sais que j’ai changé. Toi aussi, tu aurais changé, si on t’avait enfermé comme un fauve, pendant neuf mois, dans une cage.

— Ça s’arrangera, chérie, fit-il en prenant son visage dans ses mains. Essaie seulement d’oublier.

Il la serra contre lui, espérant éveiller en elle le désir, mais elle le repoussa, se leva et retourna devant la fenêtre.

— Pas encore, Harry. Sois patient. Je suis toute froide et dure, au fond de moi. Il faudra que tu te montres patient.

Il mit quelques secondes à surmonter sa déception, puis il se leva :

— Excuse-moi, Claire. Tu as raison. On a tout le temps.

Elle se retourna pour le regarder :

— Je ne sais pas ce que je serais devenue si je ne t’avais pas eu pour occuper mes pensées. Plus tard, Harry, je te promets. Mais laisse-moi le temps de m’habituer à tout ceci.

— Bien sûr. Viens chez moi. Je te ferai du café. C’est plus grand et la vue est plus belle. Si elle te plaît, tu pourras la prendre au lieu de celle-ci.

Elle passa son bras sous celui de Harry et, pour un instant, il retrouva sa Claire de jadis. Ils passèrent dans l’autre chambre et, pendant qu’il préparait le café, elle fit le tour de la pièce, examinant tout.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle. Il a une belle tête.

Elle s’était arrêtée devant une photo encadrée.

— C’est Ron. Ron Fischer, dit Harry en versant le café.

— Ah ! oui... (Son visage se durcit.)

Après un moment de silence, elle reprit :

— Et comment va-t-il ?

— Il est dans une maison de santé à Brighton. Son journal s’est occupé de lui.

— Une maison de santé ? (Elle regarda Harry, puis se détourna.) Il n'est donc pas encore guéri ?

— Il ne guérira jamais tout à fait. Tiens, assieds-toi et goûte mon café. Tu prends du sucre ?

Elle s'assit et prit la tasse, le visage impénétrable, blême :

— On n'a pas retrouvé le type qui l'a sonné ?

— Non.

— Tu voudrais sans doute savoir si j'étais mêlée à l'affaire ?

— Non, je ne veux rien savoir du passé, Claire.

Elle remua sa cuiller dans son café, pensivement.

— Parle-moi de toi, Harry, dit-elle enfin. Qu'as-tu fait, pendant tout ce temps ?

Il lui raconta l'histoire du portrait de Mooney qui lui avait apporté le contrat avec Allan Simpson :

— Quinze livres par semaine, c'est incroyable, dit-il en souriant. Et je rognais et j'économisais, justement en vue du jour où je te retrouverais. Mais ce à quoi il faut absolument que j'arrive, c'est à rompre la clause d'exclusivité. Puisque j'ai énormément de temps de libre. Comme ça, je pourrais gagner beaucoup plus d'argent encore.

— La roue tourne, fit-elle avec un petit rire amer. Maintenant, tu es plus riche que moi.

— Mais, voyons, c'était entendu que nous partagerions tout ce que nous aurions, quel que soit celui qui l'apporte ! Le passé n'existe pas. Veux-tu m'épouser et partager tout ce que j'aurai jamais ?

— Je ne veux pas de mariage. Je vivrai avec toi, mais sans t'épouser.

— Mais pourquoi ?

— Je ne peux rien faire dans la vie. Je ne peux pas faire marcher une maison et tu me demandes quand même de t'épouser ; je ne sais rien faire pour gagner ma vie, si ce n'est voler à la tire. Qui peut vouloir épouser une femme pareille ?

— Moi. Nous prendrons un petit appartement meublé où le ménage est compris dans le prix de la location. Je t'apprendrai à me seconder, Moo-ney ne comprend rien aux éclairages. Tu feras la connaissance des grandes vedettes. Tu verras, ce sera agréable, chérie.

— Ce sera agréable pour tes vedettes de faire la connaissance d'une vieille bagnarde ? ricana-t-elle.

— Ne sois donc pas si amère. Personne ne saura rien de ton passé. Mooney est le seul à savoir et lui ne dira rien.

Elle haussa les épaules d'un air résigné :

— Bon. Et en quoi est-ce que je pourrai t'ai-der ?

— En quinze jours, je t'aurai tout appris sur l'éclairage en photo. C'est facile et agréable comme métier. Veux-tu m'épouser, Claire ? Je ne te demanderai aucun travail ménager. Je ne te demande que de rester toujours avec moi.

— Mais c'est absurde, Harry ! Tu ne sais rien de moi ! Comment peux-tu vouloir m'épouser ?

— Je sais tout ce que je veux savoir. Si tu m'aimes, tout ira bien.

— Je t'aime assez pour vouloir ton bonheur et je ne pourrais t'apporter que la guigne. Je ne vaux rien, tu finiras par t'en apercevoir. Je n'ai jamais été bonne à rien et je ne le serai jamais. Je suis ainsi faite, et je n'y peux rien.

— C'est absurde ! Si tu sais reconnaître le bien du mal – et de toute évidence, tu le sais – il te sera facile de te refaire une vie.

Elle vint s'asseoir par terre, aux pieds de Harry.

— Tu es si adorablement vieux jeu ! Ce n'est pas aussi facile que tu le crois. Je n'ai pas envie de « me refaire une vie droite », mon petit. Il y a une faille en moi. Je me suis toujours fourrée dans les embêtements. C'est mon lot. Mon père était cheminot. Ma mère était une demeurée, elle n'avait jamais su apprendre à lire ni à écrire et elle ne faisait rien de la journée ; la maison ressemblait à une porcherie. Je faisais ce que je voulais de mes journées, je courais donc les rues. Un soir, quand j'avais quinze ans, mon père est rentré ivre et il est monté dans ma chambre. Ma mère nous a surpris ; ça a fait une bagarre, et mon père a jeté ma mère dans l'escalier, où elle s'est brisé la colonne vertébrale. Il a récolté cinq ans de prison et il a eu droit à cinq ans de plus pour avoir presque tué un compagnon de cellule. J'ai été mise dans une maison de correction, mais je m'en suis vite enfuie pour m'embaucher dans une blanchisserie. Ça m'a guérie à jamais de toute envie de gagner ma vie en travaillant.

Elle se tut, alluma une cigarette et jeta l'allumette :

— C'est sordide et j'en suis désolée, mais il faut que tu saches ce que tu veux épouser, Harry. J'ai commencé par m'acoquiner avec une fille pour pratiquer le vol à la tire dans les grands magasins. Elle s'est fait piquer et j'ai eu si peur

que j'ai cessé de voler. Puis il y a eu la guerre ; je me suis mise en ménage avec un officier américain ; quand il est parti, je suis passée avec un de ses copains. Celui-là nageait dans les dollars, mais il était radin à ne pas croire. Alors, je lui faisais les poches. Il était si riche qu'il ne s'est jamais aperçu de rien. Il me dégoûtait, mais je restais avec lui parce que j'espérais me faire emmener en Amérique, mais il est parti un beau jour, sans prévenir, en me plaquant là.

» J'ai vécu alors comme j'ai pu pendant une quinzaine de jours, couchant dans les abris antiaériens désaffectés et faisant le trottoir à l'occasion. Puis je suis tombée sur un type qui m'a appris le métier de pickpocket ; il avait déjà trois femmes qui travaillaient pour lui. C'était une combine formidable, tant que ça a duré. Jamais je ne m'étais fait autant d'argent. Après, je suis tombée sur toi. Sur le moment, tu n'en as rien su, mais tu m'as sauvée, le jour de notre première rencontre. C'était la première fois que j'éprouvais un remords de conscience. Je m'en suis voulu – je m'en veux encore – d'avoir fait de toi mon complice.

Elle écrasa son mégot dans le cendrier :

– Puis j'ai volé cet étui à cigarettes. J'aurais dû le remettre à Rob... à l'homme pour qui je travaillais, mais il était si beau que je n'ai pas résisté à l'envie de te le donner. C'était une folie de le faire, mais toute ma vie est un tissu de folies et d'absurdités...

Elle eut un geste d'agacement :

– Et voilà. Tu vois, ce n'est pas joli, joli. Je ne suis pas la fille dévoyée, mais brave dans le fond, sur qui on peut s'apitoyer. Ce ne sont pas les occasions de m'amender qui m'ont manqué. Vingt fois on m'a offert une possibilité de gagner quatre ou cinq livres par semaine, mais j'ai toujours préféré la facilité. Je suis comme ça. Et maintenant que tu le sais, ne parlons plus de mariage, si tu veux bien.

– Je me moque éperdument du passé. Tout ce que je veux savoir, c'est si tu m'aimes. Tu me l'as dit, mais j'aimerais que tu me le redises.

Elle leva les yeux vers lui :

– Oui, je t'aime, Harry. Je préférerais, par moments, ne pas t'aimer. Je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi. Mais pourquoi, ça, je me le demande ! Pourquoi n'ai-je pas pu aimer un type de mon milieu, un gars aussi pourri que moi ?

Harry la prit dans ses bras :

– Tais-toi, Claire. Si tu veux vraiment faire mon bonheur, épouse-moi. Je te connais et tout ira bien. Peu importe le passé.

— Tu veux m'épouser après ce que je viens de te dire ? fit-elle, sidérée.

— Bien sûr. Rien n'a d'importance si je t'ai à moi. Et c'est tout ce que je demande.

Elle l'étudia quelques instants, puis laissa retomber ses bras d'un geste de résignation.

— Soit, si tu y tiens. Mais je te préviens : je ne suis bonne à rien et je ne serai jamais bonne à rien.

Mais Harry n'en crut pas un mot.

III

Les trois semaines qui suivirent furent marquées pour Harry par une activité débordante. Doris, à force de monter d'innombrables escaliers, avait fini par trouver un appartement de deux pièces, dans un quartier agréable et tranquille. On pouvait l'avoir pour trois guinées par semaine – ce qui était plus que n'avait envisagé Harry – ou pour quatre, service compris.

Doris en fut scandalisée, mais Harry adopta la seconde solution ; il avait promis formellement à Claire qu'elle n'aurait rien à faire dans l'appartement. Doris admirait la beauté et l'élégance de Claire, mais elle n'avait pu s'empêcher de dire à Mooney que Claire aurait pu faire un petit effort.

— Ça ne la tuerait pas, quand même ! dit-elle à Mooney.

— Ne vous occupez pas de ça ! trancha Mooney. Il y a des femmes qui ne sont pas faites pour les travaux du ménage.

Heureusement pour Harry, il y avait eu très peu de travail pendant ces trois semaines ; Claire était agitée, inquiète et voulait tout le temps sortir. Il dépensa bien plus d'argent qu'il ne pouvait se le permettre, mais il se consolait en se disant que c'était la liberté enfin recouvrée qui rendait sa maîtresse aussi fébrile.

Harry ne voyait que très rarement Allan Simpson : il avait affaire à son adjoint, Val Lehmann.

— Mon contrat arrive à expiration, annonça-t-il à Lehmann ; croyez-vous que je pourrai obtenir la suppression de la clause d'exclusivité ? J'ai beaucoup de temps libre et je voudrais me lancer un peu dans le portrait.

Lehmann, un jeune homme myope, prématurément chauve, d'aspect sérieux et posé, répondit qu'il en parlerait à Simpson.

— M. Simpson n'aime pas que son personnel travaille en dehors, mais il fera peut-être une exception pour vous... Je verrai. Et si j'essayais de vous obtenir une augmentation ? Combien touchez-vous actuellement ?

— Vingt-cinq livres sur lesquelles je paie mes deux assistants. Si bien qu'après déduction des impôts, il m'en reste à peu près dix.

— Et si je vous en obtenais vingt, ça pourrait aller ?

— Je préfère travailler en dehors, monsieur Lehmann, si c'est possible. Tout ce que je pourrai ramasser sera le bienvenu.

Lehmann s'assit. Harry lui plaisait et il appréciait son travail.

— C'est bon. Je lui en dirai deux mots. Mais qui épousez-vous donc ? Un panier percé ?

La date du mariage fut enfin fixée. La cérémonie devait se dérouler à la mairie du quartier où ils avaient leur nouvel appartement. Harry était très déçu par l'attitude de Claire : elle faisait bien plus penser à une malade qui se prépare à une opération dangereuse qu'à une future épousée.

Le matin du mariage, il était en train de se raser quand elle entra dans sa chambre.

— Hé ! là ! protesta-t-il en souriant. Ça ne se fait pas ! Le futur ne doit pas voir sa fiancée le matin du mariage. Ça porte malheur.

Mais, devant la mine de Claire, il cessa de badiner :

— Qu'y a-t-il, Claire ?

Elle bredouilla quelque chose, s'interrompit et le regarda d'un air désespéré.

— Je comprends, reprit-il en essuyant la mousse de savon, tu as le trac. Bon, on ira boire quelque chose de fort pour te remettre. Va t'habiller.

— Tu es bien sûr que tu veux toujours, Harry ? fit-elle, anxieuse. Tu es bien sûr que tu ne regretteras rien ?

Ils furent interrompus par l'arrivée de Mooney, qui fut, lui, sérieusement scandalisé de voir bafoué l'usage qui interdit à deux fiancés de se voir juste avant la cérémonie.

Le mariage se déroula sans le moindre enthousiasme, à midi, malgré le soleil qui avait fait une timide apparition.

– Qu’est-ce qui m’a foutu un mariage pareil ! marmonna Mooney à l’oreille de Doris. On dirait un enterrement ! Il va falloir les faire boire, ces deux-là !

Il avait été entendu qu’il n’y aurait pas de voyage de noces, mais simplement un déjeuner avec Mooney et Doris. Harry pourtant insistait tellement pour aller à Wendover, où il avait passé un après-midi si merveilleux avec Claire, que celle-ci céda.

Le déjeuner, lui, fut réussi, grâce à Mooney qui s’était chargé de la boisson. Claire finit par quitter son humeur sinistre et par rire aux plaisanteries du vieil homme.

Après le déjeuner, Harry et Claire s’embarquèrent dans la vieille Morris, abandonnant Mooney et Doris qui insistaient pour remettre l’appartement en ordre.

– Ouf ! soupira joyeusement Harry quand la voiture se fut engagée dans les premières banlieues. Je n’ai jamais été aussi heureux de toute ma vie.

En fait, il venait tout juste de surmonter une crise secrète de découragement. Claire lui tapota affectueusement le bras, mais sans dire un mot.

Les fumées de l’alcool se dissipaient. Elle avait froid dans la petite voiture, traversée de courants d’air glacés, et le moteur complètement usé faisait un bruit d’enfer. La longue promenade dans ce tas de ferraille bruyant ne lui disait rien, mais elle se taisait, devant l’air heureux de Harry ; celui-ci était tellement pris par la joie de voir son engin maintenir une allure régulière de trente-cinq à l’heure, qu’il ne sentait même pas l’énervement croissant de Claire. Il était en train de se dire que c’était merveilleux, en si peu de temps, d’avoir gagné une femme, une auto et un meublé avec le service assuré, quand Claire se tourna vers lui :

– Dis-moi, mon chéri. Il serait tout de même temps que tu te procures une auto un peu moins délabrée ! fit-elle. Celle-ci tient avec des ficelles.

– Elle n’est pas si mal que ça ! hurla Harry pour couvrir le bruit du moteur. Bien sûr, elle n’est pas silencieuse, mais elle roule.

– J’ai un courant d’air atroce qui me court le long des jambes. On ne pourra pas garder cet engin longtemps. Tu as bien pensé à te procurer une voiture neuve, n’est-ce pas ?

Harry la regarda avec surprise ; il était tellement heureux d’avoir cette voiture qu’il n’avait même pas songé à mieux.

– Je... Enfin, plus tard, on verra. Il y a tant d’autres choses dont on a besoin.

— Tu pourrais l’acheter à tempérament, chéri. Chiche, on le fait ? J’aurais tellement envie d’une M. G. comme celle que j’avais !

— Et moi donc ! grogna Harry en se renfrognant. Mais, en attendant, on a celle-ci, qui marche.

C’était narguer le sort. La petite Morris s’arrêta presque aussitôt, après quelques toussotements inquiétants.

Harry descendit, l’air accablé, souleva le capot rouillé et fourragea dans le moteur :

Claire faisait une tête sinistre. Pour elle, l’inconfort était une torture, et il faisait glacial dans la voiture, sans compter qu’un ressort du siège lui entraît dans la peau. Des nuages menaçants s’amoncelaient au-dessus d’eux. Et le toit ne lui paraissait pas très étanche.

— Tu ferais bien de te dépêcher, dit-elle en se penchant par la portière. Il va tomber des hallebardes. On devrait faire demi-tour et rentrer.

Harry, qui venait de se brûler au moteur surchauffé, lui répondit avec un sourire contraint :

— Si j’arrive à la faire démarrer. Tu veux bien te lever une seconde ? Tu es assise sur les outils.

— Pas étonnant que j’aie l’impression d’être sur des noyaux de pêche !

Elle sortit et rentra la tête dans les épaules pour se protéger du vent.

— Ça devient intenable, ce froid, fais vite.

Harry s’empara de la sacoche à outils.

— Je ferai de mon mieux. Je ne sais pas ce qui cloche.

Pendant qu’il s’affairait, Claire regardait les voitures qui les dépassaient et se mordait les lèvres avec fureur.

— C’est un joint qui a claqué ! vint lui annoncer Harry par la portière. Il faut que je me fasse remorquer jusqu’à un garage.

Le visage de Claire se durcit :

— Oh ! Harry ! Tu vois ! Voilà ce que c’est de vouloir faire de la route avec un vieux bahut ! Et puis il pleut !

— Ecoute, Claire : tu n’as qu’à m’attendre ici. Je vais aller à pied jusqu’au prochain garage. Je suis vraiment navré.

Il avait l’air tellement éperdu qu’elle se força à lui sourire :

— Ce n'est pas ta faute, bien sûr... En tout cas, ça montre bien qu'il nous faut une voiture neuve.

Harry était en train de ranger ses outils quand une grosse Buick s'arrêta à leur hauteur, une véritable locomotive, avec des roues à flancs blancs, des chromes partout et une antenne qui oscillait. Le conducteur passa la tête par la portière :

— Bonjour, Ricks. Vous avez besoin de quelque chose ?

Harry sursauta et se retourna :

— Tiens, monsieur Simpson ! (Il s'approcha de la Buick.) Oui, je suis en panne ; et c'est sérieux. Un joint de claqué.

— Je peux vous ramener en ville, ou vous conduire à un garage, si vous préférez. Elle a à peu près fait son temps, hein ? votre Morris, fit-il avec un petit sourire.

— Je crains bien que oui. Je suis avec... avec ma femme, monsieur Simpson. Nous vous serions très reconnaissants de nous cracher quelque part.

Simpson haussa le sourcil, examina mieux la Morris et son regard croisa celui de Claire.

— Je ne savais pas que vous étiez marié, dit-il.

Il ouvrit la portière de sa Buick et descendit.

Comme toujours, il était vêtu d'un complet de chez le grand faiseur, et Harry sentit la morsure de l'envie : « Ah, si seulement je pouvais m'habiller comme ça », se dit-il.

— Nous nous sommes mariés aujourd'hui, annonça-t-il. Puis-je vous présenter ?

— Toutes mes félicitations. Vous partiez en voyage de noces ?

Harry vit que Simpson regardait Claire avec le plus vif intérêt, sans se soucier de la pluie qui commençait à tomber. Il fit les présentations.

— Vous êtes gentil de nous ramener, dit Claire. Vous avez vraiment une belle voiture.

— N'est-ce pas ? fit Simpson, qui paraissait un peu intrigué. Je ne l'ai pas depuis longtemps.

Montez vite, avant que la pluie ne tombe plus fort.

— Vraiment jolie, votre femme, mon vieux Ricks, commença-t-il à haute voix.

Vous feriez mieux de monter aussi. On va chercher un garage, si vous voulez...

Il fit le geste d'ouvrir la portière arrière, mais déjà Claire s'était assise à l'avant. Harry monta derrière.

— Il va falloir qu'on la remorque, dit-il d'un ton sinistre.

— Une sacrée déveine, fit l'autre. Vous partiez en voyage de noces ? (Il se tourna vers Claire.)

— Pas question de ça ! fit Claire avec un petit rire. Nous allons faire un tour à la campagne.

— Vous allez tout de même fêter votre mariage quelque part...

— C'est déjà fait. Nous avons déjeuné avec M. Mooney.

Harry était de plus en plus mal à l'aise. Présentée ainsi, la journée paraissait plutôt terne.

— Avec Mooney ? répéta Simpson en riant. Drôle de bonhomme, ce Mooney. Votre mari a réussi un beau portrait de lui.

— Oh ! oui ! Harry est très bon photographe. Vous devriez lui commander un portrait de vous.

Harry rougit. Qu'allait-elle dire là ? Il épia à la dérobée la réaction de Simpson. Simpson souriait :

— Pour quoi faire ? demanda-t-il en insinuant la grosse Buick parmi le dédale de la circulation. Qu'est-ce que je ferais d'un portrait de moi ?

— Vous pourriez l'offrir à votre femme.

— Je ne suis pas marié.

— Alors vous pourriez l'accrocher dans vos théâtres.

— Ah !... Qu'en pensez-vous, Ricks ? fit Simpson en riant. Croyez-vous que le hall du Regent gagnerait à être orné de mon portrait ? J'en doute...

— Je... je ne sais pas, monsieur Simpson, marmonna Harry, embarrassé.

— Mais si, bien sûr ! trancha Claire. Vous êtes trop modeste. Tout comme Harry. Le public aimerait connaître votre visage.

Ils étaient arrivés devant un garage, et Simpson y fit pénétrer sa Buick.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit-il. Les envoyer avec une remorque et passer

la prendre plus tard ?

— Ils ne voudront sûrement pas. Il va falloir que je les accompagne.

Simpson regarda par la portière. Il pleuvait à torrents, maintenant.

— Voulez-vous que je dépose votre femme chez vous ? Quelle est votre adresse ?

— Oh ! monsieur Simpson, je ne voudrais pas vous...

Mais Claire lui coupa la parole :

— C'est bien aimable à vous, monsieur Simpson, dit-elle. Nous habitons le quartier de Ken-sington. Je t'attendrai à la maison, mon chou. Tu n'en auras pas pour longtemps, je suppose ?

— Je ferai aussi vite que je pourrai. Ça ne vous dérange vraiment pas trop, monsieur Simpson ?

Simpson sourit :

— Heureux de vous rendre service.

Il embraya et la voiture repartit.

Harry vit Claire qui lui faisait un petit signe d'adieu, puis se tournait vers Simpson, il resta sous la pluie à regarder la voiture s'éloigner, avec un petit serrement de cœur.

IV

Quand Harry rentra chez lui, il était six heures passées, et il était trempé et excédé ; trois fois il avait essayé de téléphoner chez lui, sans obtenir de réponse. Pour compléter le tout, le garage devant lequel Simpson l'avait déposé refusait d'aller remorquer la Morris, et il lui avait fallu marcher sous la pluie avant de trouver quelqu'un qui le dépanne. Et, en arrivant devant sa voiture, il avait trouvé un motard en train de lui dresser contravention pour obstruction de la voie publique.

Quant à la voiture, le mécanicien n'avait pas été encourageant :

— A votre place, avait-il dit, je la vendrais à la ferraille ; elle ne vaut pas un pet de lapin.

Au garage, on lui avait confirmé l'opinion du mécanicien. Il avait accepté les quinze livres qu'on lui en donnait, et était rentré par l'autobus.

Maintenant, Harry montait son escalier, déprimé de se savoir désormais sans voiture et inquiet de ce que Claire ne fût pas rentrée. Il ouvrit la porte et appela. Personne ne répondit.

Parlez d'une journée de noces ! Doris et Mooney n'avaient pas rangé aussi soigneusement qu'ils avaient promis de le faire ; sans doute était-ce l'effet des cocktails de Mooney. Il restait de la vaisselle sale sur les tables, les cendriers n'étaient pas vidés et les confetti dont Mooney avait à tout prix voulu asperger Harry jonchaient le tapis.

Mais où donc était Claire ?

Elle avait quitté Harry sur la route à trois heures ; la Buick n'avait pas dû mettre plus d'un quart d'heure pour rentrer à Londres et il était six heures dix. « Dieu sait où elle peut être », songea-t-il.

Harry fit un effort pour maîtriser sa colère naissante. Après tout, se dit-il, c'était sa faute, à lui, s'il avait mal combiné l'emploi du temps de la journée. Il ne pouvait rien reprocher à Claire si elle s'était laissée entraîner à un spectacle par Simpson. Ou peut-être était-elle simplement descendue pour chercher de quoi lui préparer un dîner de fête, rien que pour eux deux ?

Il passa à la cuisine, acheva de laver la vaisselle, fit le ménage, vida les cendriers, balaya les derniers confetti. Il était en train de ranger les balais quand il entendit des pas précipités sur le palier et une clé qui tournait dans la serrure. Il était six heures et demie.

— Oh ! Harry, que je suis désolée ! Je ne me rendais absolument pas compte de l'heure !

Elle s'approcha de lui pour l'embrasser, il vit qu'elle titubait légèrement et sentit que son haleine était fortement imprégnée de whisky.

— Claire ! Tu es... tu es noire ! fit-il en reculant.

— Un peu ! fit-elle avec un petit rire. Tiens, passe-moi une cigarette, chéri !
Ouh ! là, là ! Quel après-midi !

Sans mot dire, Harry lui tendit une cigarette, puis du feu, et s'assit en face du fauteuil dans lequel elle s'était laissée tomber.

— Engueule-moi si tu en as envie, Harry ! Je sais que tu es furieux après moi.

— Mais non. Je... je me demandais simplement où tu étais. J'espère que tu

t'es bien amusée.

Elle se redressa et le regarda dans les yeux :

— N'aie pas d'indulgence, Harry. Il ne faut pas me traiter comme ça. Donne-moi une bonne paire de claques, mais, surtout, ne laisse pas passer ça !

Harry alluma une cigarette d'une main qui tremblait :

— Quelle blague ! Bien sûr, j'estime que tu aurais pu m'attendre. Mais tu es là, et c'est tout ce qui compte. Tu as mangé ?

— Pas encore. Mais tu n'aurais pas plutôt envie de savoir ce que j'ai fait de mon après-midi ?

— Si... Bien sûr.

— Tu ne crois tout de même pas que j'ai fait des bêtises, Harry ? Ne prends pas cette tête-là ! (Elle se leva et alla s'asseoir à ses pieds.) Bien sûr, je suis un peu pompette, mais ça va mieux. C'est fou ce qu'il peut picoler, tu ne trouves pas ?

— Simpson ? Je n'en sais rien. Je le connais à peine, fit Harry, les traits soudain durcis. Et je ne tiens pas tant que ça à le connaître.

— Nous avons passé tout l'après-midi au bar du Regent Théâtre. Il y avait aussi ce type... Lehmann.

— Mais pourquoi Simpson ne t'a-t-il pas ramenée comme il l'avait promis ? demanda Harry, étonné.

— Parce que je lui ai demandé du travail.

— Du travail ? Mais tu... tu travailles avec moi...

— Non. Les éclairages, ça me casserait les pieds. Et puis, je ne gagnerais rien. Après t'avoir quitté, nous avons bavardé et il m'a dit qu'il ouvrait un cabaret, le « 22 Club », dans trois semaines. J'ai bien vu que je lui plaisais, alors je lui ai demandé du travail dans son cabaret.

Harry en était abasourdi :

— Mais qu'y ferais-tu, Claire ? Tu n'as jamais joué la comédie.

— Non, en effet. C'est pour ça qu'il ne me paie pas cher. Mais Simpson m'affirme qu'avec mon allure et mon talent, je serai vite rodée. C'est Lehmann qui me fera répéter.

— Ton « talent » ? Mais enfin, chérie, qu'est-ce que tu vas faire, au juste ?

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier, et Harry eut l'impression qu'elle éprouvait de la difficulté à répondre à cette question.

— Je ferai la seule chose que je sache faire, dit-elle. Les poches.

— Hein ?

— Pourquoi pas ? Je lui ai raconté que j'ai travaillé mon numéro pendant des années, dans l'espoir de faire du cabaret un jour. Ça, il l'a cru. La chose qu'il ne voulait pas croire, c'est que je suis aussi habile que je le lui disais ; quand il m'a arrêtée devant notre porte, je lui ai rendu son portefeuille, son bracelet-montre, ses boutons de manchettes, son étui à cigarettes et ses clés. Tu aurais dû voir sa tête !

Il m'a alors emmenée au bar du Regent pour me présenter à Lehmann. Je m'en suis donné, avec Lehmann ! Je lui ai même volé ses bretelles ! Simpson m'a dit que c'était sensationnel. Il me donne trente livres par semaine pour commencer, et le double si ça marche. Je commence à répéter dès demain.

Harry était abattu. Après tous ses projets pour faire vivre proprement Claire avec ce qu'il gagnerait, elle était d'un seul coup parvenue à gagner plus que lui. Et puis, si lui travaillait le jour et elle la nuit, ça ferait une drôle de vie !

— Ça t'embête, Harry ?

— Non, bien sûr. Mais tu préfères vraiment ça au travail de photo avec moi ?

— Allons, mon chou ! On a besoin d'argent. On ne peut pas rester indéfiniment dans ce meublé miteux ; et puis il nous faut une voiture ; pour ne rien te cacher, j'ai déjà téléphoné à un garagiste de mes amis. Il m'aura quelque chose de bien, qu'on lui paiera à tempérament. N'oublie pas qu'à nous deux nous allons nous faire nos cinquante livres par semaine dans pas longtemps, et bientôt plus !

— Oui... Mais si quelqu'un apprendait que... que tu...

— Que je sors de taule ? Tant pis ! Je cours le risque, fit-elle avec un sourire un peu amer ! Dis donc, combien as-tu d'argent liquide ici ? Un mariage, ça s'arrose.

Harry hésita :

— Euh !... Je dois avoir une dizaine de livres... Mais il faut que ça nous dure jusqu'à vendredi prochain.

Elle s'était levée ; elle se jeta dans ses bras :

— Ce que tu peux être bonnet de nuit, mon chou ! Je demanderai une avance à Lehmann et le tour sera joué. Va te faire beau et on va aller les claquer, tes dix

livres. Je te les rembourserai demain. C'est moi qui invite !

— Ecoute, Claire ! dit Harry d'une voix ferme. Nous sommes mariés et ça va changer. C'est moi qui paie, désormais. L'argent que tu gagneras, tu le garderas et tu le dépenseras comme bon te semble. Mais je n'admettrai plus que tu m'entretiennes.

Elle le regarda d'un air moqueur :

— Tu te souviens de ce que tu disais ? Peu importe qui a l'argent, pourvu qu'on en ait. Allons, va vite t'habiller, et boucle-la...

Et elle partit en courant vers la chambre.

V

Le lendemain matin un coup de téléphone de Lehmann convoqua Harry d'urgence au Regent Theatre. Claire décida qu'elle irait avec lui. Pendant qu'il se rasait, il l'entendit qui parlait au téléphone, d'une voix joyeuse. Puis elle raccrocha et vint le trouver :

— C'était Maurice, annonça-t-elle : le type de la voiture. Il vient de recevoir une Jaguar 1948, presque neuve, pour neuf cents livres. Il me jure que c'est une affaire unique.

— Neuf cents livres ? Mais, Claire...

— Payable vingt-cinq livres par mois ! On peut y aller !

— Mais tu n'as pas encore le contrat ! Ça pourrait tomber à l'eau.

— Alors Maurice reprendra sa voiture. Je le connais, ça ne fera pas un pli.

Claire sortit de la salle de bains, laissant Harry perplexe. Quand ils sortirent, il ne fut pas question de bus ou de métro pour Claire : il lui fallait absolument un taxi.

— Mon chou, tu oublies qu'on est riches !

— Et toi, Claire, tu oublies les impôts. Nous aurons de la veine s'il nous reste

trente livres par semaine, impôts payés, sur nos cinquante !

Il était furieux d'avoir à jouer les empêcheurs de danser en rond. Le visage de Claire se durcit :

— Evidemment. Mais trente livres par semaine, ce n'est pas mal non plus. Et le taxi ne coûtera pas plus de deux shillings.

Le vendeur de voitures était un gars athlétique aux cheveux noirs ondulés, au menton bleu et au nez crochu. Il accueillit Claire avec une profusion d'embrassades, tout en jetant des coups d'œil en coin à Harry, que Claire avait présenté comme « Harry Ricks » et non comme « mon mari ». Maurice leur montra l'éblouissante Jaguar, toute blanc ivoire et rouge.

— Carrosserie spéciale, soignée dans les moindres détails ; un poste radio extraordinaire. Viens, je vais te faire essayer la bagnole.

— Nous allons au Regent, dit Claire. C'est moi qui conduis.

Maurice avait des précisions à donner sur les innombrables boutons du tableau de bord ; il monta à côté de Claire, et Harry s'installa sur la banquette arrière, où il parut complètement oublié par Maurice et Claire qui bavardèrent en riant pendant tout le trajet.

— Cette bagnole, c'est vraiment quelque chose ! lança soudain Claire par-dessus son épaule. Tu veux l'essayer, Harry ?

— Non, merci.

Au volant de sa Morris, qui ne dépassait jamais le cinquante à l'heure, ça allait. Avec ce monstre, il avait peur de tout emboutir devant lui.

— Je la prends, mais à sept cents livres ! annonça Claire.

La discussion fut longue. Harry était de plus en plus furieux, parce que ni Claire ni Maurice ne s'occupaient de lui en marchandant. Enfin, le marché fut conclu à huit cents livres.

— Je t'enverrai un chèque pour les vingt-cinq premières livres, Maurice, dit Claire lorsqu'ils stoppèrent devant le théâtre. Je suis navrée, mais je ne peux rien verser en dépôt.

— Pour toi, ma mignonne, tout ce que tu veux. Garde l'engin, je rentrerai en taxi. Tu trouveras les papiers dans le casier à gants. Les impôts et l'assurance sont payés jusqu'à la fin du mois.

Maurice descendit, embrassa Claire et jeta un coup d'œil intrigué à Harry :

— Au revoir, Claire ! Dès que tu auras un moment, passe me voir. J'ai toujours du temps libre pour une jolie fille. A bientôt.

Il fit un vague signe à Harry et héla un taxi.

— Elle te plaît ? demanda Claire, les yeux brillants de joie. Ça, c'est une voiture. Ça va nous changer ! Elle est belle, hein ?

— Oui, elle est très bien, fit Harry en descendant à son tour. Tu ne vas pas la laisser ici ?

Elle lui lança un regard perçant :

— Tu n'es pas fâché, Harry ? J'ai peut-être été un peu fort, mais, tu comprends, avec Maurice, ça aurait duré des heures. Alors, elle te plaît ?

— Elle est belle, convint Harry sans trop s'engager.

— Je suis contente, fit-elle, l'air un peu moins surexcité. Je la conduis à l'entrée des artistes.

— Très bien. J'entre.

Elle alla garer l'auto, pendant que Harry entra au théâtre, tout bouleversé ; acheter une voiture de huit cents livres en moins d'une demi-heure, sans même se demander comment on la paierait ni comment on réglerait les assurances et les impôts, c'était de la folie, pour lui. Il se voyait déjà dans les dettes jusqu'au cou.

Il entra chez Lehmann, qui parcourait une collection de croquis, étalés sur le grand piano à queue qui prenait presque toute la place dans son bureau. Lehmann leva le nez :

— Tiens, Harry ! fit-il en souriant. On a du boulot pour vous. M. Simpson a décidé d'arrêter *Crazy Days* et de commencer à monter le prochain spectacle. Il va falloir s'y mettre, en quatrième. Regardez ces croquis, ça vous donnera une idée de l'ensemble.

Harry prit les croquis, qu'il se mit à étudier de près, tandis que Lehmann s'asseyait au bureau et prenait fébrilement des notes sur un grand carnet.

— C'est quelqu'un, la femme que vous avez dégotée ! fit-il soudain. Son numéro est de première. Elle va enlever le morceau. M. Simpson est aux anges.

— Ah ! oui ? fit Harry d'un ton morne.

— Oui. Au fait, je suis navré, mais il se refuse absolument à renoncer à son exclusivité. S'il vous accordait ça, tout le monde lui demanderait la même chose.

— Mais, monsieur Lehmann, c'est très important pour moi. J'ai besoin

d'argent.

— Toute le monde en a besoin, fit Lehmann avec un sourire compatissant. N'oubliez pas, Harry, qu'il n'y a pas beaucoup de photographes payés au fixe comme vous. Vous pouvez reprendre votre liberté, mais, tant que vous êtes un employé, il n'est pas question de vous laisser opérer pour votre propre compte.

Harry hésita. Sans les vingt-cinq livres tombant régulièrement chaque semaine, ce serait risqué. Il fallait penser à Mooney et à Doris.

— Oui... Je comprends sa position... Vous avez obtenu l'augmentation, alors ?

— M. Simpson m'a dit de lui en reparler plus tard. Les affaires ne sont pas brillantes en ce moment, Harry.

Pourtant Simpson pouvait promettre soixante livres par semaine à Claire, si son numéro marchait bien !

Harry se replongea dans la collection de croquis.

— Salut, Val !

C'était la voix de Claire qui était entrée sans que Harry s'en fût aperçu. Elle appelait déjà Lehmann par son prénom, ce que lui n'avait jamais même envisagé de faire ; Lehmann ne l'aurait d'ailleurs pas toléré. Et Claire, qui ne l'avait vu qu'une fois, s'installait sur un coin de sa table, piochait dans sa boîte à cigarettes et l'appelait par son prénom ! Et Lehmann paraissait enchanté !

— Bonjour, Claire ! Qu'est-ce que vous voulez ? Il ne faut pas venir me déranger à tout bout de champ. Je suis occupé.

— Vous en avez de bonnes" ! rétorqua Claire en souriant. C'est vous qui m'aviez dit hier soir de venir ce matin pour les répétitions !

— Bien sûr, mais on monte un nouveau spectacle, alors c'est à Oman que je vais vous passer. C'est un brave type. Allez le trouver à son bureau et dites-lui que vous venez de ma part. Et travaillez avec lui toute la matinée. J'irai voir cet après-midi ce que donne votre numéro. M. Simpson l'a prévenu.

— Bon, fit Claire.

— Et tâchez d'en mettre un coup, reprit Lehmann. Vous avez un sacré numéro à monter, et en peu de temps.

— Je le sais. Comptez sur moi.

Elle se leva en souriant et s'approcha de la fenêtre :

— On déjeune ensemble, aujourd'hui, Harry ? fit-elle en lui tapotant le crâne. Viens me chercher dans le bureau d'Oman. Dites donc, Val, venez voir par la fenêtre.

Lehmann se leva et s'approcha de Claire.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il en apercevant la Jaguar ivoire et rouge. C'est à vous ?

— Oui. Pas vrai qu'elle est chouette ? Ça fait du cent cinquante comme une fleur. Et une carrosserie sur mesures.

Là-dessus, elle sortit.

— Je comprends que vous ayez besoin d'argent ! fit Lehmann. Ça a dû vous coûter un paquet.

Harry rougit jusqu'aux oreilles et fut tout heureux de voir la porte s'ouvrir. Simpson entra.

— Vous avez montré à Ricks ce que j'attends de lui ? demanda-t-il sans préambule.

— Pas encore, patron. Il vient juste d'arriver.

— Bonjour, Ricks, dit Simpson. Vous êtes content que votre femme travaille ? Elle connaît son affaire. Si vous êtes fauchés, un jour, elle pourra toujours faire les poches dans le métro, pas vrai, Val ?

Ils éclatèrent de rire. Harry se détourna pour cacher son trouble.

— Je vous remercie de lui avoir donné sa chance, monsieur Simpson, dit-il enfin, car il sentait que l'autre attendait un remerciement.

— Avec son allure et son savoir-faire, elle peut réussir. En tout cas, on l'essaiera au « 22^e Club ». On verra ce que ça donnera. Oman est avec elle ?

— Oui, répondit Lehmann.

— Bon. Et maintenant, au travail.

Il expliqua à Ricks ce qu'il voulait : des agrandissements grandeur nature de vingt actrices et une tête, quatre fois plus grande que nature, de Jenny Rand, la vedette. Tout en écoutant, Harry se disait que ça aurait coûté cher à Simpson s'il n'avait pas été lié par contrat avec lui.

— Vous avez bien compris, Ricks ? Alors vous pouvez partir. Je vous retrouve à deux heures sur le plateau.

Harry avait grande envie de reparler de son exclusivité, mais il n'osa pas et

sortit sans rien dire.

Dans les coulisses, il tomba sur Mooney, affalé dans un fauteuil et en train de pérorer devant un machiniste. Depuis que Mooney était devenu son employé, Harry l'appelait Alf. Mais ça le gênait, ça sortait mal de sa gorge.

— J'ai deux mots à vous dire, Alf...

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon petit ?

D'un geste condescendant, Mooney fit signe au machiniste de s'éloigner, et Harry, prenant sa place, s'adossa contre un décor :

— Pour tout vous dire, Alf, je ne peux plus vous payer de ma poche. Je suis navré, mais le mariage change bien des choses.

— Ah ! oui ? Et ces trente livres que Claire va se faire dans son cabaret ? J'aurais cru que vous vous débrouilleriez mieux, avec ça...

Harry rougit :

— Ce que Claire gagne n'a rien à voir dans nos relations, à nous. J'ai besoin d'argent et il faudra soit vous contenter des cinq livres que vous donne Lehmann, soit chercher autre chose.

— Alors, je dois crever de faim ? s'enquit poliment Mooney. Claire est au courant ?

— Claire n'a rien à voir dans nos relations, je viens de vous le dire. Le fait est, mon vieux, que vous ne faites pas grand-chose pour justifier les cinq livres que je vous paie. Simpson me refuse le droit de travailler à mon compte, je ne peux plus assumer ces frais.

— Bien sûr ! soupira Mooney. Dès que quelque chose va mal, c'est ma pomme qui trinque. N'oublie pas que sans moi tu n'aurais jamais eu le portrait qui t'a fait obtenir ce boulot ! N'oublie pas tout ce que j'ai fait pour toi, Harry !...

Harry était malheureux comme les pierres, et Mooney le savait. Il savait aussi qu'il lui suffirait de continuer quelque temps sur ce ton pour avoir gain de cause :

— Tu ne vas tout de même pas me dire que tu vas vivre avec cinquante livres par semaine et me laisser, moi, bouffer des briques ?

Harry ne résista plus :

— Vous avez raison, Alf ! dit-il avec lassitude. Oubliez ce que j'ai dit. Ce qui me rend malade, c'est l'idée que Claire va gagner plus que moi.

Mooney, soulagé, respira et se rencogna dans son fauteuil.

— Je te comprends, petit. Mais j'en fais bien pour cinq livres, tu sais : tiens, si tu savais le bien que je disais à l'instant de toi, à cet électricien. La publicité parlée, dans ta situation, c'est essentiel.

— Mais oui, bien sûr... Dites-moi, Alf, il va falloir que vous alliez me chercher du papier chez Kodak.

— Quoi ? Moi ? s'exclama Mooney, horrifié.

CHAPITRE II

I

Comme Harry l'avait prévu, Claire remporta un triomphe au « 22^e Club ». Elle avait tenu à faire son numéro masquée et le programme annonçait : ((La Pickpocket masquée ». Seul Harry savait, bien entendu, pourquoi cet anonymat s'imposait.

Mais le masque ajoutait un élément de mystère et les membres du Club harcelaient le maître d'hôtel pour savoir si leur voleuse était aussi jolie de visage que belle de corps.

Harry était stupéfait de l'aisance de Claire, qui passait entre les tables, parlait avec les dîneurs et leur vidait les poches, pour ne rendre qu'à la fin de son numéro les objets qu'elle avait ainsi subtilisés. Bien entendu, tout le monde fut rapidement sur ses gardes, mais Claire parvenait toujours à ramener un butin quelconque. Et ce duel cérébral donnait tout son sel au numéro.

Un mois après ses débuts, Claire rentra, comme à son habitude, à une heure du matin. Mais, au lieu de se déshabiller sans bruit comme à son habitude, elle entra en coup de vent et réveilla Harry :

— Mon chou, réveille-toi, fit-elle en s'asseyant sur le lit et en faisant de la lumière. J'ai une nouvelle for-mi-da-ble !

Harry se mit sur son séant, les yeux clignotants, ahuri :

— Hein ? Quoi ?

— Tu ne devinerais jamais ! Je vais passer au Regent, dans la revue !

— Quoi ? s'exclama-t-il, brusquement lucide. Tu as envie de faire ça ? En plus du cabaret ?

— Bien sûr, en plus du cabaret ! A vingt heures trente au Regent, puis à onze heures au « 22^e Club ». C'est facile.

— Si tu y tiens, tant mieux pour toi, fit-il en se laissant retomber sur l'oreiller.

— J'y tiens pour nous deux. Maintenant, on l'a, le filon ! J'ai déjà signé le contrat : cent cinquante par semaine pour les deux boulots ! Et Val me dit que je peux en faire passer au moins trente au titre de frais professionnels, sans impôts dessus ! C'est merveilleux !

Oui, bien sûr, c'était merveilleux. Et Harry s'efforça de se tenir au diapason de cet enthousiasme, bien que la nouvelle le laissât simplement déconcerté.

Elle dansait à travers la chambre, plus heureuse qu'il ne l'avait jamais vue. Puis elle commença à se déshabiller.

— Plus question de rester dans ce trou à rats ! proclama-t-elle en enfilant sa chemise de nuit. Dès demain, on va voir l'appartement de Park Lane dont Allan m'a parlé. On pourrait l'avoir pour quinze livres par semaine, tout meublé.

Allan ? Elle appelait Simpson lui-même par son prénom ! Pas à dire : une femme, évidemment, se débrouille bien plus vite qu'un homme, à condition de savoir s'y prendre. Il était dans la maison depuis un an et n'envisageait même pas des familiarités pareilles.

— Et puis, on liquide la Jaguar. Maurice m'a dit cet après-midi qu'il peut m'avoir une Cadillac 1950 pour quinze cents livres, et il en rabattrait. Tu te rends compte ? Une Cadillac ? Allan va être soufflé !

Et elle sauta sur le lit et l'étreignit.

Harry était effondré ; c'était un abîme qui se creusait maintenant entre ses revenus et ceux de sa femme. Pas question d'espérer la rattraper. Cent cinquante contre quinze...

La tête sur l'épaule de Harry, elle poursuivit :

— Je sais l'effet que ça te fait, chéri. Tu as horreur de me voir gagner de l'argent. Mais il faut être raisonnable. Tu n'as jamais accepté un sou de moi, mais il est temps que ça change. Il faut me laisser te commanditer et que tu t'installas à ton compte pour prendre enfin un bon départ. J'en ai parlé à Val ; il m'a dit que, si tu ne renouvelais pas ton contrat avec Allan, tu aurais tout autant de travail pour le Regent, et Allan serait obligé de te payer plus cher. Et, à part ça, tu aurais aussi des commandes du dehors.

— Oui... Mais je peux ne pas réussir. Simpson risque de trouver quelqu'un pour me remplacer, au fixe. Il a tout à gagner à avoir un photographe au fixe. Et j'ai tout de même quinze livres d'as-suié par semaine.

— Quinze livres ! fit Claire, agacée. Si tu étais à ton compte, tu en gagnerais des centaines !

— Mais je pourrais aussi ne rien gagner du tout. Il faut que l'un de nous, au moins, songe à l'avenir.

— Tu y songes trop. Mon contrat nous assure à tous les deux de quoi vivre un an. Je financerai ton studio. Un studio dans le West-End. Quand mon numéro sera usé, c'est toi qui gagneras la vie du ménage. C'est raisonnable, il me semble, comme solution.

Ainsi présenté, c'était évidemment raisonnable. Pourtant, Harry répugnait encore à accepter l'argent de Claire.

— Mais il y a Mooney, dit-il, cherchant de bonnes raisons pour refuser sans la vexer. Si je ne renouvelle pas, il sera sur le sable.

— Mooney ? Je l'ai observé, ton Mooney ; il passe sa vie à pincer les fesses des danseuses. Il faut le liquider de toute façon. Tu l'as entretenu assez longtemps à ne rien faire.

— Mais je ne peux pas ! fit Harry, choqué. Après tout, c'est grâce à lui que...

— Foutaises ! Il ne savait même pas que tu le photographiais. Laisse-moi régler ça avec lui. Tout ce que je te demande, c'est de te trouver un chouette studio. Je suis sûre que Jenny Rand, qui est une grande vedette, te fera de la réclame. Et Val aussi. Tu réussiras, j'en suis certaine.

A grand renfort d'arguments, elle finit par lui soutirer un acquiescement assez tiède, mais cela lui suffit pour agir.

Quelques jours plus tard, elle lui annonçait qu'elle avait trouvé un studio de photos dans une rue très élégante, et aussi un appartement dans Park Lane. Les loyers étaient astronomiques, mais Claire parvint à amener Harry à signer. Le studio était exactement ce dont il avait toujours rêvé, mais le prix l'affolait.

— Bah ! qu'est-ce que c'est que dix-sept livres par semaine ! s'était écriée Claire. On peut se le permettre. Et bientôt tu gagneras dix fois plus.

— Mais il y a l'appartement en plus. Te rends-tu compte que nous allons avoir plus de trente livres par semaine, rien que pour nos deux loyers ? Avec les impôts, ça va nous pomper une soixantaine de livres par semaine ! Il vaudrait mieux garder nos deux pièces de Kensington, se lamenta-t-il.

— Tu es dingo, avec tes peurs de vieille femme, Harry. La vie est courte. Tâchons qu'elle soit agréable. Cesse de te faire du mauvais sang, chéri.

Dingo ? Claire jetait littéralement l'argent par les fenêtres ; elle avait acheté la Cadillac, qu'elle payait deux cents livres par mois, dépensait des sommes affolantes pour s'habiller et donnait continuellement des réceptions. Il lui fallait trouver dans les cent vingt livres par mois pour le loyer et le ménage.

Harry était, de plus, horrifié, en songeant à son studio ; grâce aux efforts de Claire et à l'appui de Jenny Rand, il avait effectivement beaucoup de travail, mais, une fois le salaire de Doris et le loyer payés, il lui restait plutôt moins qu'à l'époque où il travaillait pour Simpson.

Mooney, lui, était devenu teinturier. Harry n'avait pas assisté à la conversation que Claire avait eue avec lui, mais la tête du vieux bonhomme montrait éloquentement qu'elle ne l'avait pas ménagé.

— Tu as tort, petit, avait dit Mooney en prenant congé, d'abandonner un boulot sûr pour devenir ton propre patron. Mais je sais bien que tu n'écouteras pas un vieux birbe comme moi. Si un jour tu es dans le pétrin, viens me voir. C'est la seule chose que je sache vraiment bien faire dans la vie : me sortir de la mélasse. Le gars pour qui je travaille a une affaire qui marche. Mais, moi, c'est toujours sur des avars que je tombe : pour six livres, il va falloir que je m'occupe de sa boutique et de trois ouvrières. (Il grimaça.) Et ce qu'elles peuvent être moches, les filles !... Enfin, au revoir et sans rancune. Je sais que ce n'est pas ta faute. Elle est dure, ta femme. Elle ira loin. Quand on n'a pas de scrupules et qu'on ne craint pas de marcher sur les autres, on arrive toujours. Elle t'aime pour l'instant. Tâche que ça continue.

Quand la revue de Simpson débuta, Claire eut un triomphe. Elle s'était déjà fait un nom, et les journaux étaient bien disposés à son égard. Mais c'était indiscutablement à ses propres efforts qu'elle devait sa réussite.

Harry ne la voyait presque plus. Il partait au studio à neuf heures, alors qu'elle dormait encore ; et elle le quittait aussitôt qu'ils avaient dîné. Il n'y avait que le dimanche qu'ils pouvaient passer ensemble, et le dimanche soir Claire avait généralement des invités. Elle déplorait d'ailleurs cet état de choses qui les empêchait de se voir plus souvent.

Les affaires de Harry n'étaient pas trop prospères. Simpson lui donnait de moins en moins de travail et, pour « le portrait », la concurrence était terrible.

— Je suis sûr, dit Harry, que Simpson m'en veut de ne pas avoir renouvelé notre contrat et que c'est seulement à cause de toi qu'il me donne encore du travail.

Le visage de Claire se durcit.

— Mais tu aurais dû me le dire ! Il m'avait juré qu'il ne te donnerait pas moins de travail si tu t'établissais à ton compte.

— Ne lui en dis rien. Ce n'est pas la peine de te mettre mal avec lui. Il a son petit caractère...

— Moi aussi, j'ai mon petit caractère. Il ne l'emportera pas en paradis.

— Tu ne trouves pas qu'on ferait mieux de dépenser un peu moins ? Je viens de regarder le compte en banque. Nous avons à peine cinquante livres à notre crédit.

— Il va en arriver cent cinquante de plus vendredi. Pourquoi se faire des cheveux pour si peu ?

— Mais, Claire, nous n'avons rien mis de côté pour le fisc : le percepteur va en demander une sérieuse pincée.

— Qu'il aille se faire cuire un œuf ! fit-elle en riant. A propos, qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Oh ! je vais lire, répondit-il en haussant les épaules. Il n'y a rien de plus intéressant à faire.

— Ecoute, on va acheter une télévision. Ça te distraira. Je m'en occupe demain.

— Je te le défends bien ! s'exclama Harry en se relevant d'un bond. Il faut que tu cesses tes extravagances, tu m'entends ! Je ne veux pas de télévision et, si tu m'en apportes une, je ne la regarderai pas !

Elle le considéra avec de grands yeux :

— C'est bon, c'est bon, chéri. Ne t'emballe pas. Je voulais seulement te faire plaisir.

Elle l'embrassa et se serra contre lui.

— Eh bien, je n'en veux pas. On a assez de dettes comme ça. Et maintenant, file. Tu es déjà en retard.

Il la regarda par la fenêtre. Elle montait dans l'énorme auto toute brillante, mettait en marche et démarrait en bolide.

Quand la Cadillac se fut éloignée, Harry alla se rasseoir, les yeux fixés dans le vague. Cette vie le démoralisait. Et ces impôts à payer bientôt...

Il se rappelait les conseils de Ron, qui lui avait toujours dit de se méfier des femmes trop éblouissantes. Pauvre Ron, maintenant tellement immobile dans son fauteuil d'infirme, ne parlant pour ainsi dire jamais.

Sheila était en train d'obtenir son divorce. Ron ne réagissait pas, peut-être ne comprenait-il pas bien ce qui se passait autour de lui.

Une lueur d'intérêt avait cependant paru s'allumer dans ses yeux, lorsque Claire était allée un jour lui rendre visite avec Harry.

— Vous êtes exactement telle que je vous imaginais, avait dit Ron, après

l'avoir dévisagée un long moment. Prenez soin de lui, soyez gentille. Il n'est guère capable de se débrouiller tout seul.

Après quoi, Ron était retombé dans son mutisme habituel. Claire s'était bien juré de ne plus jamais revenir le voir.

— Ça me donne le noir pour huit jours, de voir ton copain, avait-elle déclaré d'un ton catégorique.

Et ils n'y étaient jamais retournés. Harry alluma une cigarette et prit un livre. Il se sentait terriblement esseulé, dans cet appartement trop somptueux.

Soudain on sonna à la porte.

Il alla ouvrir et mit un moment à reconnaître le gros bonhomme qui se tenait devant lui, le feutre bleu marine rejeté sur l'œil. Puis il sentit un frisson lui parcourir l'échiné. C'était Robert Brady.

II

On entendait vaguement, venant de l'escalier, la radio qui jouait en sourdine quelque part. Harry eut envie de fermer la porte et d'aller brancher son propre poste ; de chasser cette apparition surgie du passé et de faire semblant de n'être pas là.

— Qu'est-ce que vous voulez ? s'entendit-il demander d'une voix qui lui parut étrangère.

— Il serait temps qu'on se dise deux mots ! fit Brady en découvrant ses dents aurifiées.

Brady éveillait en Harry l'image d'un verrat bien soigné, avec sa peau blanche et rose, ses petits yeux brillants et sa respiration pousive.

— Je n'ai rien à vous dire et je n'ai pas envie de vous écouter.

— Y a tant de choses qu'on n'a pas envie de faire et qu'on est obligé de faire quand même ! ricana Brady en suçotant son cigare. Si vous voulez bien y réfléchir, vous vous rendrez compte que je pourrais vous amener de gros ennuis. Vous ne croyez pas qu'il serait plus gentil de m'écouter ?

— Entrez, dit Harry, la gorge serrée.

Brady fit des yeux le tour du salon, et siffla :

— Eh bien, eh bien ! Vous avez fait du chemin, on dirait ! Ça change un peu des photos à la sauvette, hein ?

— Dites ce que vous avez à dire et filez ! gronda Harry.

Brady jeta son chapeau sur la table, s'installa devant la cheminée et dit pensivement :

— Elle est fortiche, la gosse. Jamais j'aurais cru qu'elle se débrouillerait comme ça ! Un appartement dans Park Lane ? Moi qui l'ai ramassée sur le bitume...

Harry fit un pas en avant, avec une furieuse envie d'écraser son poing sur le visage porcine de Brady.

— Hé ! là ! du calme, mon petit ! ricana Brady, en s'écartant prudemment. Vous ne pouvez pas vous payer le luxe d'une bagarre, ne l'oubliez pas. Pour vous sortir du pétrin où je me propose de vous fourrer, il faudra faire marcher vos petites cellules grises. Et, croyez-moi, vous ne vous en sortirez pas de sitôt !

Harry s'efforça de se calmer. Le mieux était d'écouter en silence. Il serait toujours temps de lui casser la figure.

— Bon, vous commencez à comprendre que la violence ne mènerait à rien ? Si vous me touchez, ce sera un peu plus duraille pour Claire, c'est tout ce que vous y gagnerez. (Il se laissa tomber dans le fauteuil le plus confortable de la pièce, et étira ses jambes massives. Harry ne bougea pas.) Donnez-moi un whisky. Je connais Claire, elle en a toujours chez elle. Et du meilleur.

— Dites ce que vous avez à me dire et filez ! répéta-t-il.

— Mon petit vieux, ça colle pas du tout, ce genre d'attitude ! gronda Brady en secouant sur le tapis la cendre de son cigare. Il va falloir vous mater. Commencez par bien vous mettre dans le ciboulot qu'un seul mot de moi et les carottes sont cuites pour Claire. Ça intéresserait bigrement les journaux de savoir d'où elle sort, la grande vedette de Simpson !

Harry hésita, puis se dirigea vers le petit bar dans lequel il prit une bouteille de whisky, un verre et un siphon qu'il posa sur une table à côté de Brady.

— Ah ! voilà qui est mieux ! commenta Brady. Beaucoup mieux.

Harry s'assit. La meilleure solution, se disait-il, serait d'écouter Brady jusqu'au bout. S'il avait l'intention de le faire chanter, il préviendrait

l'inspecteur Parkins et s'en remettrait à lui pour la suite à donner à l'affaire.

— Ce qui est curieux, dit Brady après s'être versé une large rasade de whisky, c'est de voir comme elle s'est adaptée à ce genre de vie. On ne croirait jamais qu'elle est sortie du ruisseau. Bien sûr, elle me doit beaucoup, mais il faut avouer que c'était une bonne élève. Dire que, quand je l'ai repérée, n'importe qui pouvait se l'envoyer pour une livre ! Je lui ai appris toutes les ficelles du métier, et je dois dire qu'elle a fait de sacrés progrès ! (Il eut un mince sourire.) Elle a fini par devenir ma meilleure gagneuse. Elle en ramenait du pognon !

Il s'interrompit un instant, regarda Harry d'un air moqueur :

— Je me demande, par exemple, ce qu'elle a bien pu trouver d'intéressant en vous, reprit-il.

Il renifla son verre de whisky et son visage s'épanouit.

— Bien sûr, reprit-il, elle a toujours eu des emballements. C'est marrant de voir comme toutes ces putes éprouvent le besoin d'entretenir un petit marloupin, comme on dit. Mais tout de même !... Enfin... En principe, c'est les types galetteux qu'elle préfère.

Harry ne dit rien. Il regardait Brady, très pâle et les lèvres serrées.

— Oui, reprit Brady. Les pleins aux as, du genre Allan Simpson. Maintenant, vous ne savez peut-être pas, pour Simpson ? Ça fait bien huit jours que je la file, la môme. Elle y va deux ou trois fois par semaine, chez son patron. Vous ne vous êtes jamais demandé ce qu'elle fabriquait, entre le moment où elle a fini au « Regent » et celui où elle commence au « 22^e Club » ? Cela lui laisse deux heures pour faire ses petites escapades. Deux heures à passer avec Simpson. Et reprendre ses bonnes vieilles habitudes. Elle a toujours été champion pour ce qui est de faisander les pigeons. Une pute reste une pute toute sa vie : la tentation est trop forte. C'est trop facile pour qu'on s'en prive.

Il s'interrompit, inspecta encore une fois la pièce :

— Elle a l'air de s'être royalement débrouillée, cette fois. Mais vous ne saviez peut-être pas ?

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

— Mais non, voyons ! J'ai pas encore commencé. Je croyais simplement que ça vous intéresserait de savoir comment elle a eu son job, au club. Le petit Lehmann, elle se l'envoie aussi. C'est pas que je lui donne tort : quand on a fait ça pour gagner son bifteck, c'est pas un gars de plus ou de moins qui compte.

— Filez, ou je vous flanque dehors ! Ça suffit comme ça ! dit Harry en se levant.

Brady se contenta de rire :

— Faites pas l'enfant ! Pourquoi que je ne vous dirais pas tout ça ? Vous allez me dire que vous ne vouliez pas savoir, hein ? Ça intéresse toujours un homme de savoir comment sa femme se procure le pognon qu'elle rapporte. Le métier que vous faites, il a un nom. Et, en correctionnelle, ce nom-là, il vaut six mois de taule.

— Je vous ai dit de filer et je ne le répéterai plus !

— Mais j'ai parfaitement le droit de vous dire tout ça, mon vieux. Moi aussi, je suis son mari, fit calmement Brady.

Harry eut l'impression de recevoir un coup de massue sur le crâne. Il se recula d'un pas, voulut dire quelque chose, mais les mots ne parvenaient pas à sortir de sa gorge.

— Elle ne vous l'avait donc pas dit ? reprit Brady en souriant toujours. Bizarre ! Bizarre aussi qu'elle vous ait épousé. Vous auriez certainement pas trouvé d'inconvénient à vous faire entretenir par elle sans convoler.

— Vous venez de dire que vous êtes son mari ? parvint enfin à articuler Harry.

— Bien sûr. Ça fait même cinq ans qu'on est mariés.

— menteur !

— Vous ne me croyez pas ? Dommage ! Bien sûr, au bout d'un an, on n'a plus habité ensemble et je ne sais pas encore ce qui nous a pris de nous marier. On devait être saouls. Faut avouer que, quand les bombes tombaient, pendant le blitz, elle était presque tout le temps saoule. Et moi aussi, je pintais sec. C'était pas drôle de se baguenauder sur le bitume avec les saloperies qui dégingolaient du ciel. Elle n'aurait jamais tenu le coup, sans la gnôle.

De son doigt boudiné, il tapota son cigare et en fit tomber la cendre sur le tapis :

— Pour ce qui est du mariage, si vous me croyez pas, vous pouvez aller vérifier à la mairie de Somerset. Elle se faisait appeler Claire Sel-wyn, à l'époque. Je crois que c'est le nom de la mère.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites ! Jamais elle n'aurait épousé un gros porc comme vous ! Filez ! Et, si vous revenez, j'appelle la police !

Brady eut un sourire apitoyé :

— Mon pauvre vieux, si mes souvenirs sont exacts, la bigamie, c'est deux ans, le tarif. Vous vous rendez compte si elle serait heureuse d'en reprendre pour deux ans, après les goûts de luxe qu'elle a pris ? Croyez-moi, vaut mieux pas causer de tout ça aux flics.

Harry alla vers la porte qu'il ouvrit d'une secousse.

— Dehors !

Brady acheva tranquillement son verre, essuya sa bouche d'un revers de main et se leva. Il était toujours aussi imperturbable.

— J'ai plus rien à vous dire, alors autant filer, dit-il en prenant son chapeau. Mais demain après-midi, je reviens. Dites-lui qu'elle m'attende. Je veux du pognon. Tant qu'elle paiera, je la boucle. Sensationnelle sa bagnole, hein ? (Il jeta un regard circulaire.) Oui, elle s'est remarquablement débrouillée. Je pourrai lui soutirer une belle pincée. Pas de chance, mon petit vieux ; quand j'aurai touché ma part, il ne vous en restera pas lourd.

Il sortit sur le palier et s'engagea en sifflotant dans l'escalier.

III

Claire entra dans la pièce, apportant avec elle une bouffée d'air froid du dehors ; des gouttelettes de pluie brillaient sur son manteau de fourrure.

— Harry ! Tu n'es pas encore couché ? Qu'est-ce que tu as ? (Elle s'interrompit, renifla et lui lança un coup d'œil intrigué.) C'est toi qui as fumé le cigare ?

Harry était assis devant le feu : d'innombrables mégots jonchaient la dalle de marbre devant la cheminée et une cigarette brûlait encore entre ses doigts jaunis de nicotine.

— Brady est venu, annonça-t-il sans la regarder.

Claire s'approchait du feu en retirant ses gants. Elle se figea sur place :

— Ici ?

Harry la regarda, et ce visage dur et froid, dans lequel tranchaient la bouche

trop rouge et les yeux fixes et brillants, lui coupa le souffle. Il avait, bien des mois auparavant, dit à Claire qu'il savait reconnaître une putain au premier coup d'œil, et lui avait assuré qu'elle n'en avait nullement l'allure, mais maintenant, elle l'avait. Il n'y avait pas à se tromper sur ce regard qu'il avait si souvent vu aux femmes qui arpentent les trottoirs, dans le iWest End ; cet étrange mélange d'impassibilité, d'insensibilité et de ruse qui en faisait des êtres inférieurs, à peine humains.

— Oui, ici, répondit Harry.

Il détourna les yeux et Claire, machinalement, acheva de se débarrasser de son chapeau, de ses gants et de son sac à main, qu'elle posa sur la table avant de prendre une cigarette dans un coffret.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda-t-elle d'une voix aussi dure que ses yeux.

— Tu ne le devines pas ? Viens t'asseoir. Il va nous empoisonner l'existence.

Au lieu de s'asseoir, elle alla se verser un verre de whisky. Il n'avait pas besoin de la regarder pour savoir qu'elle tremblait : le goulot de la bouteille tintait sur le bord du verre.

— Il m'a dit qu'il est marié avec toi depuis cinq ans. C'est vrai ?

Elle alla lentement s'asseoir près du feu, en face de Harry.

— Oui, c'est vrai. On m'avait dit qu'il était parti pour l'Amérique et je pensais qu'on ne le reverrait jamais. (Elle but une gorgée de whisky et posa le verre sur le rebord de l'âtre.) Je suis désolée, Harry. Mais tu tenais tellement à ce mariage. Je ne voulais pas te décevoir.

— Je vois, dit Harry.

Il resta un long moment à contempler les flammes sans rien dire. Puis :

— Ce qui est fait est fait. Mais je comprends. Bien sûr, c'était ma faute. Dommage que tu ne m'en aies rien dit, Claire. Tu n'avais pas confiance en moi ?

— J'avais trop peur de te perdre, dit-elle d'un ton maussade.

— Il veut de l'argent. Il viendra te voir demain après-midi.

Elle ne fit aucun commentaire, alors il la regarda. Ses yeux étaient fixés sur le feu. Elle avait l'air vieilli, usé ; elle faisait penser à un objet d'occasion dans une vitrine de brocanteur, comme si son placage précieux était parti, découvrant le bois grossier dont elle était faite.

— Il veut nous faire chanter, évidemment. On peut avertir la police, dit-il.

Il y eut un silence, qui parut interminable à Harry ; Claire ne bougeait pas et seuls ses yeux passaient d'un objet à l'autre.

— Il faut que je sache exactement ce qui s'est passé, dit-elle soudain. Dis-moi tout. Je suis sûre qu'il t'a raconté tout un tas de choses affreuses sur moi, mais répète-moi tout, sans omettre un détail.

D'une voix froide et comme impersonnelle, Harry répéta tout ce que Brady lui avait raconté.

— Il m'a dit qu'il te surveille, conclut-il, et que tu vas assez souvent chez Simpson.

Elle sursauta :

— Il ment, Harry ! Tu ne l'a pas cru, tout de même ?

Il la regarda droit dans les yeux, et elle détourna son regard.

— Je ne veux pas le croire, dit-il. Brady affirme aussi que toi et Lehmann... (Il s'interrompt, voyant son regard traqué.) C'est vrai ?

— Je t'avais prévenu ! éclata-t-elle soudain. Je t'avais bien dit que je suis pourrie. Eh bien, je le suis ! Je ne vais pas te raconter des salades. Simpson et Lehmann, je m'en fous complètement. C'est bien, je ne te mentirai pas, Harry. Oui, je vais chez eux.

— Mais enfin, Claire, comment as-tu pu ? (Il se leva et se mit à arpenter fébrilement la pièce.) Tu n'as pas pensé que je suis en rapports constants avec eux ? Pourquoi as-tu fait ça ?

— Comment crois-tu que j'ai obtenu mon contrat au Regent ? Mais enfin, Harry, tu ne comprends donc pas qu'ils ne sont rien pour moi ? Toi seul comptes dans ma vie. Depuis que je te connais, j'ai envie de faire des choses pour toi et je n'ai réussi qu'à te rendre malheureux. Je n'ai pas pu m'empêcher d'accepter, pour Simpson et Lehmann. C'était si facile... Je savais que je les mènerais par le bout du nez.

— Tu places l'argent au-dessus de tout, c'est là ton erreur. Oh ! Claire. Dire qu'on aurait pu être si heureux si tu m'avais laissé les soucis d'argent ! On n'aurait pas roulé sur l'or, bien sûr, mais tu ne te serais pas mise dans ce pétrin.

— Tu dois me détester maintenant, fit-elle d'une voix dure. Tu n'as pas tort.

Sans répondre, il alla vers la fenêtre, dont il écarta les rideaux pour regarder dans la rue balayée par la pluie. Elle se leva et alla lui poser une main sur l'épaule :

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas me quitter ?

Il secoua la tête et répondit sans se retourner.

— Non, oublions tout, pour l'instant, à part Brady. Quand nous en aurons fini avec lui, nous pourrons nous occuper de nos problèmes personnels, mais pas avant.

— Ça veut dire que tu me quitteras, mais dans quelque temps seulement ? Il faut que je sache, Harry. Je ne peux pas supporter cette incertitude. Tu ne comprends donc pas qu'un Simpson n'est rien pour moi ? Rien de plus qu'une source de profits ; c'est toi que j'aime et toute ma vie est basée sur toi. Tout ce que j'ai fait, cet appartement, la voiture, l'argent, tout cela je n'ai voulu l'avoir que pour te le donner. Si tu dois me quitter, dis-le-moi tout de suite.

Harry se retourna et lui fit face, l'air désespéré :

— Il aurait mieux valu que tu ne fasses rien de tout ça, Claire ! Non, je ne te quitterai pas. Si je te disais que rien n'est changé, je mentirais, mais je t'aime toujours et si tu essaies de changer, d'oublier ton besoin maladif d'argent, nous serons tellement plus heureux ! Tu ne peux donc pas le comprendre ? Renonce au théâtre. Re commençons à zéro. Quelle importance si on est pauvre ? Ne vaut-il pas mieux être pauvre que de se trouver dans un pareil pétrin ?

— Tu crois que Brady me permettra de renoncer à tout cela ? Il veut du fric, et il faudra que j'en gagne pour lui ! C'est une vraie sangsue et il s'agrippera à moi jusqu'à ce qu'il ne me reste plus une goutte de vie !

— Prévenons la police, c'est le seul moyen de se débarrasser d'un aussi immonde personnage.

— La police ? Je suis bigame. Tu crois que j'ai envie de retourner en prison ?

— Mais si tu lui donnes de l'argent, tu sais bien qu'il ne te laissera rien ! Jamais un maître chanteur ne vous lâche tant qu'il vous reste un sou !

— Tout ce que je sais, c'est que je ne retournerai pas en taule ! Je me tuerai plutôt !

— Claire... je t'en prie...

— J'aime mieux mourir que d'y retourner seulement huit jours ! Tu ne peux pas te faire une idée de ce que c'est, la vie en prison ! C'est pire que tout ce que j'ai jamais imaginé ! Enfermée loin de tout ! Obligée de faire des trucs dégoûtants ! Engueulée et brutalisée ! Isolée derrière des barreaux, comme un fauve ! Non ! Jamais je n'y retournerai ! Cette fois, je suis prête ! Je me suiciderai plutôt !

— Claire, il ne faut pas parler comme ça, dit-il, choqué. Nous n'avons pas le droit de mettre fin à notre existence !

Elle ricana avec mépris : là ton erreur. Oh ! Claire. Dire qu'on aurait pu être si heureux si tu m'avais laissé les soucis d'argent ! On n'aurait pas roulé sur l'or, bien sûr, mais tu ne te serais pas mise dans ce pétrin.

— Tu dois me détester maintenant, fit-elle d'une voix dure. Tu n'as pas tort.

Sans répondre, il alla vers la fenêtre, dont il écarta les rideaux pour regarder dans la rue balayée par la pluie. Elle se leva et alla lui poser une main sur l'épaule :

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas me quitter ?

Il secoua la tête et répondit sans se retourner :

— Non, oublions tout, pour l'instant, à part Brady. Quand nous en aurons fini avec lui, nous pourrons nous occuper de nos problèmes personnels, mais pas avant.

— Ça veut dire que tu me quitteras, mais dans quelque temps seulement ? Il faut que je sache, Harry. Je ne peux pas supporter cette incertitude. Tu ne comprends donc pas qu'un Simpson n'est rien pour moi ? Rien de plus qu'une source de profits ; c'est toi que j'aime et toute ma vie est basée sur toi. Tout ce que j'ai fait, cet appartement, la voiture, l'argent, tout cela je n'ai voulu l'avoir que pour te le donner. Si tu dois me quitter, dis-le-moi tout de suite.

Harry se retourna et lui fit face, l'air désespéré :

— Il aurait mieux valu que tu ne fasses rien de tout ça, Claire ! Non, je ne te quitterai pas. Si je te disais que rien n'est changé, je mentirais, mais je t'aime toujours et si tu essaies de changer, d'oublier ton besoin maladif d'argent, nous serons tellement plus heureux ! Tu ne peux donc pas le comprendre ? Renonce au théâtre. Re commençons à zéro. Quelle importance si on est pauvre ? Ne vaut-il pas mieux être pauvre que de se trouver dans un pareil pétrin ?

— Tu crois que Brady me permettra de renoncer à tout cela ? Il veut du fric, et il faudra que j'en gagne pour lui ! C'est une vraie sangsue et il s'agrippera à moi jusqu'à ce qu'il ne me reste plus une goutte de vie !

— Prévenons la police, c'est le seul moyen de se débarrasser d'un aussi immonde personnage.

— La police ? Je suis bigame. Tu crois que j'ai envie de retourner en prison ?

— Mais si tu lui donnes de l'argent, tu sais bien qu'il ne te laissera rien !

Jamais un maître chanteur ne vous lâche tant qu'il vous reste un sou !

— Tout ce que je sais, c'est que je ne retournerai pas en taule ! Je me tuerai plutôt !

— Claire... je t'en prie...

— J'aime mieux mourir que d'y retourner seulement huit jours ! Tu ne peux pas te faire une idée de ce que c'est, la vie en prison ! C'est pire que tout ce que j'ai jamais imaginé ! Enfermée loin de tout ! Obligée de faire des trucs dégoûtants ! Engueulée et brutalisée ! Isolée derrière des barreaux, comme un fauve ! Non ! Jamais je n'y retournerai ! Cette fois, je suis prête ! Je me suiciderai plutôt !

— Claire, il ne faut pas parler comme ça, dit-il, choqué. Nous n'avons pas le droit de mettre fin à notre existence !

Elle ricana avec mépris :

— Quoi ? C'est ma vie, à moi, et j'en fais ce qui me plaît. Allez, on va se coucher. Il est tard et je suis crevée. Viens, Harry.

Elle prit les objets qu'elle avait posés sur la table et, les épaules voûtées, se dirigea vers la chambre à coucher.

En la voyant ainsi, Harry se sentit envahi de pitié. « C'est ma faute, se dit-il, je me suis montré trop faible. » Et maintenant, il était trop tard : Brady les tenait à sa merci.

— Tu veux coucher avec moi ? demanda subitement Claire. Je comprendrais parfaitement que tu n'y tiennes pas.

— Mais si, chérie. Oublions tout. On va affronter le problème ensemble... Je ne sais pas comment ça finira, mais, quoi qu'il arrive, je serai là, à ton côté.

IV

Le lendemain après-midi, à trois heures précises, on sonna à la porte.

Claire sursauta, couvrant sa jupe de cendre de cigarette.

— Je vais y aller, dit Harry. Ne te laisse pas démonter.

Elle ; avait insisté pour voir Brady en tête-à-tête, mais Harry s’y était refusé :

— Autant qu’il sache tout de suite que je suis dans le coup, avait-il dit. On s’en sortira ensemble, ou pas du tout.

Depuis la fin du déjeuner, ils étaient restés assis sur le canapé, fumant nerveusement. Le coup de sonnette avait été un soulagement.

Brady se tenait devant lui, toujours aussi soigneusement vêtu, souriant et porcin. Derrière lui se tenait un autre homme trapu, au menton carré, aux yeux gris qui ne cillaient pas et à la bouche figée en un dur sourire. Harry reconnut aussitôt les cheveux de l’homme qui l’avait assommé d’un coup de chaîne de vélo et qui avait rendu Ron infirme pour la vie.

— Tiens, vous êtes là, vous aussi ? dit Brady avec son sourire tout en or. C’est parfait, justement je voulais vous dire deux mots. Charmant, cette réception ! Je vous présente Ben Whelan. Vous vous êtes déjà vus, je crois...

Whelan regarda Harry et son sourire s’élargit, découvrant des dents petites et régulières ; des dents solides de boxeur professionnel.

— Salut, petit pote ! dit Whelan.

Harry s’effaça ; il avait la bouche sèche et son cœur battait à tout rompre. Brady passa devant lui, et pénétra dans le salon. Whelan fit signe à Harry d’entrer à son tour.

— Avance, petit pote ! dit-il avec une gaieté sinistre. Je t’ai à l’œil.

Quand Harry entra dans le salon, Brady était déjà en train de parler à Claire :

— J’imagine que c’est de me revoir qui te donne cet air ému. J’ai amené Ben, qui se faisait une fête de retrouver sa belle brune préférée.

— Salut, poupée ! dit Ben. Comment ça s’est passé, au trou ?.

Claire était adossée à la cheminée. Elle était pâle, mais paraissait avoir dominé ses nerfs. Son air dur et résolu surprit Harry.

— Ce n’était pas une kermesse, dit Claire en haussant les épaules. Mais ça ne m’a rien coûté.

Brady fit entendre un petit rire :

— Tu as toujours eu le chic pour voir le bon côté des choses, toi. Comment tu trouves la baraque, Ben ? Tu peux faire le tour du propriétaire, Claire te permet.

— Les flics n’ont pas été invités, si c’est de ça que tu as peur ! ricana Claire.

— Regarde quand même, Ben, insista Brady.

Whelan passa dans la chambre à coucher.

— Commençons par nous servir à boire, poursuivit Brady. Autant que ça se passe amicalement. J'ai vu ton numéro au Regent. De première. Le coup du masque, c'était génial. Tu devais te sentir en sécurité, dessous.

— En effet, répondit froidement Claire. Harry, veux-tu servir à boire ? Ben prend du gin.

Claire paraissait parfaitement calme. Harry prit les verres et les bouteilles et ses mains tremblaient.

— Et le petit jeune homme a une affaire dans Grafton Street, reprit Brady avec un sourire bon enfant. C'est tout de même formidable, le chemin que vous avez fait, vous deux. Quand je pense que la dernière fois qu'on s'est vus vous gagniez tous les deux votre bifteck sur le trottoir !

— Pas mal la piaule ! dit iWhelan en revenant dans le salon. Je cracherais pas dessus. (Il secoua négativement la tête en réponse au regard interrogateur de Brady :) Il y a personne sous le plumard. Dis donc, mon petit pote, tu t'es fait ton trou dans de la plume, on dirait !

Claire lança un coup d'œil d'encouragement à Harry et se versa encore du whisky.

— Tu te fais combien par semaine, Claire ? demanda Brady en allongeant ses jambes lourdes.

— Cent livres, moins les impôts.

— C'est pas payé, le but de cette petite réunion de famille étant la question pognon, j'aimerais jeter un coup d'œil sur ton compte en banque. Fais voir ton relevé.

— Je l'ai laissé à la banque.

— Tu préfères que je te taxe au forfait ? dit Brady sans cesser de sourire. Oublie pas que le métier, c'est moi qui te l'ai appris. J'ai droit à ma commission. Si je t'avais moins bien appris à tirer, tu serais pas en train de jouer les vedettes sur la scène, hein ? Je voudrais pas te faire de peine, mais je te crois pas sur parole, pour ce qui est du pognon. Ou bien tu me montres ton relevé de compte, ou alors je t'estime à deux cents livres par semaine et je calcule ma commission là-dessus.

Claire hésita un instant, puis haussa les épaules et alla ouvrir un tiroir, d'où elle sortit un carnet qu'elle tendit à Brady.

— Merci, fit-il, un peu surpris, comme s'il se fût attendu à plus de résistance. Tu t'assouplis, ma charmante. Cent cinquante par semaine, dit-il à Whelan. Pas mal. Bon, alors maintenant, voyons les conditions...

Il vida son verre et le tendit à Harry :

— Vous permettez ? Le whisky est un excellent stimulant cérébral.

Pendant que Harry remplissait son verre, Brady fit quelques calculs sur le dos d'une enveloppe, tout en sifflotant doucement. Claire était retournée s'accouder à la cheminée, le visage fermé. Whe-lan, vautré dans un fauteuil, surveillait Harry.

— Bon, dit Brady. Résumons-nous. Tu es bigame et, comme tu sors déjà de taule, le meilleur avocat ne t'évitera pas le minimum : dix-huit mois. Grosso modo, tu as soixante-dix livres, impôts déduits, plus vingt-cinq de frais non imposables. Ça fait à peu près cent. Je ne veux pas la mort du petit cheval, je me contenterai de la moitié. Ben viendra tous les samedi encaisser cinquante livres. Tant que tu paies, je la boucle. A prendre ou à laisser.

Claire le regarda en face ; il y avait un éclair dangereux dans ses yeux, mais son visage restait de bois.

— Tu le regretteras, Robert, dit-elle enfin. J'ai joué le jeu avec toi. J'aurais pu me mettre à table : un mot, et tu en prenais pour cinq ans. Tu t'en rends compte, je pense ?

Il gloussa :

— Ne bluffe pas, ma douce. Tu sais ce qu'il leur arrive, aux indics et aux moutons ? Ben se serait occupé de toi. Tu savais ce que tu faisais, quand tu l'as bouclée, après ta petite couillon-nade de l'étui à cigarettes...

» Vous ne connaissez peut-être pas les lois du milieu, reprit-il en s'adressant cette fois à Harry. Une fille qui cause trop se fait débarbouiller proprement au vitriol. (Il se retourna vers Claire.) Toi, mignonne, si tu te mettais à table, tu éco-perais quand même de dix-huit mois pour bigamie et Ben serait là à t'attendre à la sortie. Il faut trouver mieux que ça, pour me contrer. (Il vida son verre et consulta sa montre.) Maintenant, je te signale que je suis attendu ailleurs dans vingt minutes. Alors, c'est dix-huit mois ou cinquante livres par semaine ?

— Je paierai, dit Claire d'un ton sec.

— Parfait ! fit Brady en applaudissant comme au théâtre. Qu'est-ce que tu dis de ça, Ben ? C'était bien envoyé, hein ? « Je paierai » !

— Elle ne pouvait pas faire grand-chose d'autre ! ricana Ben Whelan.

— Bon, reprit Brady, alors entendu pour samedi prochain. Ben viendra vers onze heures. Pas de chèques ni de gros billets, hein ? Tout en billets d'une livre. Autre chose ; ça fait huit semaines que tu travailles, alors tu me dois quatre cents livres. C'est bien ça ?

Claire ne broncha pas. Son visage s'était crispé et son regard s'était durci.

— Alors, reprit Brady, commençons par un acompte. Tu n'as pas quatre cents livres j'imagine ?

— Je n'en ai même pas cent devant moi.

— Toujours aussi panier percé ! fit-il avec un sourire à Harry. Jamais j'ai pu l'amener à mettre trois sous à gauche. Bon, n'en demandons pas trop. Mettons deux cent cinquante samedi et les deux cents autres d'ici un mois. Je ne suis pas méchant, hein ?

— Je n'ai pas deux cents livres.

— Dommage pour toi. Faudra les trouver. Tu peux toujours vendre ta voiture... C'est trop voyant, de toute façon. Remarque, la façon dont tu te procureras ces deux cents livres, ça ne me regarde pas. Deux cent cinquante livres samedi, ou sinon, gare ! Compris ?

Claire ne répondit rien.

— Ne sois pas si morose, reprit Brady d'un ton conciliant. Tu m'as compris, je pense ?

Elle eut un haussement d'épaules indifférent :

— Oui, j'ai compris, fit-elle.

— Et n'essaie pas de jouer au plus malin avec moi. Ça ne t'avancerait à rien. Tu me connais assez pour le savoir.

Claire sourit.

— Bravo ! Tu sais encore sourire ! Parfait. Voyons voir si tu vas le garder longtemps, ce sourire !

Il se tourna vers Harry :

— Et maintenant à vous, j'allais oublier. Vous êtes dans le coup. Si vous ne faites pas votre part de boulot, elle trinquera dur, *notre* femme.

— Laisse-le tranquille, *lui* ! coupa Claire.

— Tiens ! On ne sourit plus ! Tu en pincas encore pour lui ? Vous, mon petit vieux, vous êtes dans le coup et votre studio va nous servir. J'ai tout un tas de

négatifs à faire tirer en épreuves. C'est pas le genre de photos que vous faites d'habitude, mais ça se vendra bien à cinq shillings la pièce. Bien sûr, je ne paie rien pour le boulot. Les négatifs, c'est facile à faire ; le difficile, dans ce turbin, c'est d'en faire tirer suffisamment sans que les flics repèrent l'atelier qui fait le tirage. Vous, on ne vous soupçonnera jamais : un studio aussi chouette !...

— Non ! hurla Claire. Il n'en fera rien ! J'aime mieux aller en prison ! Et toi aussi tu iras, et pour plus longtemps que moi, salaud !

Brady se leva lentement :

— Tu remarqueras que, lui, il la boucle, fit-il. (Et, se tournant vers Harry.) Parlez-en entre vous. Ben viendra vous voir demain avec les négatifs. Vous avez jusqu'à demain pour réfléchir. Si c'est non, la petite ira se faire bronzer à l'ombre !

— Il ne fera rien ! reprit Claire. Dès aujourd'hui, je préviens la police.

Brady se contenta de sourire.

— Amène-toi, Ben, dit-il. On a mieux à faire qu'à écouter ça. Je n'aime pas le mélo.

Claire bondit vers lui, le visage blafard, les yeux mauvais.

— Et moi, je sais ce que je vais faire. Ne t'imaginer pas que tu vas t'en tirer comme ça !

Elle se mit à l'injurier dans des termes et avec une voix qui firent sursauter Harry.

— Claire ! Assez ! cria-t-il en l'attrapant et en la faisant pivoter vers lui. Assez !

Elle porta la main à sa bouche et se dégagea d'une secousse.

— Dehors ! dit Harry à Brady.

Brady continua à avancer vers la porte, de son pas assuré :

— Charmante petite nature, pas vrai ? Elles sont toutes pareilles. Alors entendu pour demain. Whelan viendra vous voir au studio avec les négatifs vers sept heures. Au revoir...

Il sortit, Whelan sur ses talons.

— Je m'excuse, fit Claire. Ça a été plus fort que moi. (Elle se versa un grand verre de whisky et l'avalait d'une lampée.) Eh bien, voilà ! Maintenant, on est fixés.

— Ecoute, Claire... commença Harry.

Mais elle l'interrompit d'un geste :

— Il n'y a qu'un moyen de nous tirer de là, Harry. J'ai passé ma matinée à examiner la situation sous tous les angles ; tout s'est passé comme je l'avais prévu ; je savais qu'il m'étranglerait, qu'il t'entraînerait dans l'affaire. Il n'y a qu'un moyen de nous en sortir : il faut nous séparer, mon chéri. Je vais disparaître, et jamais ils ne me retrouveront.

— Nous partirons ensemble. Nous pouvons être partis d'ici une heure. Faisons-le : à deux, nous trouverons un moyen de nous débrouiller.

Elle secoua la tête.

— Non, Harry. Impossible. Je suis pourrie et je pourris tout ce que je touche. Il faut d'ailleurs que tu restes pour témoigner contre Whelan. Lui, au moins, on peut le faire mettre en prison pour un bon bout de temps. Tu crois que Ron le reconnaîtrait ?

— Ne t'occupe pas de Whelan et écoute-moi, dit Harry en s'asseyant et en l'attirant à lui. Depuis que nous nous connaissons, c'est toi qui mènes la barque. Ça va changer. Si j'avais été moins faible, nous n'en serions pas là. Nous allons emmener le strict nécessaire et filer ensemble. Nous laisserons tout, à part nos vêtements. Brady ne pensera jamais que nous nous préparons à filer si nous laissons tout. On disparaîtra et personne ne nous retrouvera jamais.

Elle le regarda, sidérée :

— C'est sérieux, ce que tu dis là, Harry ?

— Oui, dit-il en se relevant. Va faire ta valise, ne perdons pas une minute.

— Mais, enfin, Harry, il faut faire quelques projets avant de nous lancer. Tu crois qu'on s'en sortira ? Moi, tout m'est égal, pourvu que nous restions ensemble !

Elle lui mit les bras autour du cou et se serra contre lui. Il l'embrassa avec passion :

— Je vais passer à la banque, prendre ce qu'il nous reste en compte, puis j'irai chez Mooney. Il m'a promis un coup de main en cas de besoin. Il nous faudra des cartes d'identité et des cartes d'alimentation. Il pourra nous procurer ça, je pense.

Claire avait changé du tout au tout. Elle était redevenue gaie et pleine d'enthousiasme.

— Ce sera merveilleux ! Disparaître et recommencer sa vie ailleurs, sous un autre nom ! Je me ferai teindre en blond ! Tu m'aimeras, blonde, dis, mon chéri ?

Harry la secoua avec impatience :

— Claire ! Ce ne sera pas une partie de plaisir. Nous allons vivre pauvrement, dans une seule pièce, sans doute. Il faudra tout le temps faire attention ! Ce sera tout, sauf merveilleux !

Elle lui caressa la figure en riant.

— J'adore ça, tu verras ! Rien que toi et moi, Harry ! Pense qu'avec l'auto on pourra emmener tout ce qu'on veut : nos vêtements, le poste de radio et la caisse de whisky que je viens juste de faire livrer. Oh ! oui, Harry ! Prenons l'auto !

— Tu es folle ? Elle n'est pas encore payée, d'abord. Il n'y a rien de plus facile à retrouver qu'une grosse voiture américaine en Angleterre.

Envoie un mot à ton Maurice pour qu'il la reprenne. Dis-lui que tu dois partir rapidement et que tu n'en veux plus.

Le visage de Claire s'assombrit :

— Je n'y, avais pas pensé. Soit. Ç'aurait été chic de partir avec la Cadillac, mais tu as sans doute raison. J'arrangerai ça avec Maurice.

— Bien. Je file voir Mooney. Bon Dieu ! la banque doit être déjà fermée et il faut bien que nous ayons un peu d'argent devant nous.

Elle courut à sa chambre à coucher et en ressortit les mains pleines de bagues et de bijoux.

— Va porter mes bijoux au clou. Ce n'est pas grand-chose, mais tu en tireras bien soixante ou soixante-dix livres.

Il glissa les bijoux dans sa poche.

— Il faudra faire notre deuil des cinquante livres qui restent en banque, dit-il en soupirant. Dès que nous serons sortis d'ici, nous n'aurons plus aucun rapport avec M. et M^{me} Ricks, n'oublie pas ça.

— Et Simpson ?

— Téléphone à Lehmann pour lui annoncer que tu pars en voyage. Raconte n'importe quoi, sauf ce qui se passe en réalité.

— Bien, Harry. Je vais le faire. Reviens vite.

— Je reviendrai aussi vite que je pourrai. Tu ne bouges pas d'ici, hein ?

— Bien sûr.

— Parole d'honneur ?

Elle l'embrassa.

— Si tu veux encore de moi, parole d'honneur !

Il sortit, la laissant fourrager dans les valises et parmi ses robes. Il se demandait avec angoisse ce qui les attendait. Claire ne paraissait pas se rendre compte de la situation. Recommencer à zéro allait être plus difficile pour elle que pour lui, elle pensait déjà à une voiture !

La seule chose certaine, c'était qu'il ne lâcherait plus les rênes ! Il ne se laisserait plus entraîner dans un pétrin pareil !

Il traversa à pas rapides le hall de la maison, sans remarquer Ben Whelan, installé dans un grand fauteuil, derrière une colonne. Mais Ben Vhelan le vit passer et ricana.

V

La teinturerie où Mooney était gérant se trouvait dans une petite rue latérale ; c'était une boutique minable, et, par la vitrine, on apercevait un appareil de pressing ; il y avait là trois filles qui avaient à peine plus de seize ans, et une arrière-boutique dans laquelle Mooney se terrait, tout en mâchonnant son cigare éteint.

Quand Harry poussa la porte, les trois filles levèrent le nez. Mooney avait dit qu'elles étaient laides comme les sept péchés capitaux ; c'était exagéré, mais pas tellement. Toutes les trois avaient des mines de papier mâché et des cheveux sales, mais rien de tout cela n'aurait résisté à un bon savonnage et à une cure de vitamines A, B et Cie.

— M. Mooney est là ? demanda Harry.

La plus jeune indiqua du pouce la porte du fond, d'un geste tellement expressif que Harry comprit très bien que, s'il trouvait Mooney la gorge

tranchée, ce ne serait pas elle qui se lamenterait.

Dans un petit cagibi meublé d'une table, d'un fauteuil et d'un classeur métallique, Mooney était vautre dans le fauteuil, les pieds sur la table. Il y avait plusieurs semaines que Harry ne l'avait revu et cela avait suffi pour amener un changement notable chez le vieux bonhomme. Il paraissait plus vieux, plus minable et plus désespéré ; ses semelles étaient percées et sa cravate déteinte était grasseuse. Son chapeau, toujours perché sur la nuque, était un peu plus difforme encore et ses poignets de chemise étaient effilochés et sales. Mooney ouvrit de grands yeux en apercevant Harry, ôta ses pieds de la table et tendit la main au visiteur.

— Bonjour, petit, dit-il avec un sourire qui lui éclaira le visage. Pour une surprise, c'est une surprise. Justement, je pensais à toi.

— Je suis content de vous revoir, Alf, dit Harry un peu embarrassé, en lui serrant la main. Comment ça va ? Vous avez bonne mine.

— Tu trouves ? Pas moi. Tiens, assieds-toi sur un coin de table. Le vieux Gimpy ne veut pas se fendre d'une deuxième chaise, il n'aime pas que j'aie des visites. J'ai pas de cigare à t'offrir, les affaires vont plutôt mal en ce moment.

Harry s'assit sur un coin de table et alluma une cigarette. Mooney soupira et se gratta le front d'un doigt sale :

— Remarque, c'est pas fait pour m'étonner. Mes coups de veine, à moi, ça ne dure jamais longtemps. Tu as vu ces filles ? Ça te dirait d'être enfermé toute la journée avec ça sous les yeux ?.

Elles me manquent bien, les petites danseuses. Le truc qui me débecte le plus au monde, c'est l'odeur de gonzesse mal lavée.

Harry n'écoutait que d'une oreille distraite, trop préoccupé par ses propres ennuis. Mooney le dévisagea attentivement :

— Qu'est-ce qui se passe, Harry ? Chez toi, ça se voit comme le nez au milieu de la figure, quand ça ne tourne pas rond. Je peux t'aider ? Les filles sont trop lourdes même pour écouter aux portes. Vas-y.

— Nous sommes dans un sale pétrin, Alf. Je ne peux pas vous donner de détails. Mais c'est suffisamment grave pour nous obliger à disparaître, sans laisser de traces.

— Les créanciers, hein ? Je me disais bien que ça arriverait un jour. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Il nous faudra des cartes d'identité et des cartes d'alimentation. Vous savez

où en trouver ?

Mooney se leva et alla vers la porte ; il l'entrouvrit et, s'étant assuré que les trois filles papotaient entre elles, alla se rasseoir.

— Ça peut se faire, chuchota-t-il. Mais ça coûte cher.

— Alors je vous demanderai de le faire, et vite. C'est une question d'heures, Mooney.

— Ça te coûtera dans les trente livres. Et c'est pas cher. Le gars qui fabrique ça est un copain. Si tu y allais toi-même, tu en aurais pour cinquante livres comme rien.

Harry tira son portefeuille de sa poche et posa trente-cinq livres sur la table :

— Merci, Alf. Et il y a cinq livres pour vous.

Mooney hésita, puis secoua la tête :

— Non, mon petit gars, si tu es dans un pétrin comme ça, tu auras besoin de tout ton pognon. Tu m'en as assez filé comme ça, dans le temps. Je suis content de pouvoir te rendre service, dit Mooney en repoussant le billet de cinq livres.

— Merci, Alf. C'est vrai que j'aurai besoin de tout ce que je peux récupérer, jusqu'au dernier sou. Mais voilà un chèque de cinquante livres. C'est tout ce qui me reste en banque et je ne peux pas aller l'encaisser. Il faudra donc que je le laisse ; alors autant que vous alliez le toucher. Vous donnerez vingt-cinq livres à Doris et vous garderez le reste pour vous.

Mooney hésita encore. La tentation d'accepter était si forte qu'il se mit à transpirer.

— Non, encore une fois, Harry, dit-il en respirant lourdement. Je peux faire banquer ce chèque par un voisin. Tu auras plus besoin de ces cinquante livres que Doris et que moi.

— Pas question de laisser tomber Doris sans un sou. Je vous demande de faire comme je vous le dis. Nous nous débrouillerons avec ce que nous avons.

Mooney haussa les épaules et mit le chèque dans sa poche.

— Soit. Merci, Harry. Tu ne peux pas savoir le service que, toi, tu me rends. Ces vingt-cinq livres me sauvent la vie ! Tu veux vraiment que je les prenne ?

— Oui. Et maintenant, dépêchez-vous de me trouver ces papiers. A quelle heure je dois vous rappeler ?

— J'aurai tes cartes vers six heures.

— Parfait. Je reviendrai les chercher. Faites-les établir aux noms de Douglas et Hélène Kent, mariés, ayant habité en dernier lieu 23, Sinclair Road, West Ham, Londres. Ça va ?

— Eh ben, mon vieux ! Tu t'y mets drôlement, toi !

— Oui. Et encore un mot, Alf : quoi qu'il arrive, pas un mot. Il se peut que la police fasse une enquête ; ce n'est pas sûr, mais ça se peut. Vous ne vendrez pas la mère, hein ?

— Cette question ! Pour qui tu me prends ? C'est Claire qui a... Pas toi ?

— C'est elle, oui. Mais je ne la quitte pas.

Mooney se gratta la mâchoire.

— T'as raison, va. Moi, je l'aime bien, au fond. Un peu écervelée, mais elle ferait n'importe quoi pour toi.

— Je sais... Alors, à tout à l'heure, Alf. Je reviendrai à six heures.

— Non. Ça te fera gagner du temps de ne pas revenir ici. Je te retrouve à six heures au « Duc de Wellington » ; de toute façon, il faut que j'aille à Soho. Je file avec toi. Tu prends un taxi ? Tu pourras me déposer à Piccadilly.

— Entendu. Mais vous pouvez sortir comme ça ?

— Je sors et puis c'est tout !

Mooney se leva, redressa son nœud de cravate, enfila sa veste et rangea soigneusement son mégot de cigare dans un tiroir de sa table :

— Si c'est pas dégoûtant ! Voilà trois semaines que je suce le même ! grognait-il. Je ne peux plus me payer de cigares, avec le prix qu'ils coûtent maintenant !

Il sortit, suivi d'Harry.

— Dites donc, les petites, je dois sortir. Que l'une de vous reste ici jusqu'à mon retour ; ce sera avant six heures et demie. Si M. Gimpy téléphone, dites-lui que j'ai dû aller chez le dentiste.

Un taxi passait. Ils montèrent.

— Et Ron ? dit soudain Mooney. Si tu disparaiss...

— Je ne lui sers à rien, à Ron. Mais si vous trouvez un moment pour aller le voir, ce sera gentil. Dites-lui que je lui écrirai dès que je serai installé.

— Je trouverai bien le moyen ! grogna Mooney. C'est un problème de trouver

quelque chose à faire à mes moments perdus... Fais bien gaffe, Harry et, pour l'amour du Ciel, ne finis pas comme moi. C'est facile de se laisser aller, tu sais... Si tu n'as pas fait ton trou à quarante ans, c'est fini. N'oublie pas, hein ! Un type de quarante ans, personne n'en veut, à notre époque, s'il n'a pas son petit job bien solide.

Harry déposa Mooney à Piccadilly, puis se dirigea vers son studio, où il trouva Doris en plein travail.

— Je croyais que vous ne viendriez pas, aujourd'hui, Harry, dit Doris. J'ai deux rendez-vous pour vous, demain ; et M^{me} Grierson a commandé...

— Doris, il m'arrive une histoire compliquée. Je file. Ne me posez pas de questions, mais je dois disparaître.

— Claire ?... Claire part avec vous ?

— Oui.

— Alors, c'est elle qui a une histoire compliquée. Pas vous.

— Peu importe. Je dois filer. Annulez tous les rendez-vous et occupez-vous de tout liquider. Je ne reviendrai plus.

— Mais c'est impossible ! C'est de la folie ! Juste comme ça commençait à rendre ! Et il y a le bail...

— Je m'en vais. Soyez gentille, Doris, ne me compliquez pas davantage les choses. J'ai vu Mooney, il vous remettra vingt-cinq livres. C'est tout ce que je peux faire pour vous. Je suis navré, Doris, ne me regardez pas avec ces yeux-là, mais je n'y peux rien.

— Vous n'auriez pas dû l'épouser ! J'ai toujours su que ça vous amènerait des histoires. Tant pis si je vous mets en colère ! Elle ne vaut rien ! C'est une garce ! Laissez-la tomber ! Oubliez-la ! Qu'elle aille son chemin et vous, vous suivrez le vôtre, Harry.

— Je l'aime. Je sais qu'elle ne vaut rien. Elle aussi le sait. Mais ça n'a aucune espèce d'importance quand on aime comme je l'aime.

— Mais le matériel ? cria Doris, éplorée. Et le pas de porte ?

— Faites-en ce que vous voulez. Si vous pouvez en tirer trois sous, allez-y, ce sera votre boni. Tout ce que j'emporte, c'est mon Leica et quelques chargeurs. Vous me manquerez, Doris.

Il alla prendre son appareil dans un placard, serra Doris contre lui, l'embrassa sur le front et sortit à grands pas, sentant sa gorge se serrer.

Il n'était que cinq heures. Une heure à tuer. Il entra dans une cabine téléphonique et forma son numéro. Claire répondit.

— Tout va bien, annonça Harry. Il va nous avoir ce qu'il faut. Et de ton côté, ça va ?

— Au poil, répondit-elle d'une voix surprenante d'entrain. J'ai tout emballé et je me mets à décolorer mes cheveux.

— Pas au téléphone, chérie, voyons ! Je serai de retour avant sept heures. Tu as écrit à Maurice ?

— Oui. Et j'ai eu Val au bout du fil. Il est furieux. Il m'a dit que Simpson pourrait me poursuivre pour rupture de contrat ; je lui ai dit qu'il n'a qu'à me poursuivre. J'ai eu raison ?

— On ne peut pas faire autrement... fit Harry en essayant de masquer le coup que cela venait de lui porter. Attends-moi. Je serai là à sept heures.

Après avoir arpenté les rues de Piccadilly pendant ce qui lui parut une éternité, il s'achemina vers le « Duc de Wellington ».

Lorsqu'il entra, le gérant le regarda et prit un air perplexe :

— Tiens, bonjour ! dit-il au bout d'un instant de réflexion. Voilà longtemps que je ne vous ai vu. Si je me souviens bien... ce déplorable petit incident... c'était en juillet ?

— En octobre, dit Harry, heureux qu'on le reconnaisse. Le temps passe, hein ? Non, je n'étais pas à Londres.

— La maison se fera un plaisir de vous offrir un verre. Qu'est-ce que vous prenez ?

Au « Duc de Wellington », ce ne pouvait être que de la bière, se dit Harry. C'était une vieille habitude trop ancrée pour qu'on en change.

— Et la fille avec qui vous étiez ? lui demanda le patron en lui servant sa pinte de « bitter ». Quel beau morceau ! Une amie à vous ?

— Non. Je ne l'ai jamais revue.

— Domage... Ce ne devait pas être un ange, remarquez, mais, bon Dieu ! on aimerait mieux trouver ça dans son lit qu'un courant d'air !

Harry grogna et déplia *l'Evening Standard* qu'il avait dans sa poche.

Le bar commençait à se remplir, et Harry regarda tout autour de lui. Il retrouvait les visages de jadis : les trois hommes aux feutres noirs parlant à voix basse et buvant du whisky ; le bonhomme au visage de papier mâché et

sa femme remuante et chichement vêtue dégustant leur porto, l'air de plus en plus minable.

Les aiguilles de la pendule au-dessus du bar avançaient lentement. Enfin, à six heures un quart, la porte s'ouvrit et Mooney entra.

— Ça va ? se hâta de lui demander Harry, à voix basse.

— Oui. J'ai ; eu un petit accrochage pour le prix, mais il a fini par céder. Tiens, mets ça dans ta poche. N'ouvre pas ici.

Harry mit dans sa poche la grosse enveloppe épaisse.

— Je ne sais pas comment vous remercier, Alf.

— N'en parlons plus, mon petit. Dépêche-toi de filer, je sais que tu es pressé de la retrouver. Bonne chance ! Et dis-lui bonne chance de ma part. Si jamais tu as besoin de me voir d'urgence, voilà un numéro de téléphone. (Il tendit une carte à Harry.) Ne dis pas de trucs compromettants au gars qui te répondra, mais il te donnera toujours mon adresse, au cas où j'aurais déménagé.

Harry lui serra chaleureusement la main.

— Merci encore, Alf. On se reverra, j'espère.

— A un de ces jours. Ne te laisse pas aller. Les coups durs, ça me connaît. Crois-moi, on s'en dépatouille toujours.

Harry lui tapota l'épaule et sortit à pas rapides. La séparation avec Mooney l'avait ému plus qu'il ne l'aurait imaginé. Drôle de bonhomme, Mooney, mais c'était un ami sûr.

Harry fit signe à un taxi et donna l'adresse de son appartement. En route, il ouvrit l'enveloppe. Les papiers d'identité y étaient, bien établis aux noms de Douglas Kent et Hélène Kent.

A l'intérieur se trouvait une autre enveloppe sur laquelle Harry lut, en fronçant les sourcils, ces quelques mots :

Je donnerai ses vingt-cinq livres à Boris, mais moi, je n'aurais pas pu garder ça, en sachant que tu n'as pas un rond. C'est jou ce qu'on peut devenir cave en vieillissant, non ? Porte-toi bien.

Alf.

El, il y avait vingt-cinq billets d'une livre.

VI

Près de la porte, il vit quatre valises et un carton à chapeaux, sur lequel était jeté le vison de Claire.

Harry referma la porte derrière lui. C'était lourd à traîner, tous ces bagages, mais tant pis. Ce serait trop bête de ne pas emporter tout ce qu'ils possédaient comme vêtements. Dieu seul pouvait savoir quand ils auraient les moyens de s'en acheter d'autres.

— Tu es prête, Claire ? appela-t-il en entrant dans le salon. Tout est réglé, Mooney a...

Il s'interrompit, apercevant Claire affalée dans un fauteuil, complètement saoule. Elle leva sur Harry son visage sans expression. Ses yeux se plissaient comme ceux d'une femme myope qui se refuse à porter des lunettes. Elle était échevelée et son chemisier de soie rose était déchiré. Un de ses bas, décroché, retombait en accordéon sur sa cheville.

Harry eut l'impression d'avoir une inconnue devant lui. Une image du passé lui revint soudain, comme lentement formée sur un écran de télévision. Il revit une entrée sombre, une mégère occupée à secouer un tapis devant la maisonnette voisine ; il sentit de nouveau l'odeur de crasse et d'alcool, entendit la voix avinée qui lui proposait du « sport » pour une livre.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Claire ?

Sous la peau blême du visage, les muscles frémirent comme l'eau sous le vent :

— Je me suis brûlé la main, dit-elle.

Il regarda la main droite de Claire, couverte d'ampoules et tachée de brun jaunâtre. Une cigarette achevait de se consumer entre deux doigts, les brûlant sans que Claire parût même s'en apercevoir.

D'un geste brusque, il fit tomber le bout de la cigarette sur le tapis et il vit alors d'innombrables

trous dans la laine, partout où elle avait laissé tomber des mégots allumés.

— Mais enfin, Claire, qu'est-ce que tu racontes ? Reprends-toi ! Il faut partir ! Qu'est-ce que t'a pris de te saouler ?

— Il faut que tu me fasses un enfant ! dit-elle en le regardant d'un air triste de

poivrote. J'ai tout bien combiné ! On ne me touchera pas si tu me fais un enfant !

— Mais enfin, Claire, de quoi parles-tu ? Reprends-toi ! Il faut partir ! Tu ne comprends pas ?

— C'est pas vrai, ce que je dis ? fit-elle en le lorgnant de tout près et en lui soufflant dans le nez son haleine chargée d'alcool. J'ai bien lu quelque part qu'on ne touche pas à une femme enceinte. Il faut que tu me fasses un enfant, Harry ! Si tu ne veux pas, je me le ferai faire par quelqu'un d'autre !

Il l'empoigna par les épaules, la releva et la secoua.

— Assez ! Tu ne sais plus ce que tu dis !

Elle le repoussa avec une énergie surprenante :

— C'est toi qui ne sais pas ! grogna-t-elle. C'est tout de suite qu'il faut que tu me fasses un enfant ! C'est le seul moyen d'en sortir, Harry !

Elle se mit soudain à sangloter en s'accrochant à lui :

— J'ai tellement peur ! gémit-elle. Il faut que tu me fasses un enfant ! On ne pend pas une femme enceinte !

Harry sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Était-elle devenue folle tout d'un coup ? Il la prit dans ses bras et la regarda dans les yeux. La terreur qu'il y lut lui donna le vertige.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Il est là-dedans ! Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Il m'a surprise alors que j'étais en train de faire mes valises ! Il m'a dit qu'on n'arriverait jamais à filer. Je suis allée à la cuisine et il m'a suivie. Il y avait un couteau sur la table. J'ai empoigné le couteau, et...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? fit Harry qui sentait son cœur lui marteler les côtes. Tu es saoule !

— Il faut que tu me fasses un enfant ! Je ne veux pas mourir ! Harry ! je ne veux pas mourir ! Qu'est-ce qu'on va faire, Harry ?

Il la repoussa et se précipita à la cuisine, ouvrit la porte et fit un pas en avant.

Mais il recula. Ben Whelan gisait sur le carrelage, les genoux repliés sous le menton et les poings serrés. Ses yeux morts paraissaient suivre un cafard qui déambulait lentement au plafond.

CHAPITRE III

I

M. et M^{me} Douglas Kent habitaient au 43, Fairfield Road, deux pièces d'un meublé délabré, dans le quartier le plus pauvre de Hastings.

Le 43 appartenait à M^{me} Jennifer Bâtes, qui louait en meublé depuis vingt ans et s'enorgueillissait de connaître tous les trucs du métier. Avant de se faire écraser par un tramway, son mari avait fait une assez jolie carrière de comédien de tournées en province. Bâtes avait été un bonhomme rubicond et d'humeur joyeuse, qui mettait les nerfs de sa femme à rude épreuve en se refusant à toute scène de ménage. En mourant, il lui avait laissé cinq cents livres, avec. lesquelles elle avait acheté la maison meublée de Fairfield Road.

M^{me} Bâtes n'avait rien du prix de beauté. Elle était petite et grasse, avec des proéminences aux endroits les plus inattendus. Son visage faisait penser à une pâtisserie rance : il était tout rond et comme travaillé par le levain, grêlé par surcroît par la variole. Ses petits yeux étaient perçants et sa bouche en coup de sabre.

Elle avait cinq locataires : les Kent et trois hommes, maigres, quinquagénaires, ouvriers des chemins de fer. Ces trois hommes, qui étaient amis de longue date, travaillaient tous les jours sur la voie du train de Londres. Chaque matin, ils se levaient à cinq heures pour aller à leur travail et rentraient se coucher à neuf heures tous les soirs. M^{me} Bâtes ne les voyait que rarement et ne les entendait pratiquement jamais. Ils habitaient depuis plus de dix ans au 43 et M^{me} Bâtes avait fini par considérer qu'on pouvait leur faire confiance dans toute la mesure où on peut faire confiance à quelqu'un, et aussi qu'ils étaient le modèle des locataires.

Le ménage Kent la satisfaisait moins, la femme surtout. Le jeune homme semblait inoffensif, mais la femme paraissait être plus dure encore que M^{me} Bâtes elle-même, qui s'enorgueillissait pourtant de sa dureté. Chaque fois qu'elles se livraient à un échange d'aigreurs verbales – ce qui s'était

produit assez souvent, – M^{me} Bâtes devait battre en retraite, vaincue.

Le jeune Kent se dépêchait d'arrondir les angles. Il paraissait avoir peur de froisser M^{me} Bâtes et cette peur faisait beaucoup pour adoucir la logeuse, car elle aimait qu'on la craigne.

Les vrais ennuis avaient commencé le jour où M^{me} Bâtes avait découvert que sa locataire était enceinte.

– Pas chez moi en tout cas ! s'était-elle écriée . Je n'ai jamais eu d'enfants chez moi, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer ! Il va falloir décamper avant d'avoir ça, hein !

La jeune M^{me} Kent s'était contentée de ricaner : « On ne braille pas après les poussins avant qu'ils ne soient sortis de l'œuf ! » et de claquer la porte au nez de la logeuse outrée.

Puis, un jour où les Kent étaient sortis, M^{me} Bâtes était allée explorer leur chambre et avait trouvé trois bouteilles de gin sous le lit, ce qui avait déclenché un nouveau drame.

– On n'a jamais bu d'alcool dans ma maison, avait-elle vociféré en leur agitant une bouteille sous le nez, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer à tolérer ça !

Le visage imperturbable, M^{me} Kent s'était contentée de lui demander la liste des autres choses qu'elle ne tolérait pas et avait conclu par un conseil sans aménité :

– Allez donc faire votre lessive, espèce de vieille toupie !

Il avait fallu tout le doigté de Kent pour arranger l'affaire, cette fois-là. Il avait demandé à sa logeuse de tenir compte de l'état de sa femme et promis que cela ne se reproduirait plus.

Si Kent n'avait pas payé son loyer aussi régulièrement et si ses revenus avaient été plus gros, M^{me} Bâtes aurait volontiers flanqué le jeune ménage à la porte, après une telle scène, mais elle ne tenait pas à perdre les quarante-cinq shillings du loyer et elle avait passé la main.

Kent travaillait chez Mason's, le magasin de photo du port. Il développait les films et tirait les épreuves, passant de longues heures dans la chambre noire, rentrant chez lui vers sept heures seulement, épuisé. M^{me} Bâtes ne savait pas combien il pouvait gagner, mais ce ne devait pas être grand-chose, si on en jugeait par les costumes qu'il portait. La femme était mieux habillée, au début du moins, quand elle était arrivée avec une fourrure qui ressemblait à du vison. Mais la fourrure avait disparu depuis – au clou sans doute – et les robes nouvelles que la jeune femme avait dû acheter pour camoufler sa taille qui s'épaississait étaient de la plus vulgaire confection.

C'était un drôle de couple, qui vivait sans amis. Ils étaient à Hastings depuis plus de six mois déjà, mais ils restaient toujours à l'écart de tout le monde. Quand ils sortaient, c'était toujours pour aller vers le haut de la colline, du côté du château et jamais en ville.

Kent avait dit à M^{me} Bâtes qu'auparavant ils avaient vécu à Londres, dans le quartier de West-ham, mais qu'ils avaient toujours eu envie de vivre au bord de la mer. Le jour où il avait vu l'offre d'emploi de Mason's, il avait donc sauté sur l'occasion. Son rêve était maintenant d'avoir une maison à eux, et M^{me} Bâtes avait presque pitié de lui, tellement il était ému chaque fois qu'il parlait de ce projet.

Elle aurait bien aimé que Kent reste chez elle. Mais il y avait la femme... Une vraie grue, celle-là. Quelquefois elle se mettait à incendier son mari, mais il parvenait à la faire taire presque aussitôt, et jamais M^{me} Bâtes n'avait pu accourir assez vite pour apprendre le sujet de leurs disputes.

Kent disait que l'enfant ne naîtrait que dans trois mois, ce qui leur laissait le temps de chercher un autre logement.

— Trois mois ? avait riposté M^{me} Bâtes en ricanant. N'en croyez rien. Je m'y connais. Celles qui se tapent du gin, elles accouchent toujours plus vite que les autres. Ça y sera avant deux mois ! Je ne me suis encore jamais trompée !

M^{me} Bâtes se rappelait bien le jour où les Kent étaient arrivés chez elle. Elle était en train de prendre le thé dans sa cuisine en lisant, dans son journal, le récit du crime de Park Lane : une belle affaire, bien sanglante. Un homme recherché par la police avait été trouvé assassiné dans un appartement luxueux de Park Lane ; on cherchait maintenant les locataires de l'appartement, Harry et Claire Ricks. Mais le couple avait disparu sans laisser de traces. L'inspecteur Claude Parkins poursuivait activement son enquête. Jusque-là, ça n'avait rien donné. On savait seulement que ce meurtre devait avoir le chantage comme mobile.

Elle était plongée dans les détails de l'affaire quand on avait sonné à la porte. Du premier coup d'œil, elle avait jaugé la femme : une de ces blondes à manteau de fourrure qui vous attirent toujours des ennuis. Mais l'homme était gentil et il acceptait de payer quinze jours de loyer d'avance.

M^{me} Bâtes s'était étonnée un jour de voir que la femme ne sortait jamais, mais Kent lui avait expliqué que sa femme était souffrante. C'était tout de même drôle, pour cette blonde, de rester chez elle pendant cinq semaines d'affilée, non ?

Bien que six mois se fussent écoulés depuis sa fuite, Harry ne parvenait pas à retrouver la paix. Il était arrivé à ne plus trembler de tous ses membres chaque fois qu'il rencontrait un policeman ou qu'il entendait des pas lourds dans l'escalier, mais il gardait l'esprit de l'homme traqué ; il ne pouvait ouvrir un

journal sans un sentiment de crainte. Marcher dans les rues lui était atrocement pénible et, si quelqu'un s'approchait de lui, son cœur se mettait à battre la chamade.

C'était extraordinaire, la façon dont ils avaient échappé à toutes les recherches. Sans doute était-ce dû au fait qu'ils avaient tout préparé pour leur fuite avant l'assassinat, car le cadavre de Whelan avait été découvert tout de suite après leur départ.

Claire avait été tellement secouée que, si elle avait été seule, elle se serait livrée à la police. Il y avait des jours où Harry désespérait de la voir jamais redevenir elle-même. Elle était toujours prête à prendre la fuite à la moindre alerte : un cri dans la rue, une voiture qui freinait trop brusquement lui donnaient de véritables crises. Et puis, avec le temps, elle avait fini par se dire qu'elle avait eu tort de tellement vouloir un enfant. Elle se sentait prise au piège, maintenant que sa maternité proche devenait une gêne physique. Elle en voulait à Harry, l'accusait d'être responsable de tout, maudissait le jour où elle l'avait rencontré. Harry se montrait indulgent et patient à l'extrême avec elle. De son amour, il ne restait plus grand-chose, mais sa loyauté était totale. Il ne pouvait pas oublier que ce qu'elle avait fait, c'était beaucoup plus pour lui que pour elle-même. Il se rappelait comme elle s'était livrée quand Parkins l'avait accusé, lui, d'avoir volé l'étui à cigarettes. Et sa générosité à son égard ! Désormais, c'était à lui de l'entretenir. Mais, avec les six livres qu'il gagnait par semaine, ils arrivaient à peine à vivre chichement.

Il leur restait trente livres, sur la vente des bijoux de Claire, mais la somme fondait à vue d'œil. Claire exigeait sa bouteille de gin par semaine, et Harry la soupçonnait fort d'aller boire encore dans un *pub* voisin, quand il n'était pas là. Il avait bien essayé de la raisonner, mais elle l'avait vertement rabroué :

— Il faut bien que je fasse quelque chose ! Tu me vois traîner toute la journée, du lundi au samedi, entre ces quatre murs ? Et puis ne fais pas cette tête-là ! Tant qu'on aura un peu d'argent, je boirai autant qu'il me plaira.

De plus, elle fumait sans arrêt, alors que Harry avait renoncé aux cigarettes.

Au début, il s'était montré tout ému à l'idée d'avoir un enfant, mais Claire l'avait vite désillusionné :

— Regarde-moi ! braillait-elle. Tu t'imagines que je le veux ! Si j'avais pu penser une seconde qu'on pouvait s'en tirer, je n'aurais jamais eu la folie de le garder. Regarde ce que cette petite brute a fait de ma silhouette ! Oh ! cesse de faire cette tête ! C'est ta faute si tout ça est arrivé !

Et parfois, cependant, elle devenait tout autre et l'étreignait en pleurant, son visage tout contre le sien, lui jurant qu'elle l'aimait et qu'elle ferait n'importe quoi pour lui.

— Ne fais pas attention à ce que je dis, chéri, je suis tellement malheureuse et j'ai si peur. Oh ! Harry ! Que va-t-il nous arriver ? Imagine que l'enfant naisse et qu'on nous découvre ? Ce n'est pas ça qui les empêchera de me pendre. Dans un sens, je préférerais qu'ils nous trouvent tout de suite, comme ça ils ne pourraient pas m'exécuter. Comprends-tu ?... Plus ils mettent de temps à nous trouver, et plus c'est terrible pour moi.

Elle s'écarta de lui et passa des doigts fébriles dans sa chevelure :

— Je me sens devenir folle ! Je suis tellement effrayée à l'idée d'avoir le gosse ! J'ai horreur de souffrir ! Je suis abominablement lâche ! Parfois, je me dis que je vais me tuer. Ce serait le bon moyen d'en finir.

Elle parlait tout le temps de suicide, maintenant, et Harry en était malade. Il n'était pas impossible, se disait-il, qu'elle essaie vraiment de se tuer, dans un moment d'exaltation. Il faisait de son mieux pour la remonter quand il la trouvait dans une crise de dépression, mais, aussitôt qu'elle sortait de ses accès de tendresse, elle redevenait hargneuse et lui reprochait de ne pas gagner assez d'argent et de la laisser moisir dans des chambres minables.

Harry vivait un cauchemar éveillé. Il se disait que c'était la solitude des longues journées qui agissait ainsi sur les nerfs de Claire. Il la poussa à sortir. Elle commença par refuser, craignant d'être reconnue dans les rues ; mais, au bout de quelques mois, quand l'affaire ne fut plus d'actualité, elle prit l'habitude d'aller en ville, toujours seule.

— Ce ne serait pas prudent, lui disait Harry, de sortir à deux. Quelque flic un peu trop malin pourrait nous repérer si nous étions ensemble...

Ils ne sortaient donc que le soir, gagnant les hauteurs, près du vieux château, où jamais aucun policier ne montait. Ils s'asseyaient sur un banc et regardaient les passants qui se promenaient en bas, le long des quais.

Ils avaient fini par trouver une sorte d'équilibre quand, un jour, Harry, qui avait perdu son stylo, ouvrit sans y prendre garde un tiroir que Claire s'était attribué. Il jeta un coup d'œil, et fut inondé de sueurs froides.

Il passa dans l'autre pièce, où Claire était occupée à se faire les ongles.

— Où as-tu trouvé ceci ? demanda-t-il en tendant à bout de bras un sac à main en cuir. Je l'ai trouvé dans ton tiroir. Il est tout neuf. Où l'as-tu eu ?

Claire rougit et bondit :

— Comment as-tu osé fouiller dans mon tiroir ?

Il la regarda, et elle essaya de soutenir son regard horrifié, n'y parvint pas et alla regarder dehors par la fenêtre.

— Tu l'as volé, n'est-ce pas ?

— Et puis après ? J'ai besoin d'avoir des choses convenables ! Si tu n'es pas capable de me les offrir...

Il la fit pivoter brutalement.

— Imbécile ! lança-t-il d'une voix frémissante. Tu ne vois donc pas que c'est ça que la police attend ? La police connaît son métier ! Que le magasin où tu as volé signale les vols et aussitôt on se demandera si ce n'est pas toi qui es venue t'installer à Hastings.

Claire blêmit :

— Et alors ? Tu crois que je vais passer toute ma vie dans ce trou, sans un sou ? Mon autre sac est usé. Tu crois vraiment que la police devinera que c'est moi qui ai pris celui-ci ?

— Enfin ! Claire ! dit Harry accablé. Tu es donc absolument incapable de distinguer le bien du mal ? Que ton vieux sac soit usé n'est pas une raison suffisante pour aller en voler un autre. Il n'y a pas que le danger de te faire arrêter ! Tu ne vois donc pas que c'est ignoble !

— Moi, je suis ignoble, répliqua-t-elle d'un air de défi. Et je n'en ai jamais fait un mystère. Enfin quoi ! Je ne dois plus jamais m'amuser dans la vie ? Je ne dois plus jamais avoir de belles choses ?

— Laisse-moi le temps de me retourner, Claire ! supplia Harry. J'attends une occasion de gagner plus d'argent. Je te promets que j'en gagnerai davantage. Mais, toi, il faut que tu me promettes de ne plus jamais voler.

Elle promit, d'un air buté, mais insista pour garder le sac.

— Je ne peux pas le remettre en place, pas ? Alors autant le garder, maintenant que je l'ai.

Harry s'était fixé comme premier but de trouver un logement où on les accepte avec leur enfant. Tous les soirs, il partait en prospection dans les petites rues, entrant dans toutes les maisons qui portaient le panonceau « Maison meublée ». Mais nulle part on ne voulait d'un moutard piailleur. Quelques logeuses lui exprimaient leur sympathie ; elles lui disaient qu'elles auraient bien voulu l'aider, mais ne le pouvaient pas.

— Les clients ne veulent pas être incommodés par les cris d'un nouveau-né, expliquaient-elles.

Quant à Claire, elle lui reprochait de la laisser seule de longues soirées durant :

— Tu ne penses tout de même pas que je vais le garder, le mouflet ? lui dit-elle un soir. Dès que je serai sortie de l'hôpital, je vais te le déposer sur un pas de

porte, et adieu la compagnie !

C'en était tout de même trop pour Harry.

— Claire ! C'est de notre enfant que tu parles ! Je ne te le permettrai pas !

— Ça va, change de disque ! Tu ne vas pas me casser les pieds avec des histoires d'amour maternel, non ? Tu n'imagines pas que je vais le nourrir ! J'ai horreur des mômes ! Je le flanquerais plutôt à la mer !

Harry avait lu, dans le temps, qu'une femme enceinte a souvent des idées baroques et se consolait en se disant que Claire ne pensait pas ce qu'elle disait. Cela ne fit que le pousser à chercher plus activement un logement plus agréable.

Un employé du photographe s'était pris d'amitié pour Harry, un brave garçon, pas très malin, au visage de clair de lune toujours souriant. Il arborait à la boutonnière l'insigne des « Croisés du Christ » et faisait du prosélytisme.

— J'essaierai de vous trouver quelque chose par les « Croisés du Christ », promit-il. Mais vous devriez venir, avec votre femme, un dimanche, à une de nos réunions.

Harry imaginait assez mal Claire à une réunion de « Croisés du Christ » ; il dit que sa femme avait des malaises, qu'il n'aimait pas la laisser seule.

Un soir, en rentrant, il fut déçu de constater que Claire n'était pas là. Le ménage n'était même pas fait dans les deux chambres et le lit était en désordre. En attendant son retour, il balaya, fit le lit. Il accrochait la robe de chambre de Claire, quand il aperçut quelque chose derrière une des robes, un imperméable ultra-léger que Claire n'avait certainement pas acheté, car c'était un objet coûteux.

Le visage tendu, Harry explora méthodiquement les tiroirs et les meubles. Le butin qu'il trouva lui donna le vertige. Il fallait qu'elle volât depuis longtemps pour avoir amassé autant d'objets divers. Quelques portefeuilles usagés, cachés sous le matelas, prouvaient qu'elle s'était remise à voler à la tire.

Il était planté, immobile, devant le lit sur lequel il avait amoncelé les divers objets volés quand Claire rentra. Elle avançait lourdement et son visage était blême et boursoufflé. Sa grossesse était maintenant très visible, et Harry se rendit soudain compte qu'elle n'était même plus jolie. Les traits de son visage s'étaient durcis et étaient devenus vulgaires. Elle avait l'air d'être exactement ce qu'elle était : une fille des rues.

En apercevant Harry et les objets étalés, elle sursauta.

— Tu recommences à espionner ! fit-elle en découvrant les dents. Tu aurais dû être de la Gestapo !

Harry ne répondit rien. Il fit demi-tour et alla se poster à la fenêtre, le front contre la vitre. Il entendit le lit craquer sous le poids de Claire.

— Je m’excuse. Je n’aurais pas dû dire ça, fit-elle.

— Ce n’est rien, dit Harry d’un ton indifférent. J’allais sortir. Je serai là vers sept heures.

— Ne t’en va pas, dit-elle vivement. Je vais t’expliquer... Ça date d’avant le sac à main, je t’assure... Je n’ai rien volé depuis, je te le jure !

Elle mentait. Harry le sentait à la véhémence de ses protestations.

— C’est bon, fit-il d’un ton las en passant dans l’autre pièce.

Elle vint se planter sur le seuil :

— Tu ne me crois pas, hein ?

— Non, je ne te crois pas, fit-il sans la regarder. Mais ça n’a pas d’importance. Nous n’y pouvons plus rien, ni l’un ni l’autre.

Et là-dessus, évitant toujours de la regarder, il franchit la porte et descendit dans la rue.

II

Le lendemain matin, en prenant l’autobus, Harry ne put déplier son journal dans le véhicule surchargé ; ce ne fut qu’après être descendu qu’il put parcourir les pages intérieures. Et il vit alors un entrefilet qui lui coupa bras et jambes :

L’ASSASSINAT DE PARK LANE

L’inspecteur Claude Parkins, de la division C de Scotland Yard, a déclaré aujourd’hui que la police avait une piste nouvelle qui pourrait peut-être permettre une arrestation prochaine.

Claire et Harry Ricks, que l’on recherche depuis la découverte du meurtre, n’ont, en effet, jamais été retrouvés. La piste nouvelle serait susceptible de donner à la police des indications sur leur cachette.

Harry s'immobilisa sur le trottoir. Était-ce une ruse de Parkins, destinée à l'amener à se démasquer en reprenant la fuite, ou la police avait-elle vraiment trouvé quelque chose ? Il ne parvenait pas à se décider : fallait-il aller à son travail comme si de rien n'était ou rentrer chez lui ? La police y était peut-être déjà...

Il se força à monter d'un pas dégagé l'escalier desservant la chambre noire. Il fallait qu'il se reprenne. Allait-il prétexter un malaise pour demander à rentrer chez lui ? Il ne pouvait pas laisser Claire seule avec ce danger rôdant autour d'elle. D'un autre côté, s'il demandait à s'absenter deux jours de suite, il risquait de perdre son emploi, et que deviendraient-ils, s'ils tentaient de fuir sans un sou devant eux ? Il n'eut, pas le temps de prendre une décision. Bertram, le gérant, arrivait, les bras chargés de pellicules à développer.

— Au boulot, Kent ! Aussitôt après votre départ, hier, on nous a submergés de pellicules à développer. J'ai promis la livraison pour ce soir.

Harry attendit que Bertram fût sorti pour éteindre la grande lampe et allumer la lumière rouge. Le dilemme : rentrer et perdre son emploi ou rester et risquer de laisser Claire affronter seule la police, le tracassait sans cesse. Mais il fallait s'occuper du travail, car il n'avait pas un sou de côté et ne serait payé que le lendemain soir. La matinée fut un cauchemar. Il arrivait sans cesse des rouleaux de pellicules à développer, et quelques minutes avant l'heure du déjeuner Bertram revint.

— Pas question de vous absenter pour déjeuner, Kent ! dit-il. Il arrive du travail toutes les cinq minutes. Je vais vous envoyer Wilkins pour vous donner un coup de main.

Harry commençait déjà à dire qu'il avait une course importante à faire pendant l'heure du déjeuner, mais le ton de M. Bertram ne lui permit pas d'insister.

Wilkins arriva peu après ; il était de joyeuse humeur et bavardait sans s'arrêter. Harry eût préféré être seul, mais il lui fallait écouter les grands discours de Wilkins qui prêchait pour les « Croisés du Christ ».

— Et, à propos, j'ai oublié de vous raconter une chose amusante, dit soudain Wilkins : un inspecteur m'a abordé et m'a posé un tas de questions.

Harry en laissa presque échapper le flacon qu'il tenait à la main.

— Un grand bonhomme, bâti en armoire à glace. Il m'a demandé d'abord ma carte d'identité, puis il m'a demandé ce que je faisais dans la vie. Quand je lui ai dit que j'étais photographe, j'ai eu l'impression que ça l'intéressait beaucoup. Il m'a demandé s'il y avait d'autres employés chez mon patron.

— Et vous lui avez dit quoi ? demanda Harry en remerciant le Ciel de ce que

la lumière rouge empêchât Wilkins de voir la peur qui le tenaillait et déformait ses traits.

— Rien du tout, dit Wilkins. Ce n'est pas à moi de donner des renseignements à la police. J'ai dit à l'inspecteur que, s'il voulait des renseignements, il n'avait qu'à s'adresser à la direction.

— C'est ce que j'aurais fait à votre place, commenta Harry en réfrénant une folle envie de filer chez lui.

— J'ai eu l'impression que la police cherche quelqu'un, reprit Wilkins. J'ai lu, il y a quelque temps, un livre sur les méthodes de Scotland Yard. C'est formidable, leur façon de travailler. Si Scotland Yard me traquait, je ne me sentirais pas tranquille une seule minute.

L'après-midi parut à Harry encore plus interminable que la matinée. Il espérait qu'il pourrait rentrer avant la catastrophe et n'écoutait qu'à peine le bavardage intarissable de Wilkins.

Ce fut quelques minutes avant l'heure de fermeture qu'il entendit ce qu'il avait redouté toute la journée :

— Kent ! Voulez-vous descendre ? appelait Bertram.

Harry s'essuya posément les mains à une serviette. Fallait-il essayer de fuir ? Il n'y avait pas moyen de sortir de la chambre noire sans passer par le magasin. Harry enfila son veston. Si c'était la police et si on l'arrêtait, que deviendrait Claire ? Si seulement il avait pu l'avertir par téléphone... Mais c'était sans espoir ; la police aurait sa description par M^{me} Bâtes, et Claire n'aurait pas moindre chance de passer à travers les mailles du filet.

Il sortit et, de l'escalier, il vit un type en train de parler à Bertram, un type qui sentait le policier à trois kilomètres !

— Ce monsieur est inspecteur de police, annonça Bertram. Il procède à des vérifications. Voulez-vous lui montrer votre carte d'identité ?

Harry sentit sur lui les yeux perçants du policier. Il sortit de son portefeuille sa carte d'identité qu'il tendit.

— Merci, monsieur Kent. Je m'excuse de vous donner tout ce trac. C'est votre adresse actuelle, ça ?

— Oui.

— Il y a longtemps que vous êtes à Hastings ?

— Six mois environ.

— Et auparavant vous habitiez 23, Sinclair Road, à West Ham ?

— En effet.

— Où travailliez-vous, à l'époque ?

— Chez Jacksons, le droguiste de High Street, dit Harry, qui fut lui-même surpris de la facilité avec laquelle il répondait à toutes ces questions.

— Vous êtes marié, monsieur Kent ?

— Oui.

— La femme de Kent attend un enfant, intervint Bertram en souriant.

Un éclair d'étonnement passa dans les yeux du policier. Ce ne fut qu'un bref éclair, mais Harry l'aperçut.

— Votre femme habite avec vous, ici ?

— Bien sûr. Si je ne suis pas indiscret, pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

Le visage du policier se détendit et il sourit :

— On cherche un gars, expliqua-t-il en rendant ses papiers à Harry. Je m'excuse de vous avoir dérangé, mais notre gaillard est photographe de son métier et on nous a dit d'éplucher tous les photographes de la ville.

— Avez-vous été aux magasins Westways ? demanda Bertram, qui aimait se mettre en avant.

— Pas encore. Mais je vais y aller, fit-il en lançant un regard scrutateur à Harry. Votre femme attend l'enfant pour bientôt, monsieur Kent ?

— Pour dans un mois, je crois, répondit Harry en se demandant pourquoi le policier lui posait cette question.

— C'est l'époque la plus éprouvante, je crois, reprit celui-ci. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette. Longtemps que vous êtes marié ?

Il devait avoir des soupçons ; sans doute avait-il lu un signalement détaillé de l'homme recherché...

— Depuis cinq ans, affirma Harry d'une voix pas très bien assurée.

— Félicitations. Je vous remercie. Il faut que je file.

Il jeta un dernier coup d'œil à Harry et sortit.

— Je me demande bien qui ils cherchent ! dit Bertram.

III

Tout en marchant vers son meublé, Harry se disait que la maison était certainement surveillée. Comment en faire sortir Claire sans que l'on s'en aperçoive ? Où iraient-ils ? Tout ce qu'il possédait, c'était trois shillings, et il n'avait aucun moyen de se procurer de l'argent.

Soudain il aperçut Claire qui marchait d'un pas lent devant lui. Elle n'était qu'à une centaine de mètres de la maison ; il accéléra et la rattrapa.

— Tiens, Harry ! fit-elle en se retournant.

— Continue à marcher et ne t'arrête pas devant la maison ! souffla-t-il.

La peur la fit trébucher, mais Harry lui empoigna le bras et l'entraîna.

— La police est sur notre piste, reprit-il. Un inspecteur est passé au magasin. Je suis à peu près certain qu'il me soupçonne et il lui suffira de faire des vérifications à l'adresse de Londres que j'ai donnée pour savoir qu'elle est fausse. La maison est peut-être déjà surveillée.

— Où allons-nous ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps d'y penser. Tu as de l'argent sur toi ?

— Pratiquement rien ; dix shillings peut-être.

— Ne regarde pas la maison ; continue à marcher. On nous attend peut-être dans notre chambre.

— Mais nos vêtements ?

— Il faut les abandonner.

Ils passèrent devant leur maison.

— Harry, c'est la fin ! On ne peut pas continuer ! Je ne peux plus marcher ! souffla-t-elle.

— Allons quelque part où on pourra parler tranquillement. Montons au

château.

— Abandonne-moi, Harry ! Seul, tu t'en tireras. Moi, je n'en peux plus ! Je me tuerai ! Je me noierai dans la mer !

— Tais-toi, dit rageusement Harry. On s'en sortira ! Continue à marcher et c'est tout.

— Mais pour quoi faire, Harry ? Tu ne comprends donc pas que c'est fini ? Sans argent... Sans un endroit où aller. Et le bébé qui va venir ! Ça n'a plus de sens !

— Je ne veux pas renoncer à quoi que ce soit avant d'avoir cherché un moyen de nous en tirer. Mooney nous aidera peut-être... Allons nous reposer en haut de la colline. Il faut réfléchir...

Elle haussa les épaules, mais continua à marcher à côté de Harry. La route montait maintenant, et Claire sentait la fatigue.

Une auto grimpait la côte, et Harry se retourna, le cœur battant. Mais c'était une femme qui conduisait. Sans réfléchir, il fit signe. La voiture s'arrêta.

— Je vais au Golf-Club, annonça la conductrice, une brave femme grassouillette et toute souriante. Est-ce votre chemin ?

— Je vous remercie infiniment. Nous allons juste un peu plus loin.

Harry ouvrit la portière arrière, fit monter Claire et s'installa à côté d'elle, sur la banquette.

— Vous ne devriez pas faire l'effort de marcher sur une route qui monte ! dit-elle à Claire. C'est votre premier enfant ?

— Oui.

L'auto repartit, en première.

— Je vais vous emmener jusqu'à la maison où vous allez ! proposa soudain la femme. Mon mari n'est certainement pas encore prêt et ça ne me fera pas un grand détour.

— Euh... Je vous remercie, mais... mais nous préférons faire quelques pas à pied, dit Harry.

— Très bien. C'est vrai qu'à partir du Golf-Club la route est en palier. Vous passerez par le *Bois des Amoureux*, sans doute ?

— Nous y avons pensé...

Claire lui enfonça ses ongles dans le bras : L'auto dépassait un agent cycliste

qui montait la côte à pied en poussant son vélo.

— Il y a des agents partout, aujourd’hui ! fit observer la femme. C’est au moins le sixième que je vois depuis tout à l’heure. Je me demande ce qui se passe.

— Je ne sais pas du tout. Ce n’est pas l’heure de la relève ?

— Vous croyez ? Il y avait une voiture de la police dans Castle Square et une autre sur le bord de mer. Vous avez peut-être raison, mais j’avais plutôt l’impression que la police cherche quelqu’un. C’est curieux comme les criminels foncent tous vers la mer. Il y a déjà eu cet homme qui avait mis le cadavre de sa femme dans une malle, puis il y a eu Heath... J’étais à Brighton, l’année dernière, quand...

Harry n’écoutait plus ; il regardait Claire, et celle-ci l’interrogeait du regard : cette femme se souviendrait-elle d’eux ? Y aurait-il quelque chose, dans le journal du soir, pour éveiller ses soupçons ?

L’auto s’arrêta devant le Golf-Club.

— Eh bien, nous y voilà ! Vous ne voulez vraiment pas que je vous accompagne plus loin ?

— Non, merci, vraiment.

Harry et Claire descendirent. Ils jetèrent un bref regard vers le bas de la côte, mais nul policier n’était en vue.

— Alors, venez prendre un verre au bar, insista la femme.

— Merci, mais... ma femme n’a pas respiré d’air frais de toute la journée...

— Alors, au revoir. Bonne chance !

Harry prit le bras de Claire et ils continuèrent leur route.

— L’agent cycliste ne va pas tarder à nous rattraper ! dit Harry. Il va falloir quitter la route. Viens. Passons à travers la haie.

La femme manœuvrait pour entrer dans le parking du club. Soudain, Harry sursauta : il venait d’apercevoir un petit sac à main bleu marine dans la main de Claire.

— Où as-tu pris ça ?

— C’était dans la voiture, répondit Claire en ouvrant le sac.

— Tu l’as volé dans l’auto ?

— On a besoin d'argent, pas vrai ? Tu ne crois pas que je serais assez bête pour laisser passer une occasion pareille ?

— Mais tu es complètement folle ? La femme va signaler le vol à la police en donnant notre signalement ! Elle va même peut-être avertir l'agent cycliste qui monte !

— Il nous fallait de l'argent, n'est-ce pas ? reprit Claire d'un ton têtue. (Elle fouilla dans le sac et jeta sur l'herbe tout ce qui s'y trouvait.) Nom de Dieu ! il n'y a que cinq shillings dedans ! Et moi qui croyais y trouver un tas de billets de cinq livres !

Harry lui arracha l'argent et le sac des mains.

— Attends-moi derrière cette haie ! dit-il. Je vais aller jeter ce sac devant l'entrée du Club. La femme croira qu'il est tombé de l'auto.

Harry courut vers l'endroit d'où ils venaient, en s'abritant contre la haie. Il jeta un rapide coup d'œil, l'agent cycliste n'avait pas encore achevé de gravir la pente. Harry lança le sac vers le milieu de la route : l'agent le verrait, le rapporterait au Club ; peut-être perdrait-il même un peu de temps ainsi...

En courant, il revint vers l'endroit où il avait laissé Claire :

— Je t'en supplie, ne recommence plus jamais ! Viens vite, ajouta-t-il en l'entraînant par le bras, on va chercher une grotte dans la falaise pour y passer la nuit.

— A quoi bon ? demanda Claire d'une voix lasse. Autant abandonner la lutte tout de suite. Qu'est-ce qu'on fera demain ? Comment ferons-nous pour manger ?

— Nous nous en serions très bien tirés si tu n'avais pas recommencé à voler. Ce sont tes vols qui ont mis la police sur notre piste, j'en suis sûr. Nous allons retourner à Londrés ; Mooney nous obtiendra de nouvelles cartes d'identité et nous repartirons encore une fois à zéro. Mais il ne faudra plus que tu fasses de bêtises.

Elle le regarda et sourit soudain :

— Tu appelles ça « des bêtises » ? Ce que tu peux être chou, Harry !... Entendu, rentrons à Londres et repartons à zéro. Comment y arriverons-nous, à Londres ?

— Je ne sais pas encore, mais nous y arriverons. Dès qu'il fera nuit, j'irai téléphoner à Moo-ney. Je lui demanderai de venir nous chercher avec un peu d'argent. Je suis sûr qu'il le fera.

– Mais tu crois qu’il aura de l’argent ?

– Sûrement, répondit Harry, sachant bien que c’était peu probable. Allez, viens, on perd du temps.

– Tu ferais quand même mieux de me laisser tomber. Je ne m’en tirerai pas, cette fois, je le sens. Et toi, sans moi, tu peux leur échapper facilement. Fais-moi plaisir, file !

– On va chercher une grotte ! dit Harry en lui prenant le bras. Je ne t’abandonnerai pas, cesse donc de me parler de ça.

– Tu ne vois donc pas que je ne veux pas de toi ? Seule, je peux me débrouiller ! Je peux faire ce que je veux ! Si nous sommes ensemble, ils sont sûrs de m’avoir ! siffla-t-elle entre ses dents.

Devant ce visage pâle et transfiguré par la terreur, Harry sentit renaître sa passion de jadis.

– Peu importe ce qui arrive tant que nous sommes ensemble, Claire ! Je sais qu’il ne reste guère d’espoir, mais restons ensemble jusqu’à la fin. Ne gâche pas nos dernières heures.

– Va-t’en, Harry, je t’en supplie ! Je t’aime tant et je n’ai réussi qu’à te faire du mal. Je sais ce que je vais faire !

– Allons chercher une grotte ! Je ne t’abandonnerai pas, et que ce soit entendu une fois pour toutes ! dit-il en serrant contre lui le corps déformé par la grossesse.

Les vagues montaient en grondant à l’assaut de la falaise, se brisaient contre la paroi et mouraient en un jaillissement d’écume et de gouttelettes qui venaient asperger l’intérieur de la grotte. Mais le fond de la grotte était sec et abrité. Harry, assis sur le sable, regardait les grandes murailles d’eau qui venaient s’abattre bruyamment devant lui. Claire était couchée sur le côté, près de lui.

– Je suis contente d’être venue. Je me sens en sécurité, ici. C’est passionnant, non ?

– Pour ce soir, ça ira, dit-il. Dans un instant, je vais sortir pour téléphoner à Mooney. Il est neuf heures et quelques. Dans une demi-heure, je vais chercher une cabine téléphonique.

Claire glissa sa main dans celle de Harry et la serra.

– N’y va pas, Harry. Ça ne servirait à rien. Mooney ne pourra pas nous aider. J’aime mieux que tu restes avec moi et, demain matin, je te quitterai.

— Ne recommençons pas ces discussions stériles. Je ne te laisserai pas faire de folies. Que la police nous trouve si elle le peut. J'espère que Mooney pourra nous aider ; les chances sont minces, mais ça vaut la peine de risquer le coup.

— Tu es trop bon pour moi, Harry. Je m'en veux d'avoir été si garce. Je voulais tant faire pour toi et j'ai si mal réussi !

— Ne parle pas de ça. Tâchons de réussir notre avenir. Tu as froid ?

— Un peu. Je regrette de n'avoir pas apporté de manteau. Il avait l'air de faire si chaud...

— Et moi, je regrette de n'avoir pas pris de provisions. Si Mooney peut venir tôt demain matin...

— Ne sors pas, Harry. C'est mouillé et ça glisse. C'est très dangereux.

— Je ferai attention... je me demandais à quelle heure est la marée. Tu crois que nous sommes assez haut ?

— Oh ! oui. La mer ne monte pas jusqu'ici. Le sable est sec.

Il se leva, plia son veston pour faire un oreiller à Claire et se dirigea vers l'ouverture de la grotte. Une vague monta vers lui et il recula précipitamment, évitant de justesse la douche. Claire avait raison : sortir de la grotte serait difficile, maintenant. Mais il fallait y arriver, c'était leur unique chance.

Il revint s'asseoir à côté de Claire, écoutant le rugissement de la mer, gardant dans les siennes la main de la jeune femme. Au bout de quelques minutes, cette main s'amollit et il se pencha sur Claire. Elle dormait. Il regarda le corps allongé et comprit l'absurdité de tout espoir ; comment fuir avec une femme aussi facile à reconnaître ? M^{me} Bâtes donnerait un signalement détaillé à la police. A deux, ils n'avaient pas la moindre chance de passer inaperçus. Pourtant, Mooney restait son seul espoir, et il décida de sortir tout de suite. S'il avait de la chance, il pourrait revenir avant qu'elle se soit réveillée.

De l'entrée de la grotte, un sentier sinueux escaladait la falaise. Pour venir, ils n'avaient pas eu trop de difficultés, parce qu'il n'y avait pas eu de vent de tout l'après-midi ; mais, dès qu'il eut mis le nez dehors, une bourrasque lui fit presque perdre l'équilibre.

Quand il arriva en haut de la falaise, il tremblait de tous ses membres et il respirait péniblement. Il comprenait avec angoisse qu'il ne serait pas question de revenir par le même chemin avant que le vent fût tombé.

C'était une nuit claire et la route s'allongeait devant lui, comme un ruban blanc. Harry marchait sur les bas-côtés couverts d'herbe pour ne pas faire de bruit et gardait l'oreille en éveil ; il se souvenait d'avoir aperçu une cabine de

Y Automobile Association sur la route. Il suffirait d'enfoncer la porte pour avoir un appareil téléphonique à sa disposition.

Il eut l'impression qu'il n'en finissait pas de marcher ; mais, en fait, il n'y avait pas deux kilomètres jusqu'à la cabine en question. La porte était fermée à clé, et Harry regarda autour de lui pour chercher un objet qui lui permît de s'attaquer à la serrure. Il aperçut un gros silex dans le fossé et alla le chercher.

— Je ne ferais pas ça, à votre place, Ricks ! dit une voix sortie de l'ombre.

Une silhouette massive apparut derrière la cabine, et Harry, avec une exclamation étouffée, laissa retomber son caillou. Il fit demi-tour avec l'intention de partir au pas de course, quand il vit deux agents en uniforme devant lui ; l'un d'eux l'agrippa par le bras.

— Il ne va pas faire d'histoires. N'est-ce pas, Ricks ? fit l'inspecteur Parkins.

— Non, murmura Harry.

— Bon, parfait. Où est-elle ? Où l'avez-vous laissée ?

— Nous nous sommes quittés, répondit-il en s'efforçant de garder une voix calme. Je ne sais pas où elle est.

Un des agents fit un signal avec une torche électrique et aussitôt une auto garée dans l'ombre braqua ses phares, illuminant la scène.

— Formez l'éventail et passez tout le coin au crible ! ordonna la voix de Parkins. Elle est peut-être tout à côté.

Des pas se firent entendre de tous côtés ; les haies semblaient truffées d'hommes. L'auto s'approcha, lentement.

— Allez, ouste, montez, et pas d'histoires ! ordonna Parkins.

Sans mot dire, Harry monta dans l'auto. Claire, toute seule dans sa grotte... Valait-il mieux tout dire à Parkins ? Elle ne pourrait jamais s'en sortir seule. Déjà pour y arriver, ce qui était plus facile que d'en sortir, il avait fallu que Harry l'aide. Il ne pouvait pas la laisser mourir de faim. Et si elle accouchait ? Il se laissa pousser dans la voiture. Parkins s'assit à côté de lui.

— Vous voulez une cigarette ? proposa Parkins d'un ton aimable.

— Non, merci, répondit-il.

— Eh ben... Vous en avez eu pour votre argent, hein ? Vous vous en êtes payé, une virée !

Parkins alluma sa cigarette et jeta l'allumette par la portière ; elle traça un trait lumineux dans l'air avant de retomber dans l'herbe, où elle s'éteignit après

avoir lancé une dernière étincelle.

Harry pensait à Claire. Il ne pouvait pas la laisser mourir toute seule. Elle avait dit qu'elle se tuerait si elle était prise au piège. Il valait mieux aller la chercher tous ensemble.

— Il y a longtemps que vous êtes à Hastings ? demanda Parkins.

— Oui.

— Vous auriez pu vous en sortir si elle n'avait pas repiqué au truc. Je pensais bien qu'elle recommencerait, d'ailleurs. Toute la police du pays était alertée et épiait justement les incidents de ce genre. Allons, Ricks, elle n'est pas en état de se débrouiller toute seule. L'enfant, elle l'attend pour très bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous n'allez pas la laisser seule, hein ? Où est-elle ?

— Qu'est-ce qu'on va lui faire ?

— Ce n'est pas à moi de le savoir. Elle sera jugée. Elle l'a bien tué, pas vrai ?

— Je ne sais pas.

— Si, vous le savez très bien. Ne vous inquiétez pas, Ricks. Nous savons que vous n'y étiez pour rien. Je ne vous dis pas que vous ne serez pas jugé pour complicité, je mentirais en vous l'affirmant. Mais vous n'êtes pour rien dans l'assassinat. Ce qui est rigolo, c'est que c'est Brady qui vous a donné votre alibi.

— Brady ?

— Oui. On l'a arrêté il y a quelques jours ; une des filles qui travaillaient pour lui s'est fait piquer et elle a vendu la mèche. Il en aura pour cinq ans, au moins. Il semblait tenir à vous décharger et à charger Claire. Il nous a dit qu'il vous avait suivi, parce qu'il s'attendait à ce que vous filiez à la cloche de bois. Il nous a affirmé que vous aviez vu Mooney dans un *pub*, à l'heure où iWhelan se faisait justement descendre. J'ai vu Mooney et il m'a dit la même chose. Quand vous êtes rentré chez vous, vous avez dû trouver le cadavre encore tiède.

Harry ne répondit rien.

— Où est-elle ? reprit Parkins. Ne nous compliquez pas les choses.

— Je vous dis que je n'en sais rien. Nous nous sommes séparés...

— On a pensé que vous aviez pu vous cacher dans une des grottes du coin. Les gens d'ici m'ont appris que la mer y monte, avec la marée. Elle est bien dans une grotte ?

— Non.

— La marée sera à son maximum d'ici une demi-heure. Si elle est dans une grotte, mieux vaudrait le dire.

Harry ne croyait rien de ce que lui affirmait Parkins, mais à quoi bon continuer à mentir ? Il n'était pas question de laisser Claire seule. D'un seul coup il ressentit une pesante fatigue. Elle l'avait dit, qu'il n'y avait plus aucun moyen de s'en tirer. Il n'y en avait effectivement aucun. Et on ne pouvait pas l'abandonner dans cette grotte.

— Elle est dans une grotte, dit-il. Je vais vous y conduire.

— Enfin, vous commencez à comprendre, dit Parkins.

Il appela en se penchant par la portière :

— Amenez vos hommes, Jackson ! Nous allons vers les grottes, elle y est.

L'auto s'engagea dans la montée.

— C'est par ici, arrêtez ! dit Harry, en montrant un endroit en contrebas.

L'auto s'arrêta. Encadré par deux agents, Harry alla vers la crête où s'amorçait le sentier sinueux.

— C'est en bas, par là, dit-il. Je ne sais pas si on peut descendre maintenant.

Un des agents prit une forte torche à sa ceinture et éclaira le sentier gluant et glissant.

— Il faudra une corde, inspecteur ! annonça-t-il. On glisse trop sur cette craie. Pas question de descendre sans corde.

Parkins jura à mi-voix ; le vent le glaçait.

— Où peut-on en trouver une ?

— L'équipe du canot de sauvetage en a une qui irait.

— Bon, alors prenez l'auto et allez-y vite.

Deux policemen partirent au pas de course.

Parkins s'approcha de Harry et braqua lui aussi une torche. Harry regarda, et vit Claire qui se tenait à l'entrée de la grotte, tournée vers eux.

— Ça ira ! cria Parkins. On est parti chercher une corde et on va vous tirer de là dans quelques instants.

— Harry est là ? demanda la voix de Claire, toute faible dans le fracas du vent et des vagues.

— Je suis là ! Ce n'est plus la peine, Claire. Il n'y a plus qu'à attendre qu'on apporte la corde. Tu vas bien ?

— Je vais sauter, Harry ! hurla-t-elle. Oh ! mon chéri, je m'en veux terriblement. Tout ça c'est ma faute !

— Ne faites pas l'imbécile ! aboya Parkins. Ne bougez pas !

Harry bondit, si vite que Parkins n'eut pas le temps de le retenir :

— Claire ! cria-t-il. J'arrive, Claire ! Attends-moi !

Malgré les appels et les imprécations de Parkins, il continuait à se laisser glisser le long du sentier, s'agrippant au passage aux buissons couverts d'embruns.

— Eclairez-le ! cria Parkins à un agent, en lui tendant sa torche.

Le sentier s'éclaira. Harry se tenait agrippé aux racines d'un arbuste ; la falaise crayeuse s'effritait sous son poids.

— Aidez-le ! hurla Claire qui se penchait en avant pour essayer d'y voir à la lumière de la torche. Il va tomber !

— Ne bougez pas, Ricks ! Agrippez-vous et ne bougez pas ! criait Parkins. La corde va arriver dans un instant.

Une avalanche de cailloux et de débris de craie aspergea Claire au moment où les pieds de Harry glissèrent ; il se balançait au-dessus du vide, maintenant, et la broussaille à laquelle il s'accrochait commençait à céder.

Claire sortit de la grotte et se mit à grimper vers lui.

— Je t'attends, Claire ! cria Harry. Viens, nous partirons ensemble.

— J'arrive ! Je...

Elle s'interrompit et poussa un cri ; le vent venait presque de la renverser. Elle regarda à ses pieds la mer furieuse et tomba à genoux, enfonçant avec terreur ses ongles dans l'herbe drue.

— Claire ! appela Harry. Je suis à bout ! Je vais lâcher !

Elle ne leva pas les yeux et ne répondit rien.

Harry sentit céder les branchages auxquels il s'accrochait. Désespérément, il tenta un rétablissement, mais ses pieds ne trouvèrent aucun appui. Il aperçut, l'espace d'un instant, Claire accroupie à l'endroit où le sentier s'amorçait ; elle était recouverte d'embruns, mais elle ne bougeait pas. La pensée de son enfant pas encore né lui traversa l'esprit et, une seconde avant que les racines lâchent, il pria le Ciel qu'elle se décide à sauter.

Mais elle ne sauta pas. Elle ne vit même pas Harry tomber dans l'eau bouillonnante. Aveuglée par la terreur, elle était encore accroupie au même endroit, quand la corde arriva et que Parkins descendit la chercher.

FIN